This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07595756 7

SNE

QUELQU

QUELQUES FEMMES

DE LA RÉFORME

RECUEIL BIOGRAPHIQUE

Seconde édition, revue et augmentée

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL, ÉDITEUR
1865
Tous droits réservés

Woman — Biog.

F. Barloz

QUELQUES

FEMMES DE LA RÉFORME

Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel.

QUELQUES

FEMMES DE LA RÉFORME

RECUEIL BIOGRAPHIQUE

Seconde édition, revue et augmentée.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1865

Tous droits réservés.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
452337 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

PRÉFACE

En publiant ce recueil de biographies, nous avons essayé de reproduire quelques-uns des traits les plus saillants de l'histoire du Protestantisme au XVIme siècle.

Il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur la vie de ces femmes, qui ont pris part aux souffrances de l'époque. La foi vivante, l'héroïsme, l'énergie qui se retrouvent dans des caractères si divers et au milieu de circonstances si différentes, sont un beau témoignage en faveur de cette force qui se manifeste au

sein de la faiblesse. Jeanne d'Albret, sur le trône de Navarre, Catherine de Bora, dans l'intérieur modeste du réformateur allemand, Philippe de Lünz, rendent également témoignage à l'Evangile.

On a beaucoup écrit sur la vie des saints et des martyrs des premiers siècles de l'ère chrétienne. Parmi ces récits bien peu sont dignes d'intérêt; la plupart tiennent plus de la légende que de l'histoire. Héritiers de l'admiration que professaient nos devanciers pour ces narrations et pour les traditions de l'Eglise dégénérée du moyen âge, nous nous abandonnons souvent encore à une confiance crédule pour l'œuvre de la superstition et de l'erreur. Citons comme seul exemple l'histoire de cette reine de Hongrie qui oublie les devoirs les plus impérieux de souveraine et de mère de famille pour aller s'accroupir dans une hutte enfumée, et pousse l'excès de son zèle aveugle jusqu'à se faire châtier à coups de bâton par son confesseur. Sa biographie, dont l'authenticité est plus que douteuse, est encore lue avec respect par beaucoup de chrétiens de nos jours!

Mais transportons-nous au XVIme siècle ; qu'y trouvons-nous? Une reine de Navarre, fidèle à ses devoirs de fille, d'épouse et de mère, se comportant vaillamment pour la défense de la vérité et des droits de son peuple. Ah ! c'est que là soufflait le véritable esprit de l'Evangile. Et Jeanne n'est pas la seule. D'autres femmes en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, sont dignes de figurer à côté de l'héroïne d'Albret. Ainsi que le dit M. Jules Bonnet [1], ne serait-ce pas réparer un oubli que de réunir leurs biographies éparses dans l'histoire ? C'est ce que nous avons tenté de faire.

Le contraste que présentent les existences variées et les divers caractères esquissés sous nos yeux donne un intérêt de plus à cette étude, qui nous fournira de précieux enseignements et nous initiera davantage à certains détails tenant aux mœurs de l'époque. Mais nous y chercherions en vain la recherche affectée d'œuvres à part, et la tendance au perfectionne-

[1] Notice sur Idelette de Bure. *Bulletin du Protestantisme*, tom. IV.

ment par des moyens en désaccord avec la « loi parfaite qui est la loi de la liberté. »

Etre trouvées fidèles dans la position où Dieu les avait placées, c'est toute la tâche des femmes de la Réforme; c'est tout le secret de leur grandeur!

I

ANNA ZWINGLE

ANNA ZWINGLE

1487-1538.

Anna était fille d'Oswald Reinhard et d'Elisabeth Wynzürn. Elle naquit en 1487, quelques années après Zwingle. Renommée pour sa beauté, elle l'était plus encore pour les charmes de son esprit, pour sa douceur, sa piété et sa bienveillance, lorsque le fils du noble Gérold Meyer de Knonau, violemment épris de la jeune fille, brava le courroux paternel et s'unit secrètement avec Anna dans une chapelle du canton de Zurich. Lorsque Gérold Meyer, alors inspecteur de l'Arsenal et l'un des hommes les plus considérés par sa position à Zurich, apprit la désobéissance de l'héritier de ses biens, sa fureur ne connut plus de bornes; il déshérita son fils Jean et lui défendit de reparaître devant lui.

Anna n'eut pas d'enfants pendant les premières années de son mariage. Son fils aîné, Gérold, vint au monde en 1509 seulement. Deux filles, Marguerite et Agathe, le suivirent de près. — Le chagrin d'être à jamais séparé de sa famille répandit un voile de tristesse sur le bonheur de Jean. Il s'enrôla comme porte-étendard et prit part à la grande victoire des alliés à Novare ; ses compagnons d'armes le virent la nuit suivante dormant « au milieu des canons. »

Revenu peu d'années après dans sa patrie, il prit une maladie de langueur ; il mourut entre les bras de sa jeune femme le 26 novembre 1516. Anna vécut dès lors fort retirée et dans la crainte de Dieu, ainsi que doit le faire une veuve chrétienne.

Le courroux de son beau-père semblait s'être apaisé. Peu de semaines après avoir vendu sa terre de Knonau, qu'il céda au gouvernement pour le modeste prix de 1650 florins du Rhin, le vieux Gérold se trouvait en compagnie de quelques amis à la croisée de l'auberge de l'Escargot, voisine alors de l'hôtel de ville, sur le marché au poisson. Alors, dit la chronique, la cuisinière d'Anna vint au marché, ayant avec elle le petit Gérold, âgé de trois ans. La bonne mine et l'air de gentillesse de cet enfant frappèrent le vieillard, et lorsqu'on lui eut dit que c'était son petit-fils, il ordonna qu'on le lui amenât sur-le-champ. Il le prit dans ses bras, et pleurant, il s'écria : « Mon enfant, mon enfant ! » Dès lors il voulut le garder chez lui, et après

sa mort, qui survint un an plus tard, sa veuve[1] en prit les plus grands soins.

Anna voyait chaque jour son fils; elle conserva sur lui son autorité de mère et le fit élever, ainsi que ses autres enfants, dans la discipline et dans la crainte du Seigneur. Gérold fréquentait les cours publics et les écoles de la ville, qui prenaient toujours plus d'extension. Il le fit avec succès, et lorsque le souffle d'une nouvelle vie vint réveiller la contrée par le moyen de Zwingle, Anna et ses enfants furent des premiers qui ouvrirent leur cœur aux doctrines réformées. La jeune veuve suivait régulièrement les prédications de Zwingle, et c'est ainsi qu'elle entendit expliquer l'évangile selon St. Matthieu, les épîtres de Paul à Timothée, son épître aux Galates et les épîtres de St. Pierre.

Zwingle, ainsi que Luther, attendait beaucoup de l'éducation de la jeunesse.

Il remarqua bientôt la grande assiduité et les heureuses dispositions de Gérold, qui attirait déjà par un extérieur plein de bonté et de distinction. En 1520, Zwingle crut le jeune homme en état de suivre les cours de l'université de Bâle, alors le point central des lumières en Suisse. Lorsque, trois ans plus tard, Gérold fut obligé de se rendre aux bains de Baden en Argovie, Zwingle lui écrivit une épître en latin, « sur la foi, la connaissance et la vie d'un vrai chrétien. »

Zwingle travaillait depuis cinq ans à sa grande œu-

[1] Une seconde femme, qui n'était pas la mère de Jean.

vre. La doctrine du mariage des prêtres avait été reconnue par l'Eglise évangélique suisse, et Wilhelm Rübli, pasteur à Wytikon, précédemment à Bâle, venait de se marier (1523); Diakonus Schmied, suivant son exemple, épousait peu après une religieuse, Véréna Schildknecht. La vue des nombreux désordres qui régnaient au milieu du clergé catholique engageait fortement les pasteurs à prêcher le mariage; Zwingle crut le moment venu d'accomplir aussi cet acte pour lui-même.

Ses relations avec Gérold l'attiraient souvent dans la maison d'Anna. La piété, la modestie, l'amour maternel de cette femme ne pouvaient rester longtemps cachés aux yeux du réformateur. La tendresse de Gérold pour son instituteur fut le fil qui réunit le protecteur à la veuve. Anna n'était plus de la première jeunesse; de dures expériences avaient donné un cachet de gravité à toute sa personne, et par là ses vertus tranquilles se laissaient mieux voir encore. Toute sa fortune consistait en 400 florins; de la succession du grand-père Meyer il ne restait aux enfants qu'un capital dont la rente n'excédait pas 30 florins. Anna devait sentir le besoin d'un protecteur sur lequel elle pût s'appuyer en toute confiance; qui mieux que Zwingle pouvait la soutenir, lui qui avait reconnu l'importance d'une union chrétienne, que dans ses écrits il appelle une très sainte alliance ?

Zwingle avait été témoin de l'admirable conduite

d'Anna comme fille, épouse et mère, au milieu des plus grandes difficultés domestiques : il avait vu les fruits de l'éducation chrétienne dans ses enfants ; il ne pouvait douter qu'uni à elle il n'eût une maison qui serait en exemple à son troupeau. Comme son ami Henry Bullinger le fit, pour s'unir à Anna Adlischweiler, il se prépara pendant quelques années à sa nouvelle vocation ; après quoi il épousa Anna, le 2 avril 1524. « Il y eut bien des honnêtes gens à ce mariage. » Ses amis lui envoyaient leurs meilleurs souhaits. Entre autres Capiton : « Je désire vivement que ton épouse croisse abondamment dans la connaissance. Par son mariage avec toi elle est entrée dans une nouvelle union avec Christ. Elle est devenue servante de la Parole. »

La calomnie attaqua le mariage de Zwingle. Ses ennemis et antagonistes, surtout dans le Toggenburg, l'accusèrent hautement d'avoir épousé une veuve riche, avec laquelle il vivait dans la volupté et le libertinage, au grand scandale de tous les honnêtes gens. Il se défendit dans une brochure, où il avoue avec une certaine naïveté « que sa femme possède en effet quelques bijoux et quelques beaux habits, mais qu'elle ne les a point portés depuis le jour de son mariage ; qu'elle s'habille comme il convient à une honnête femme de bourgeois, sans chercher à vouloir paraître plus que sa position ne le demande ; que toute sa fortune consiste en un capital de 400 florins ; qu'elle n'a jamais pris sur le bien de ses enfants que ce qui était néces-

saire pour leur nourriture ; qu'il considère tout ce qu'elle a comme un bien qui ne lui est que prêté. »

Il répondit dans le même sens à Jean Fabre, vicaire à Constance, dont le puritanisme rigoureux se scandalisait fort mal à propos du goût de Zwingle pour la musique. Il termine sa réplique par cette parole d'Horace : *Odi profanum vulgus et arceo.*

En se mariant, Zwingle entra dans une nouvelle existence : dès lors il travaillait avec plus de courage ; un second *moi* partageait ses joies et ses chagrins. Anna mit toute son ambition à remplir dignement les obligations de sa nouvelle position. Comme nous l'avons vu plus haut, elle avait mis de côté les bijoux précieux et les ornements dont se paraient alors les patriciennes de la Suisse ; elle se considérait comme l'aide de son mari et lui facilitait autant que possible les devoirs de sa vocation ; elle ramenait le sourire sur ses lèvres lorsqu'il s'abandonnait à la tristesse ; elle donnait parfois d'utiles et sages conseils ; elle calmait, consolait, et trouvait toujours l'occasion de faire sentir les heureux effets de sa bienveillance et de sa charité. Les sénateurs de Zurich, les prédicateurs, les savants qui étaient en rapports fréquents avec Zwingle, admiraient tous le caractère vraiment remarquable de sa compagne. Bonne maîtresse de maison et charmante femme de salon, elle pouvait soutenir une conversation, même avec les gens les plus instruits, lorsque les circonstan-

ces l'exigeaient. Sa grâce, sa piété, son intelligence et son bon-sens attiraient sur elle une partie des hommages dus aux talents de son mari. Parmi les hommes éminents qui fréquentaient sa maison, nous citerons Léon Juda, pasteur de St-Pierre, Jaques Léporin, professeur de grec et d'hébreu à l'académie de Zurich, Conrad Pellican, successeur de Léporin, Oswald Myconius, recteur de l'académie, Henry Bullinger, successeur de Zwingle, le baron Théobald de Gérolseck. Conrad Schmidt, commandeur de l'ordre des chevaliers de St-Jean, et plus tard Georges Müller, ancien abbé de l'ordre de citeaux à Mettingen. Tous ces hommes aussi distingués par leurs talents et leur science que par leur dévouement à la cause de la vérité, vivaient dans les liens d'une affectueuse intimité que resserraient encore les dangers communs. Bien des questions s'agitaient alors, qui excitaient au plus haut point l'intérêt d'Anna; ce qu'elle lisait avec le plus de plaisir, c'étaient les épigrammes contre le pape et la vie monacale. Zwingle lui traduisait des pages entières de la *Louange de la folie* d'Erasme; il mit aussi entre ses mains les œuvres d'Ulrich de Hütten, et lui recommanda particulièrement tout ce qui sortait de la plume de Nicolas Manuel, le Bernois poëte, peintre et homme d'état.

Anna lisait avec avidité tous ces écrits, et les prêtait volontiers à ses amies. Ses visites au cloître d'Oetenbach furent d'un grand secours pour la réforme; grâce à son influence, plusieurs nonnes épousèrent des pas-

teurs, « car, disait-elle, les prêtres et les nonnes sont faits les uns pour les autres; ils peuvent se féliciter en commun d'être sortis du paradis qu'ils s'étaient créé. Comme ils n'ont pas été gâtés par le monde, ils ne font pas tant de bruit. Qui, mieux que ces gens-là, peut comprendre en quoi consiste la sanctification? »

De toutes les lectures, la plus importante aux yeux d'Anna était sans contredit celle de la sainte Ecriture: Zwingle lisait chaque soir avec elle les premiers feuillets de la traduction de Zurich, qui parut en automne 1525. Elle peut être considérée comme étant son œuvre, et celle de Léon Juda. Le réformateur eut en 1529 la joie de remettre à sa femme le premier exemplaire de la Bible de poche; cet exemplaire devint le compagnon habituel d'Anna. Sur sa recommandation même les bourgeois ne tardèrent pas à en faire tous l'emplette. Zwingle écrivait à son ami Vadian de Saint-Gall, en se plaignant de la besogne qui ne lui laissait ni trêve ni repos : « Ma fidèle épouse vient bien de temps en temps me secouer les épaules, lorsqu'elle pense que je le supporterai avec patience et que je suis de bonne humeur : — Donne-toi donc un peu plus de repos, mon cher! me dit-elle. — Mais quel repos? tu le vois, c'est impossible : voici un ami, voilà un solliciteur, et puis un évangéliste, un maître d'école, et, au moment où je les crois partis, apparaît encore M. le sénateur. — Puis on vient me chercher pour un malade, pour M. Froschauer, l'imprimeur etc.; et, quand je reviens enfin harassé au logis, il y a là devant moi une telle

masse de lettres que j'en ai bien encore jusqu'à l'aurore. »

Anna faisait des visites assidues aux malades, aux femmes en couches, et distribuait de la nourriture, des remèdes et des vêtements. Les pauvres trouvaient un accès facile auprès de l'épouse de Zwingle, qui prêchait et agissait en faveur des établissements de charité. Bonne envers tous les malheureux, Anna ouvrait sa maison à ceux qui, persécutés, cherchaient un refuge à Zurich. Chacun admirait comme elle savait trouver les moyens d'égayer et de réjouir les hôtes qui prenaient successivement place à sa table de famille ; aussi longtemps que son mari n'avait pas trouvé une position assurée pour les pauvres bannis, elle pourvoyait à leur nourriture et à leurs vêtements, autant de sa propre bourse que par des sollicitations auprès de ses amis.

Les femmes des autres pasteurs de la ville se réunissaient volontiers autour d'elle dans l'après-midi du dimanche, pour s'entretenir de choses religieuses. Il n'était pas rare que, dans un but de bienfaisance aussi, Léon Juda organisât quelque petit concert domestique à Saint-Pierre.

Lorsque ses occupations et celles de ses confrères le permettaient, Zwingle et son ami composaient des chants; ce réformateur, ainsi que Luther, appréciait autant la sociabilité que la musique.

La maison de Zwingle devenait ainsi le point de réunion des chrétiens et des savants de Zurich. Nicolaus

Arator écrivait bien des années après « qu'il n'oublierait jamais ce ménage chrétien, qu'il pouvait donner en exemple à chacun. » Si quelque diacre était sans famille, il trouvait toujours un accueil hospitalier à la table du réformateur, et de tels hôtes lui furent souvent d'un grand secours.

Le 28 août 1525, deux hommes, en passant devant sa maison, lancèrent de grosses pierres contre ses fenêtres, qui volèrent en éclats. Un autre jour deux moines demandèrent à parler à Zwingle dans la soirée. Les diacres l'ayant supplié de ne point descendre, l'un d'eux se rendit pour lui à la porte de la maison. A peine fut-il dehors qu'on le saisit et le garrotta ; les malfaiteurs, croyant avoir affaire à Zwingle, s'aperçurent bientôt de leur méprise et le laissèrent. Les ennemis ne manquaient pas ; « il fallait, disait-on, agir avec lui comme l'évêque de Constance avec Jean Hüglin de Meersburg ou avec Pierre Spengler, c'est-à-dire le brûler ou le noyer. » A Lucerne on brûla ses livres et l'on promit une récompense à celui qui se rendrait maître de sa personne.

Au milieu de circonstances aussi angoissantes, Anna ne manquait pas d'occasions propices pour exercer sa mission de consolation : lorsque son propre cœur avait besoin de calme, elle le cherchait dans la Parole de Dieu, qui était pour elle une forteresse assurée.

Pendant que Zwingle était à Berne, Anna mit au monde un petit garçon. Son mari lui écrivit alors : « La grâce et la paix te soient données de la part de

notre Seigneur Jésus-Christ. Je loue et remercie Dieu, mon cher cœur, de ce qu'il t'a accordé une heureuse délivrance. Qu'il nous fasse la grâce d'élever selon sa volonté ce précieux don et de le lui consacrer. Qu'il te garde, te fortifie, t'affermisse, te bénisse et te rétablisse bientôt pour tes enfants, pour tes amis, pour l'Eglise et pour moi. Sois tranquille à mon sujet; je suis, Dieu soit loué, sous la protection du Seigneur et près de gens amis. Tout va selon nos souhaits. Les amis de la maison s'informent de toi, et te saluent ainsi que les tiens et les miens. Envoie donc à la cousine un ou deux petits mouchoirs de tête comme ceux que tu portes, tu lui feras un grand plaisir. Elle s'habille selon sa position, presque comme les femmes du clergé, cependant sans affectation de bigoterie. Elle désirerait beaucoup un mouchoir comme les tiens. Elle est entrée dans sa quarantième année et fait tout son possible pour nous être agréable. Là-dessus je te recommande à Dieu. Salue tous ceux que tu aimes, je les aime aussi. Prie Dieu pour moi et pour nous tous. Embrasse et bénis tous les enfants. Il ne faut pas qu'ils donnent du chagrin à leur mère. Entends-tu? Le Seigneur soit avec toi. Au revoir, à bientôt, âme de mon âme! Ton maître, Ulrich Zwingle. »

Cette lettre, datée du 17 janvier 1528, est la seule qui soit restée de sa correspondance avec sa femme; on n'a rien conservé d'Anna.

Une année après la naissance de son petit Ulrich, Zwingle partit secrètement pendant la nuit pour aller

assister aux conférences de Luther à Marburg (1529). Le 19 octobre de la même année, il rentrait à Zurich pour être témoin des contestations religieuses entre les confédérés. Bientôt réunis sur les frontières de Zug et de Zurich, ceux-ci allaient vider le différend les armes à la main. Zvingle se chargea du rôle de médiateur. Les partis se réconcilièrent, le sang fut épargné et l'époux et père rentra heureusement près des siens angoissés. Mais en décembre déjà il partait pour le synode de Frauenfeld. Dès lors il ne sortit plus de Zurich, que pour marcher au combat.

La paix momentanée, entre les différents partis religieux, ne semblait pas devoir être durable. Plusieurs même, excités par leur égoïsme, prirent en haine l'œuvre de la Réformation à Zurich. Deux fois Zwingle eut l'idée de donner sa démission; il en fut empêché par les instances de ses amis. Mais c'en était fait de la paix.

La jalousie, l'inimitié, l'aigreur se mirent dans les rangs du parti réformé. Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald et Zug exaspérés par le renchérissement des denrées, qui du reste se faisait aussi sentir à Zurich, se préparaient au combat tandis qu'à Zurich on dépensait un temps précieux en vaines disputes, sans penser à se mettre en état de défense. Courriers sur courriers arrivèrent dans la soirée du 9 octobre 1531 pour annoncer l'approche de l'ennemi.

Assemblé à la pointe du jour le 10 octobre, le Petit conseil ordonna la convocation du conseil des Deux

Cents. A sept heures du soir seulement le tocsin appelait aux armes la population des campagnes. Mille hommes se trouvaient bientôt réunis sur les hauteurs de Cappel. A dix heures du matin le lendemain, 11 octobre, 700 hommes à peine arrivèrent devant l'hôtel de ville. Cette troupe se composait en partie de vieillards n'ayant plus la force nécessaire au combat, de quelques membres du Grand et du Petit conseil, de plusieurs ministres réformés, et de quelques bourgeois auxquels s'étaient joints les paysans du voisinage, tous mal équipés; et telle fut alors l'incurie des chefs, qu'on manqua de chevaux pour le transport de l'artillerie. Que pouvait faire une armée de 1700 hommes mal commandés, contre 8 000 soldats expérimentés ?

Tout était en confusion dans la ville. Ce fut une triste matinée pour Anna Zwingle. Elle avait entendu dire à son mari, qu'il pressentait que la fin de tout ceci serait sa mort, et son cœur était plein d'une angoisse inexprimable. Sommé par le conseil de suivre l'armée en qualité de chapelain, Zwingle se prépare au départ. L'heure de la séparation est arrivée. Incapable de réprimer son émotion Anna fond en larmes, et serrant une dernière fois son mari sur son cœur elle le recomamnde à la Protection du Tout-Puissant. Les sanglots des enfants se confondent avec ceux de leur mère et tous se suspendent aux vêtements de Zwingle comme pour le retenir. « La cause est bonne, dit-il, en essayant de dissimuler ses propres émotions; mais elle est mal défendue. Ma vie sera sans doute sa-

crifiée avec celle de beaucoup d'hommes excellents qui ont souhaité rétablir la religion dans sa simplicité primitive. Mais qu'importe ! Dieu n'abandonne pas ses serviteurs. Il vient à leur secours alors qu'on désespère. Ainsi ayons bonne confiance en Lui et remettons notre cause entre ses mains. »

Les pressentiments de Zwingle correspondaient avec ceux d'Anna. Elle était convaincue qu'ils ne se reverraient pas sur la terre. Cette séparation n'était pas la seule qui déchirait son cœur. Son fils Gérold alors âgé de vingt-deux ans fut du nombre des magistrats qui suivirent l'armée.

La petite troupe était encore réunie devant l'hôtel de ville. Zwingle sortit d'une maison devant laquelle son cheval richement caparaçonné piaffait d'impatience. Au moment où le cavalier voulut mettre le pied à l'étrier, l'animal rua, se cabra et Zwingle eut grand peine à s'en rendre maître. Cette circonstance parut d'un fâcheux augure à ses amis. A onze heures les 700 hommes, bannière déployée, et suivis de la foule qui les accompagna jusqu'en dehors des portes, sortirent de la ville pour marcher au devant de l'ennemi.

Silencieux et recueilli, en marchant à côté de la troupe, Zwingle recommandait son église, sa patrie, sa femme et ses enfants, et lui-même au Seigneur ; après quoi il se sentit plus calme et rassuré. Arrivée sur le lieu du combat, la petite troupe fit de vains efforts pour faire pencher la balance en faveur des réformés. La défaite de Cappel fut décisive. Vingt-

cinq ecclésiastiques tombèrent avec Zwingle. Trente-six hommes de Küssnacht périrent avec leur pasteur Schmied! Zwingle s'efforça d'adresser quelques paroles de consolation à un bourgeois de Zurich, blessé près de lui, lorsqu'il fut atteint lui-même d'un coup de fronde. Il voulut se relever, mais tomba de nouveau sans connaissance. On l'entendit s'écrier: « Qu'est-ce que cela? Ils peuvent tuer le corps, non pas l'âme! » Percé de coups, il restait couché sur le dos, les mains jointes et les yeux dirigés vers le ciel. Ce fut en cet état que le trouvèrent ceux qui visitèrent le champ de bataille, couvert de morts et de blessés. Peut-être eût-il été sauvé, s'il eût voulu renier ses convictions! Mais il résista à toutes les sommations de ses ennemis, en faisant un signe négatif de la tête; furieux d'une telle obstination, le capitaine Bockinger d'Unterwald lui donna le coup de mort. Il n'avait pas encore été reconnu, mais le lendemain on livra son corps aux flammes. A la vue de son cadavre, Jean Schönbrunner, qui était avec les catholiques, s'écria avec émotion : « Quelles que fussent tes convictions, je sais que tu étais un brave confédéré. Que Dieu ait pitié de ton âme! »

Le beau-fils de Zwingle, Gérold Meyer de Knonau, avait aussi combattu avec toute l'énergie de la jeunesse! Fidèle à son drapeau et à sa foi, il refusa de se rendre et mourut en héros, laissant dans le deuil une épouse bien-aimée, trois jeunes enfants et sa tendre mère. — « Il s'est montré grandement brave dans la bataille

et il ne voulut pas se rendre, disant qu'il était mieux de mourir honorablement que de vivre avec honte. »

La désolation régnait dans la plupart des familles ; on pouvait entendre de la ville les coups lointains de la fusillade. Courriers sur courriers venaient réclamer des renforts. Retirée dans son appartement Anna répandait son cœur devant Dieu. Elle avait besoin de solitude pour se préparer à l'épreuve qui devait bientôt la frapper. Le bruit incessant du canon qui redoubla vers la fin du jour, fortifiait ses appréhensions sur l'issue de la bataille et les nouvelles qui lui parvinrent étaient peu faites pour la calmer. Un grand nombre de gens étaient allés aux informations sur la route de Cappel, et parmi ceux-ci Oswald Myconius qui éprouvait une grande sollicitude pour Zwingle. Un fugitif passa près de lui et lui annonça la mort du Réformateur. Cette nouvelle se répandit avec rapidité et parvint enfin jusqu'à celle qui devait en être le plus douloureusement frappée. Quoique prévu, le coup fut étourdissant. Quelques minutes après arrive un autre messager annonçant que Gérold, ce fils bien-aimé, l'orgueil, la joie de sa vie, est aussi tombé. « Oh mon Dieu, s'écrie Anna, fortifiez-moi pour cette heure d'épreuve ! Ma maison est désolée. Les plus tendres liens qui me liaient à la terre sont brisés ! » Ses enfants orphelins faisaient retentir la maison de leurs cris. Les funèbres messagers se succédèrent. La main de la mort s'était appesantie sur la famille d'Anna. Son frère Bernard Reinhard, son gendre Anthony Wirz, son beau-frère

Jean Lutschy et beaucoup d'autres parents et amis sont restés sur le champ de bataille.

Une mesure toute particulière du secours divin parut avoir été octroyée à la pauvre veuve. « Dieu est fidèle, dit-elle, qui ne permet point que ses enfants soient éprouvés au delà de leurs forces. » Et puis la pensée de ce qu'avaient été son mari et son fils, et de la sainte cause pour laquelle ils avaient sacrifié leur vie, adoucissait en quelque sorte l'amertume d'une telle douleur.

Les amis se pressèrent auprès de la veuve pour lui donner des consolations. Simpert Schenk, précédemment moine chartreux et plus tard réformateur de Memmingen, lui écrivit : « Noble et vertueuse dame, et mon amie en Dieu notre Sauveur, le père de toute consolation fasse luire sa face sur vous, car sur toute la surface du globe je chercherais en vain quelqu'un qui pût vous consoler, hors lui seul. Oh ! quel jour malheureux, que celui où ce cher homme, mon bien-aimé Zwingle, est tombé avec tant de gens de bien ! Mais je suis certain que, comme personne ne peut rendre la vie, personne non plus ne peut l'ôter sans la volonté du Seigneur, et que personne ne doit contester avec lui. Je dois aussi me soumettre à cette volonté et louer le Seigneur dans tout ce qu'il fait ; car ses œuvres sont jugement et justice, sans fausseté, ni tromperie, mais par-dessus tout miséricorde et bonté. O pieuse et chère femme, soyez fidèle : ni vous, ni nous, ni d'autres n'ont perdu Zwingle, car

celui qui croit en Christ a la vie éternelle. C'est ici mon exhortation, que lorsque vous ne trouverez plus votre Zwingle près des enfants, à la maison, près de vous, à la chaire, aux leçons, près des savants, vous ne vous effrayez point, et ne soyez point trop triste ; mais rappelez-vous qu'il est dans la maison de Dieu, près des enfants du Seigneur et qu'il écoute la voix de la sagesse et l'entretien des anges. — Le Seigneur ne négligera pas son Eglise, il ne l'abandonnera point. Elle n'avancera pas moins victorieusement, sinon en nombre, du moins en force. Que le bon Dieu vous garde et vous console avec vos enfants, et vous fortifie par son Saint-Esprit ; qu'il vous accorde de surmonter les épreuves dans le Seigneur. Amen. Je me recommande, ainsi que mon église de Memmingen, à vos prières. Datée de Memmingen, le 19 novembre 1531. »
— Depuis longtemps déjà, Anna avait concentré toutes ses joies sur ses devoirs d'épouse, de mère et de sœur. Cette terrible épreuve mit fin pour ainsi dire à toute espèce de rapport entre elle et le monde extérieur. Elle consacrait tout son temps à ses enfants, aux filles de son premier mariage, et aux trois orphelins laissés par son Gérold. Dieu, son Dieu, lui conserva jusqu'à son dernier jour la précieuse affection d'un ami dévoué; Bullinger pourvut à l'avenir de la veuve et des orphelins. Comme Anna n'avait pour toute fortune que ce qu'elle avait apporté en se mariant, comme Zwingle n'avait rien laissé que ses écrits et des enfants, Bullinger parla en sa faveur au Sénat, la soutint de ses

conseils et la prit sous son toit et à sa table. Il se chargea de même de l'éducation de ses enfants comme des siens propres. Guillaume mourut à l'université de Strasbourg, en 1541 ; Anna était morte en bas âge. Le jeune Ulrich fut élevé aux frais de son protecteur, qui pourvut à son établissement et lui donna sa fille Anna en mariage. La fille aînée de Zwingle, la belle et pieuse Régula, image vivante de sa mère, avait épousé Rodolphe Gwalter (1541), fils adoptif de Bullinger, et plus tard son successeur. Cette jeune femme fut enlevée par la peste de 1565.

Le peu de détails que nous possédons sur la fin de la vie d'Anna ne parlent que de son amour pour Dieu et pour son prochain.

Saisie en novembre 1538 par une maladie violente, elle mourut au bout de quelques semaines, sans avoir rien perdu de sa sérénité. Bullinger écrivit à Vadian : « Je ne pourrais désirer une fin meilleure que celle de cette noble femme. Elle s'éteignit doucement comme une faible lueur, et, tout en priant et nous recommandant au Seigneur, elle s'envola vers lui. »

II

ARGULA DE GRUMBACH

ARGULA DE GRUMBACH

1492-1554.

En répartissant ses dons à ses servantes, Dieu ne leur impose pas les devoirs domestiques comme des limites infranchissables; il les appelle souvent aussi aux œuvres extérieures et leur demande d'employer leurs talents et leurs capacités pour l'avancement du règne de Dieu. Aussi, à l'époque de la Réformation, n'était-il pas rare de voir les femmes prendre la plume pour défendre, d'une main hardie, la sainte cause sous le drapeau de laquelle elles s'étaient enrôlées. La lecture de la Bible était devenue l'occupation favorite de celles qui jusqu'alors n'avaient su que tourner le fuseau. Elles sondaient, commentaient les Ecritures, s'entretenaient des questions de religion, et quelquefois, du fond de leurs demeures, elles soute-

naient par leurs écrits les antagonistes du papisme.

Au nombre de celles qui ne craignaient pas de se mettre à la brèche, se trouve Argula de Grumbach, la Débora bavaroise[1].

Argula naquit dans la Bavière en 1492. Son père, descendant d'une ancienne famille noble du pays, était le pieux capitaine Bernhardin de Stauff, baron de Ehrenfels, qui avait épousé Catherine, baronne de Thörring. L'immense fortune dont cette famille jouissait de toute ancienneté, fut peu à peu détruite par suite du traité de Louvain. Cette épreuve amena le noble chevalier à étudier la Parole de Dieu. Il en faisait une lecture assidue avec sa fille alors âgée de vingt ans. Mais tout à coup les directeurs spirituels de la jeune Argula lui défendirent la lecture de ces livres « dangereux. » Cette privation lui fut d'autant plus sensible, qu'elle perdit ainsi quelques années qui lui eussent été précieuses pour l'étude de la Parole. Cependant les bons exemples de son père eurent une grande influence sur ses décisions subséquentes, ainsi que sur celles de son frère Bernhardin, qui, en 1520 déjà, se déclarait un ami zélé de Luther, et, au risque des plus grandes afflictions, entretenait un prédicateur évangélique qu'il établit à ses frais dans sa terre de Berezhausen, et plus tard à Ratisbonne.

Argula perdit en quelques jours son père et sa mère. Son oncle paternel se chargea des orphelins. Le

[1] On possède de cette femme une biographie écrite par le pasteur Conrad Rieger en 1737.

duc Guillaume de Bavière écrivit aussi à la jeune fille désolée pour l'assurer de son bon vouloir à son égard. En effet, il dédommagea la fille de tout ce qu'il avait fait perdre à son père, la prit à sa cour et pourvut à son instruction.

Ce fut pendant le séjour d'Argula à la cour de Munich, qu'elle fit la connaissance du baron de Grumbach, seigneur de Franconie. Frappé de la beauté et des qualités brillantes de l'orpheline sans fortune, il la demanda en mariage et l'épousa en 1516. Elle devint mère de deux fils, Godefroid et Jean-Georges.

Les nouvelles doctrines de Luther retentissaient d'un bout de l'Europe à l'autre. Ainsi qu'un grand nombre d'autres femmes, Argula se sentit pénétrée des pures clartés et du feu sanctifiant de l'Evangile. Les impressions salutaires qu'elle avait déjà reçues dans sa jeunesse sous le toit paternel, se réveillèrent alors avec force dans son cœur et lui firent reprendre avec ardeur la lecture de la Bible, traduite par Luther. Son entourage malheureusement ne partageait guère son enthousiasme et tenait à grand honneur de rester fidèle à la tradition.

Le cœur d'Argula était embrasé du désir de rendre son pays plus sérieusement attentif à la doctrine du salut. Cette parole : « Celui qui me confesse devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père céleste, » excitait son ardeur. Mais sa timidité et des circonstances particulières lui faisaient différer de témoigner ouvertement sa foi. Une circonstance im-

prévue vint enfin renverser ses derniers scrupules. Un maître ès arts, nommé Arsacius Seehofer d'Ingolstadt, ayant prêché en faveur de quelques thèses luthériennes, le docteur Eck, chancelier de l'université, le fit jeter dans un cachot et le força par ses menaces à une rétractation publique de sa doctrine; après quoi le duc Guillaume l'envoya, sous bonne garde, au cloître d'Ettal. Le pauvre Arsacius n'avait que 18 ans. Tourmenté dans sa conscience par la pensée de sa rétractation, il parvint à s'enfuir et à gagner Wittemberg. Luther, ému de son repentir, l'entoura de ses conseils et de sa protection, et finit par l'envoyer au grand maître de Prusse, auprès duquel Arsacius prêcha l'Evangile pendant plus d'une année. Mais comme le climat et les habitudes du pays nuisaient à sa santé, il se vit contraint de reprendre le chemin de Wittemberg. Ulrich de Würtemberg avait reconquis son duché (1534). Seehofer vint à Stuttgard et peu de temps après fut nommé pasteur de Leonberg. Appelé, trois ans après, comme premier prédicateur de Winnenden (1538), il fit paraître un recueil de sermons en latin et mourut dans cette ville après y avoir fidèlement exercé son ministère pendant six années. Il était d'une famille honorable et aisée. Mais, dès qu'il eut commencé à prêcher l'Evangile, ses parents le repoussèrent sans daigner seulement répondre à ses demandes de secours. Seehofer supporta cette épreuve avec une charité toute chrétienne, expliquant même la conduite

de ses parents impitoyables par la crainte qu'ils avaient d'encourir le mécontentement de leur souverain.

Aussitôt qu'Argula eut connaissance de ce qui s'était passé à l'université d'Ingolstadt, elle surmonta ses scrupules précédents et sa timidité pour témoigner hautement contre de telles injustices, en écrivant une longue épître qu'elle composa en grande partie de passages de la Bible, épître qui est une preuve de sa connaissance des Ecritures et de son courage. En voici un abrégé.

« A l'Université d'Ingolstadt.

» Le Seigneur dit : « Moi qui suis la lumière, je » suis venu dans le monde, afin que quiconque croit » en moi ne demeure point dans les ténèbres. » (Jean XII.) Cette lumière, je désire sincèrement qu'elle habite parmi nous, afin d'éclairer tous les cœurs aveugles et incrédules. Je vois dans St. Matthieu, au chap. X : « Tout homme donc qui me confessera devant les » hommes, moi aussi je le confesserai devant mon » père qui est dans les cieux. » Et dans St. Luc IX : « Que si quelqu'un a honte de moi et de mes paroles, » le Fils de l'homme aura honte de lui. » Ces paroles, prononcées par Dieu même, sont continuellement devant mes yeux, car il n'y a d'exception pour personne. C'est pour cela que je me sens pressée de vous écrire. Nous lisons dans Ezéchiel XXXIII : « Lorsque tu » n'auras pas parlé pour avertir le méchant de se re-

» tirer de son train, ce méchant-là mourra dans son » iniquité, mais je redemanderai son sang de ta main. » Matthieu dit, chap. XII : « Tout péché et tout blas- » phème sera pardonné aux hommes, mais le blas- » phème contre l'Esprit ne sera point pardonné. » Et dans St. Luc : « Mes paroles sont esprit et vie, etc. » Ah ! mes seigneurs, quelle gloire tirerez-vous de votre université en agissant avec tant de folie contre la Parole de Dieu, tandis que, l'Evangile à la main, vous obligez les gens à le renier, ainsi que vous avez fait avec Arsacius Seehofer, le menaçant du feu et de la prison s'il ne renonçait à Christ et à sa Parole. Lorsque je considère de telles choses, mon cœur et mes membres en frémissent. Qu'enseignent donc Luther et Mélanchton, si ce n'est la Parole de Dieu? Serait-ce Christ ou ses apôtres, les prophètes ou les évangélistes, qui vous ont appris à les maudire et à les condamner? Hélas ! honorés maîtres, je ne trouve en aucun endroit de la Bible que Christ, pas plus que ses apôtres ou ses prophètes, ait emprisonné, brûlé ou fait périr par le glaive. Ne savez-vous pas que le Seigneur a dit (Math. X, 23) : « Ne craignez point ceux qui » ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent faire mou- » rir l'âme ; mais craignez celui qui peut perdre et » l'âme et le corps dans la géhenne? » On sait très bien en quoi on doit être soumis aux puissances supérieures, mais elles n'ont rien à commander quant à ce qui concerne la parole de Dieu.

» Depuis longtemps j'entends les invectives de votre

prédicateur papiste, qui crie aux femmes de la nouvelle doctrine : Ketzer, Ketzer (Katharis). Je ne sais si c'est en bon ou en mauvais latin, n'ayant jamais suivi les cours de l'université, mais peu importe : quelque ignorante que je sois, sur ce sujet, j'ai été à plusieurs reprises sur le point d'écrire à votre prédicateur pour l'inviter à m'indiquer les articles hérétiques enseignés par le fidèle serviteur de l'Evangile Martin Luther ; ce désir était réprimé en moi, parce que Paul a dit (1 Cor. XIV) : « Que les femmes se taisent dans vos églises, » parce qu'il ne leur est pas permis d'y parler. » Cependant, comme je vois que pas un homme n'élève la voix, ne l'osant ni ne le voulant, je me sens poussée par cette autre parole : « Celui qui me reconnaît, etc. » et prends à mon adresse le passage d'Esaïe : « Pour ce » qui est de mon peuple, des enfants sont ses prévôts et » les femmes dominent sur lui. » (III, 12.) Voyez en St. Luc chap. X, « Jésus tressaillit de joie en son es- » prit et dit : Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de » la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et » aux intelligents, et que tu les a révélées aux enfants. » « Ce n'est pas la chair et le sang qui te l'a révélé, mais » c'est mon Père qui est dans les cieux. » (Math. XVI, 17.) C'est donc Dieu qui nous donne l'intelligence, et non point les hommes, « afin que notre foi ne soit pas » par la sagesse des hommes, mais par la puissance de » Dieu. » (1 Cor. II, 5.) Vous ne nous gouvernerez pas longtemps avec vos ordonnances papistes ; nous savons suffisamment par l'Ecriture sainte que Dieu seul a le

pouvoir d'imposer des lois. Toutes celles qui seront fondées sur la Bible, le seul livre renfermant les commandements de Dieu, nous les accepterons. « Toute » la Parole de Dieu est épurée;... n'ajoute rien à ses » paroles, de peur qu'il ne te reprenne. (Prov. XXX.) » Que répondront à cela ceux qui donnent des lois sorties de leur propre tête et non de la Parole de Dieu? Je leur dirai : « Toute plante que mon Père n'a pas » plantée sera déracinée. » (Luc XI.)

» Je plains en vérité nos souverains, que vous tentez et que vous trompez d'une façon si déplorable. Car je sais bien qu'ils sont peu instruits des Ecritures; s'ils les connaissaient, ils apprendraient que personne n'a le pouvoir de régner sur elles. La Parole de Dieu seule doit gouverner les hommes. S'il était permis de commander à la foi, pourquoi ne lancerait-on pas des décrets pour forcer les incrédules à croire? Vous n'obtiendrez certes pas une pareille gloire avec Arsacius Seehofer, quelle que soit la rétractation à laquelle vous l'avez forcé. »

Argula continue à reprocher aux docteurs de l'université leur conduite envers le jeune Arsacius; elle excuse sa démarche auprès d'eux : « Je vous prie de bien vouloir me répondre, si vous croyez que je sais ce que je dis. Christ n'eut point honte de parler à Marie Madelaine, à la Samaritaine et à d'autres femmes; il est notre Maître à tous. Je ne crains point de venir à vous, de vous écouter, de vous parler ; je suis à même de discourir sur la Parole de Dieu, ayant le bonheur

d'en posséder un exemplaire, qui a été imprimé il y a 41 ans, lorsqu'on ne pensait point encore à Luther. Si Dieu ne l'avait pas permis, peut-être ferais-je comme certaines personnes qui accusent le docteur Martin d'avoir changé les Ecritures, quand bien même je n'en ai point lu de traduction qui soit aussi bonne que la sienne. Le Seigneur soit sa récompense pour le temps et l'éternité de ce qu'il fait de telles choses. Mais si Dieu avait permis que Luther fût rappelé, cela n'eût point changé les choses à mon égard ; je n'édifie sur aucun homme, mais sur le rocher qui est Christ. Il est la pierre de l'angle. Aucun fondement ne peut être posé hors de lui. Que ne puis-je publier cela en présence de nos souverains et de toute l'Eglise ! Je n'ai point honte de l'Evangile, qui est la puissance de Dieu pour tous ceux qui croient. Il est vrai que, ne sachant pas le latin, je parle tout simplement l'allemand, ma langue maternelle. Il ne s'agit donc point entre nous de paroles hiéroglyphiques, mais de la Parole de Dieu, contre laquelle l'Eglise romaine voudrait s'élever. Que Dieu nous donne sa grâce afin que nous soyons sanctifiés et que nous obéissions à sa volonté. Amen !

» Datée de Dietfurt le Dimanche après l'élévation de la Sainte Croix. Avril 1523. De ma main, Argula de Grumbach, née de Stauff. »

Deux mois après, Argula envoyait une copie de cette lettre à un sénateur d'Ingolstadt, en le priant de la lire. Elle ne doutait pas que l'Esprit de Dieu n'éclairât suffisamment son jugement. Elle ajoutait que ceux

qui voulaient être disciples de Christ, devaient répondre par les armes de la Parole de Dieu à ceux qui condamnent les Ecritures.

La noble femme ne croyait pas avoir fait assez encore. Elle adressa une exhortation au duc Guillaume de Bavière, pour lui rappeler que le devoir le plus sacré des souverains est de se tenir ferme à la Parole de Dieu. A propos du procès d'Arsacius Seehofer, elle ajoutait que probablement le prince avait été faussement informé des faits, car sans cela il n'eût point confirmé la sentence de l'université.

« Pour l'amour de Dieu, dit-elle, je vous prie de ne point croire les Ingolstædtler en tout temps, mais d'éprouver les esprits par la sainte Ecriture. Il ne nous faut point nous confier uniquement à ce que nos parents ont cru, mais à ce que Dieu nous enseigne ;..... il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Si votre Grâce, avec l'aide de Dieu, s'attache à sa Parole, le Seigneur bénira et sauvera votre pays et votre peuple. » (Osée XIV, 8.)

Les bienfaits dont Argula avait été l'objet à la cour de Munich augmentant son désir, dit-elle, d'annoncer la vérité au prince comme à son frère en Christ, elle le suppliait de ne point donner tout pouvoir aux moines et aux juristes, mais de prendre sérieusement à cœur le salut de ses sujets.

Le chancelier Eck, furieux d'apprendre qu'Argula cherchait à gagner les habitants d'Erfurt à l'Evangile, courut présenter au prince l'épître adressée à l'univer-

sité; il demandait en même temps la destitution du baron de Grumbach et son éloignement, avec menaces pour le cas où sa femme se permettrait de nouvelles attaques. Un docteur, Jean de Landshut, fit paraître à cette époque un poëme diffamatoire, dans lequel il accusait Argula d'avoir oublié toute pudeur, parce qu'elle avait cherché d'entraîner son prince dans la nouvelle doctrine, et injurié l'université. Cette brochure, tissue d'accusations infâmes, reçut une prompte réponse d'Argula, qui, réclamant le droit des femmes de prendre la défense de l'Evangile, s'appuyait sur des faits tirés de l'Ecriture sainte.

Le duc Guillaume fut si irrité de l'épître à son adresse, qu'il prononça immédiatement la destitution de Grumbach. Les parents d'Argula lui témoignèrent leur mécontentement. Elle écrivit alors à son cousin Adam de Torring à Neuburg, pour lui expliquer sa conduite. « On m'a dit qu'on voulait destituer mon jeune maître, je n'y peux rien, car j'ai tout considéré, bien décidée à tout perdre, la vie et le corps, plutôt que de renier mon Sauveur. Dieu soit avec moi! » Peu de temps après, elle écrivit à l'électeur Frédéric de Saxe, afin de l'engager à se présenter aux Etats de Worms comme le défenseur de l'Evangile. Elle fit la même démarche auprès du duc Jean, Margrave du Rhin, dans le voisinage duquel elle vivait alors.

Dans le courant de l'année 1524, Argula commençait un échange de lettres avec Luther, dont elle avait reçu les écrits par le moyen de Spalatin. Elles les ap-

pelait « ses guides » pour la Parole de Dieu. Luther fait mention d'elle dans une lettre à Spalatin, le jour de la St-Antoine, 1524. « La noble dame Argula de Staufen soutient sur cette terre un grand combat, elle est pleine de l'esprit, de la parole et de la science du Christ. Elle a envahi de ses écrits l'académie d'Ingolstadt, parce qu'on y avait forcé un jeune homme, nommé Arsacius, à une honteuse rétractation. Son mari, qui est lui-même un tyran et qui a maintenant perdu une charge à cause d'elle, hésite sur ce qu'il doit faire. Au milieu de tous ces périls, elle demeure ferme dans sa foi, et cependant, ainsi qu'elle me l'écrit elle-même, son cœur n'est pas exempt de crainte; je te la recommande, afin que le Christ confonde par ce vase infirme les puissants et ceux qui se glorifient dans leur sagesse. » Dans une autre lettre de 1528: « Je t'envoie l'écrit d'Argula, la servante de Christ, afin que tu puisses te réjouir avec les anges de Dieu de ce qu'une fille d'Adam s'est convertie pour devenir un enfant de Dieu. »

Ce fut à peu près à cette époque que le docteur Eck, mandataire d'un pouvoir supérieur, envoya à Argula une quenouille et un fuseau. Elle se plaignit à Luther, mais elle resta ferme. Son mari, dont les convictions religieuses s'étaient affermies pendant les dernières années de sa vie, venait de mourir. Il laissait une fortune insuffisante pour l'entretien de sa famille. Argula ne perdit point courage: « Mes chers petits enfants, dit-elle, seront nourris avec les oiseaux de l'air, et vê-

tus comme les lis des champs par le Seigneur. » — Auparavant déjà elle avait eu l'occasion de voir Luther en personne : elle se rendit à Coburg, en 1530, pour lui faire de nouveau une visite, d'où elle rapporta de précieuses consolations. Elle soutenait et encourageait les confesseurs de la vérité à Augsburg ; elle écrivait à Spalatin : « Ne craignez point ; la chose est à Dieu, qui l'aurait commencée sans nous, et saura bien nous protéger. Il ne sommeille pas celui qui garde Israël ! » Les bûchers commençaient à s'allumer dans sa patrie, pour les Katharins ; neuf personnes furent décapitées à Landshut. Les anciennes relations avec la cour de Bavière purent seules la préserver ; mais lorsque, en dépit de tous les avertissements et de toutes les menaces du Duc, elle persévéra dans sa fidélité à la doctrine réformée, on l'exila du pays et l'on ôta à son fils les emplois qu'il avait. Elle mourut en 1554, à Zeylezheim, en Franconie.

Il nous reste un monument de sa foi, qui supplée à tout ce qu'on pourrait ajouter ; c'est un fragment de lettre : On m'apelle *luthérienne*, je ne le suis pas, je suis à Christ ; je reconnais seulement Luther comme un fidèle disciple du Seigneur. Dieu veuille que nous ne reniions jamais ce maître, ni par le mépris, ni par la prison, ni par les supplices, ni par la mort. Ainsi soit-il ! »

III

CATHERINE DE BORA

CATHERINE LUTHER

NÉE DE BORA

1499-1552

Quinze siècles à peu près s'étaient écoulés depuis que les apôtres avaient prêché le salut par la foi en Jésus-Christ; quinze siècles, à la fin desquels l'Eglise ne nous apparaît plus que comme un corps privé de vie, comme un sarment desséché par le vent de l'erreur et de la superstition. S'étant détournée des pures clartés qui éclairaient la primitive église, celle du XVIme siècle était arrivée à un tel degré de grossière ignorance, les préceptes du Sauveur y avaient fait place à une telle multitude

d'ordonnances humaines, qu'on eût vainement cherché, au milieu de sa prospérité apparente, quelques pâles reflets de sa glorieuse origine! — Si nous jetions un coup d'œil rétrospectif sur les trois siècles précédents, nous verrions quelle était la nature du zèle religieux. Là, renversement de toutes les lois de la nature, tendance au perfectionnement par les macérations, mérite des bonnes œuvres, invocation des saints, sacrifice volontaire des devoirs les plus impérieux et pratique aveugle d'un culte idolâtre. Une secousse était nécessaire pour faire jaillir la source qui devait purifier l'Eglise de Christ. Dieu allait susciter un de ses serviteurs, destiné à ramener les âmes à la simplicité évangélique et à la sanctification par la foi en Christ. — Luther parut. — Mais, pour que l'œuvre à laquelle il était appelé produisît son effet, il lui fallait la coopération d'une épouse dont les efforts devaient tendre à rappeler la haute vocation de la femme. L'épouse de Luther apparaît au XVIme siècle comme la femme de la Bible. Dans l'accomplissement fidèle de ses devoirs d'épouse, de mère et de maîtresse de maison, il ne faut point se le dissimuler, Catherine contribua puissamment à faire considérer sous un nouveau jour la position de la femme dans la société.

Catherine descendait de l'ancienne famille de Bora dont les chefs furent margraves de Misnie au moyen âge. Ils avaient leur résidence à Steinlaussig petit

village non loin de Bitterfeld et c'est là que naquit plus tard la femme de Luther.

On a fort peu de détails sur l'enfance de Catherine; nous savons seulement qu'elle fut consacrée de bonne heure aux ordres monastiques et qu'elle entra à l'âge de vingt et un ans dans le célèbre couvent de l'ordre de Citeaux établi à Nimtschen, près de Grimma. Elle obéissait avec zèle aux règles de l'ordre et priait, dit-elle plus tard, avec beaucoup de ferveur. Mais depuis que Luther, au nom du docteur Staupitz, avait visité, en 1516, le cloître des Augustins à Grimma, et avait trouvé dans cette ville un accès facile à ses idées de réforme, les opinions nouvelles s'étaient glissées derrière les grilles du couvent. Neuf religieuses écrivirent à leurs parents pour les supplier de les délivrer; ceux-ci refusèrent absolument de les délier de leurs vœux. Elles s'adressèrent alors à Luther. Celui-ci, approuvant leur projet, écrivit secrètement au brave sénateur Léonard Koppe, de Torgau, qui, bien connu dans le cloître, pouvait plus aisément aider les jeunes filles dans leur évasion. Désirant tranquilliser Koppe sur les chances de cette entreprise, Luther lui écrivait : «Il est vrai qu'on vous accusera d'avoir participé à un enlèvement, mais Christ ne fut-il pas un ravisseur, lorsque, par sa mort, il enleva l'armure au prince de ce monde et le fit prisonnier. N'allez-vous pas retirer ces pauvres âmes des fers de la tyrannie humaine, précisément à l'époque commémorative de la résurrection

de Christ? Je sais tout ce qu'un monde aveugle pourra dire là-dessus; aussi j'ai pourvu à ce que personne ne puisse les accuser (les nonnes) d'avoir été enlevées par des gens de mauvaise conduite. Je vous engage donc à ne point vous disséminer, mais à aller de compagnie avec ordre et discipline, logeant dans des lieux honnêtes, afin que la bouche des calomniateurs soit fermée. » La sortie du cloître eut lieu le 4 avril 1523, dans la nuit qui précédait le jour de Pâques. S'il faut en croire la tradition, l'appartement de Catherine situé du côté nord du monastère, ouvrait sur la cour et offrait un moyen sûr de fuite. La légende ajoute encore que dans la précipitation du départ Catherine y perdit une de ses pantoufles. Ce ne furent pas sans peine que les nonnes parvinrent à franchir les murailles de leur prison et à rejoindre leurs libérateurs qui les attendaient non loin de là, avec un chargement de tonnes vides dans lesquelles Koppe les fit entrer, afin de pouvoir leur faire traverser, sans danger, le territoire soumis au prince Georges de Saxe. Trois jours après, les voyageurs arrivèrent heureusement à Wittemberg.

Luther écrivait à Spalatin : « Un pauvre petit peuple, les nonnes de Grimma, est auprès de moi. D'honorables bougeois de Torgau, entre autres Léonard Koppe, son cousin et Wolfgang Tomizsch s'étaient chargés de les escorter, afin de ne point donner prise à la médisance. Je me sens plein de pitié pour elles et pour toutes celles qui sont forcément retenues

dans les liens d'un célibat impie..... Oh! quels tyrans que ces parents impitoyables de l'Allemagne! Comment assez vous maudire, papes et évêques! Qui ne peut assez détester l'aveuglement et la folie qui enseignent et commandent de telles choses! Mais ce n'est point ce dont il est ici question. Vous me demandez ce que je compte faire d'elles. D'abord il me faut écrire à leurs parents, afin qu'ils les reprennent, sinon je verrai comment pourvoir à leur subsistance. On m'a promis quelques secours. Puis je tâcherai de les marier. Voici leurs noms : 1° Madeleine de Staupitz; 2° Elsa de Kanitz; 3° Eva de Gross; 4° Eva de Schönfeld et 5° sa sœur Marguerite; 6° Laneta de Golis (ou Geolz); 7° Marguerite de Zeschau; 8° sa sœur Catherine; 9° Catherine de Boren ou de Bora. Elles ont toutes vraiment besoin de sympathie. Je vous prie aussi de me donner une preuve de votre charité et de quêter auprès des riches seigneurs de la cour, afin que je puisse les nourrir (les nonnes) 8 à 10 jours, en attendant que je les remette entre les mains de leurs parents ou de ceux qui voudront en prendre soin. »

Il paraîtrait que l'intervention de Luther fut sans résultat auprès des parents des ex-nonnes; l'Electeur Frédéric envoya secrètement des secours, et les bourgeois de Wittemberg se chargèrent des pauvres filles, qui se trouvaient dans le plus complet dénûment. De cette manière Philippe Reichenbach,

plus tard bourgmestre, devint le père adoptif de Catherine de Bora.

Mélanchthon et Carlstadt s'étaient mariés en 1520; depuis cette époque, ils s'étaient constitués les vaillants défenseurs du mariage pour le clergé. « Voilà nos Wittembergeois qui donnent des femmes aux moines ! » écrivait Luther à Spalatin, le 6 août 1521; « mais ils ne m'en imposeront point. » Cependant, le 1er novembre déjà, il faisait part à son père de ses nouvelles opinions sur les vœux de célibat; mais il ne pensait nullement à se marier. Le 9 octobre 1524, il échangeait l'habit de l'ordre contre la robe de prédicateur, pour laquelle le prince lui envoya un morceau de fin drap brun; il écrivait à cette occasion à Spalatin : « Je sais très bien que je ne prendrai jamais femme; non point que je sois de bois ou de pierre, mais parce que mon humeur n'est point tournée au mariage. »

Plusieurs de ses amis cependant le pressaient de se marier. Leur sollicitude pour la santé de Luther, à qui ils désiraient voir une garde attentive, et leur zèle pour le bien de la cause leur faisaient vivement désirer cette démarche de la part du réformateur. Celui-ci, il est vrai, continuait à prêcher l'affranchissement des vœux, mais ils eussent voulu lui voir exécuter ce qu'il conseillait aux autres, afin qu'il détruisît la conviction de ceux qui l'accusaient de craindre une rupture complète avec Rome. Tout en reconnaissant l'opportunité de ces conseils, qu'il

n'avait ni le temps ni la force de suivre, il se bornait à prêcher partout la haute importance du lien conjugal.

Plus tard cependant, pressé par ses amis, par son souverain, aux sollicitations duquel se joignirent encore celles de son père Jean Luther, le réformateur se laissa ébranler. Cette nouvelle résolution fut d'abord tenue secrète; mais lorsqu'il vit que les antagonistes s'élevaient de plus en plus contre le mariage des prêtres, il se hâta d'écrire à son beau-frère le docteur Rühl. Le 3 juin, il se déclara par amour pour son père, pour son prince et pour ses amis angoissés, prêt à braver le diable, avec ses grandes écailles, les princes et évêques.

Il ne jeta point d'abord les yeux sur Catherine de Bora, à qui il eût préféré sans doute Eva de Schönfeld, mariée plus tard à un médecin, et que ses talents et son amabilité rendaient infiniment supérieure à ses compagnes. Catherine fut d'abord recherchée en mariage par Jérémie Baumgartner fils d'une famille patricienne de Nüremberg et qui acquit hautement plus tard l'estime et la confiance de Luther. Il paraîtrait que Catherine eût volontiers acquiescé à ce mariage. Malheureusement Baumgartner retourna dans sa ville natale et ne songea plus à ses anciens projets d'union.

D'autres prétendants se présentèrent, entr'autres le docteur Gaspard Glatz d'Orlamünde qui réclama le secours de Luther pour plaider sa cause auprès de Catherine. Mais aussitôt qu'elle eut pénétré les intentions

du réformateur elle s'en plaignit à Nicolas de Amtsdorf et lui avoua naïvement qu'elle ne pouvait aimer Glatz et lui eût préféré le docteur Luther.

Les amis du réformateur s'élevèrent hautement contre son choix. « Non point celle-là, s'écriaient-ils, mais une autre ! » Ils craignaient pour l'œuvre de la Réformation, parce que, d'après une ancienne croyance populaire, on disait que l'antechrist devait naître du mariage d'un moine avec une nonne. Ce furent précisement ces bruits absurdes qui déterminèrent l'ex-moine à choisir une ex-religieuse. Il espérait ainsi anéantir par son exemple la contrainte monacale et l'esprit de caste du moyen âge. Catherine n'avait point de fortune et n'était remarquable par aucun avantage extérieur. Quelques portraits, dont la plupart sont de la main de son ami Kranach, nous la représentent de moyenne grandeur, le visage ovale et plein, les yeux vifs, le front serein, le nez épais, les lèvres grosses et les joues un peu saillantes. Elle portait ses cheveux à la mode italienne, séparés sur le front et réunis derrière la tête ; une robe à longues manches étroites, une chemisette fermée devant, garnie d'une fraise, et un corset brodé. Tel est du moins le costume du jour de ses fiançailles. N'ayant reçu qu'une instruction fort ordinaire, Catherine était douée d'une grande intelligence, d'une vraie simplicité, d'une grande expérience dans les affaires domestiques et d'une adresse peu commune dans les ouvrages à l'aiguille.

Pour ne point éveiller les soupçons, Luther ne pré-

vint pas ses amis ; accompagné seulement de Jean de Bugenhagen, pasteur de la ville, du peintre Lucas (Kranach) et du savant Apel, il se rendit chez le greffier Reichenbach, pour lui demander la main de sa pupille. Surprise et rougissante, Catherine crut d'abord à quelque plaisanterie, mais voyant enfin que Luther parlait sérieusement, elle mit sans hésitation sa main dans la sienne en présence des amis qu'il avait amenés avec lui. Bientôt arrivèrent le docteur Justus Jonas et la femme de Kranach. Le même soir, à cinq heures, Catherine et Luther furent unis par Bugenhagen en présence des témoins. Luther prononça la prière suivante :

« Bon père céleste ! comme, en ton nom et pour ton service, tu veux que je sois aussi appelé et honoré du nom de père, veuille me faire grâce et me bénir, afin que je règne chrétiennement sur ma femme, sur mes enfants et mes serviteurs. Donne-moi la sagesse et la force de les bien diriger, mais donne-leur aussi le cœur et la volonté de suivre ta doctrine et de t'obéir. Amen! » — Reichenbach fit aussitôt préparer un souper pour les témoins de la cérémonie.

Aussitôt que le bruit du mariage de Luther se fut répandu dans la ville, le sénat de Wittemberg envoya un cadeau de félicitations aux deux époux. C'étaient 4 pots de vin de Malvoisie, 4 pots de vin du Rhin et 6 pots de vin de France. Les archives de Wittemberg portent cette dépense à 31 florins, « en l'honneur du mariage du docteur Martin. »

Quinze jours après, le docteur, obéissant aux usages d'alors, conduisait ouvertement son épouse dans sa propre demeure, l'ancien couvent des Augustines, dit-on. Pour fêter son entrée dans la carrière conjugale, Luther convia ses parents et quelques amis dévoués; Spalatin, le sénateur Koppe et Amstdorf furent probablement des invités. Chacun contribua pour sa bonne part aux frais du festin. Spalatin, chapelain de la cour à Altenburg, se chargea du gibier ; Jean Pfister pourvut au vin ; le conseil de la ville fournit un tonneau de bière et de vin de Schreckenberg.

L'université de Wittemberg qui devait à Luther une grande partie de sa réputation et de sa prospérité lui fit don d'un grand gobelet d'argent doré et ciselé.

L'Electeur à son tour envoya encore du gibier, de sorte que rien ne manquait à la fête hors Mélanchthon, dont Luther évitait la présence ; car Mélanchthon, toujours anxieux et craintif, considérait sous les plus noires couleurs la démarche du réformateur. Plus tard cependant il imposa silence à ses propres angoisses, pour calmer celles qui s'élevèrent momentanément dans l'esprit de son ami ; non point que celui-ci fût inquiet de la justice de sa cause, mais parce qu'il craignait que son mariage, en scandalisant quelques-uns, ne vînt porter atteinte à la gloire de Dieu.

Le mariage de Luther donna lieu à de nombreuses satyres. L'une d'entr'elles commençait par ces mots ; « *Io! Io! Io! Io! Gaudeamus cum jubilo.* » Luther répondit à ces attaques à sa manière et en plusieurs

occasions : « Si j'ai épousé une nonne, dit-il, c'est précisément pour rendre témoignage à l'évangile non-seulement par mes paroles, mais encore par mes actions. A la vue de quoi mes ennemis ont cru triompher et crient Io! Io! Mais je leur montrerai bien que quoique vieux et faible, je ne reculerai pas devant eux. »

Il s'était grandement trompé en attribuant à Catherine un caractère fier et orgueilleux; plus il la connaissait et plus il apprenait à apprécier ses nobles qualités. « J'ai une femme pieuse et fidèle, sur laquelle un cœur d'homme peut se reposer complétement, » disait-il souvent. Catherine eut mainte occasion de prouver sa fidélité à son mari, entre autres, lorsque les adversaires de Luther, redoublant d'activité pour rompre le mariage du réformateur, formèrent le projet de s'emparer de Catherine pour l'enfermer de nouveau dans un cloître. Deux jeunes docteurs de Leipsig, ayant écrit un panégyrique en latin et un en allemand sur la vie claustrale, les envoyèrent à Catherine, dans l'espérance de l'angoisser sur la rupture de ses vœux. Ce fut peine perdue. La femme de Luther ne s'en inquiéta guère, et ses serviteurs, profitant de l'absence de leur maître, renvoyèrent les panégyriques barbouillés et accompagnés d'un petit tableau sur lequel on avait si bien multiplié les lettres du mot *Asini*, qu'on pouvait les lire quarante fois.

Peu de temps après, Luther répondit aux injures des ânes de Leipzig, envers sa Kathe.

L'union des deux époux fut des plus heureuses. Ils n'oublièrent jamais les égards qu'ils se devaient l'un à l'autre. Le plus souvent Luther écrivait auprès de Catherine, ou l'engageait à le suivre dans son cabinet de travail. Comme elle s'intéressait aux progrès de la réformation, il la mettait, autant que possible, au fait de ses travaux, en lisant avec elle certains passages de ses écrits ou de ceux de ses antagonistes. Catherine, de son côté, l'encourageait dans l'œuvre. Souvent même elle le pressait de répondre aux attaques de ses ennemis. Il arrivait quelquefois à Luther de s' enfermer dans sa chambre, lorsqu'il s'agissait de travaux importants, et cela plusieurs jours de suite; cependant Catherine était sa compagne habituelle.

Pendant leurs fréquents séjours à la campagne, Luther jouait avec les enfants dans le jardin, ou se promenait avec ses amis. Le bonheur de cette union fut augmenté par la naissance de six enfants, que Luther reçut comme une bénédiction du Seigneur. Son cœur doux et affectueux le rendait le plus tendre des pères. Toutefois, les principes arrêtés qu'il avait sur la destination de l'homme donnaient à ses moyens de correction une empreinte de rigidité peut-être exagérée. Quoique sa Kathe fût de parfaite intelligence avec lui, elle cherchait parfois à adoucir ses sentences; mais son amour maternel ne lui fit jamais fermer les yeux sur des fautes réelles. Les bons fruits de cette éducation prouvèrent plus tard que les parents avaient suivi le droit chemin.

L'aîné des enfants, Jean, naquit le 7 juin 1526. Les lettres de Luther parlent de lui avec un ravissement tout paternel. Un jour que le petit Jean s'était rendu coupable d'une faute grave, son père lui interdit pendant trois jours de se présenter devant lui ; « car, disait-il, il préférait avoir un fils mort, que d'avoir un fils mal élevé. » Luther refusa pendant longtemps de pardonner à l'enfant, qui demandait grâce ; il céda enfin, pressé par sa femme, par le docteur Jonas et le docteur Teutleben. Jean fréquenta le gymnase de Torsau en 1542, puis il étudia le droit à Wittemberg et à Königsberg. Chancelier de l'électeur, il entra plus tard au service du duc Albert de Prusse, et mourut le 28 octobre 1575 à Königsberg.

Elisabeth, née le 10 décembre 1527, mourut déjà le 3 août 1538. Cet événement fut le premier coup douloureux qui vint frapper les parents.

Madeleine, née le 4 mai 1529, avait atteint sa quatorzième année lorsqu'elle fut subitement rappelée vers Dieu, le 20 octobre 1542. Elle était l'enfant privilégiée de la famille. L'épreuve semblait inacceptable; cependant Luther la supporta comme il convient à un chrétien, et fit tous ses efforts pour sécher les larmes de sa femme désolée.

Martin vit le jour le 7 novembre 1531. Il paraîtrait qu'il fut aussi l'un des enfants préférés : jamais cependant l'affection qu'on lui portait ne fut un obstacle à son éducation. Suivant aux vœux de son père, il étudia la théologie ; puis, trop délicat pour continuer

ses études, il rentra dans la vie privée. Il se maria, en 1560, avec Anna, fille du bourgmestre Heilinger de Wittemberg, et mourut sans enfants le 3 mars 1565.

Paul, né le 28 janvier 1533, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions. Après avoir étudié la médecine, il épousa, à l'âge de vingt ans, Anna, fille du vice-chancelier Veit de Warbeck, et devint médecin particulier de Jean-Frédéric II de Gotha. En 1568, il entra au service de Joachim II de Brandebourg, qui le nomma sénateur ; mais, depuis 1571, il se consacra au service de l'électeur Auguste et de son successeur Christian I de Dresde. Il fut apprécié du premier et choisi comme parrain des princes; les disputes calvinistes l'engagèrent, en 1590, à se retirer des affaires. Il mourut le 8 mars 1593. Sa famille s'éteignit en 1759.

Marguerite, le dernier rejeton de la famille de Luther, naquit en 1534, et se maria le 5 août 1555 avec George de Kurheim, conseiller de province et seigneur à Knauten. De neuf enfants nés de cette union, trois seulement vécurent.

Luther encourageait sa femme à la lecture et à l'étude de la Parole de Dieu : il lui en faisait apprendre même quelques versets par cœur. Le réformateur écrivait à J. Jonas, le 28 octobre 1535 : « Catherine a commencé la lecture de la Bible : je lui ai promis 50 florins pour le cas où elle aurait fini avant Pâques. Elle en est déjà au cinquième livre de Moïse. »

L'union de Luther avec Catherine lui fit comprendre de plus en plus la sainteté du lien conjugal et la place que doit occuper la femme dans les rapports sociaux. « C'est des femmes que viennent les enfants, par quoi se maintient le gouvernement de la famille et de l'état. Qui les méprise, méprise Dieu et les hommes, » disait le réformateur. « Lorsque j'étais malade à la mort dans mon séjour à Smalkalde, je croyais que jamais je ne reverrais plus ma femme et mes petits enfants ; que cette séparation me faisait de mal ! C'est une grande chose que le lien qui unit l'homme et la femme. »

La femme du docteur lui disait : « Seigneur docteur, d'où nous vient que sous la papauté nous priions si souvent et avec tant de ferveur, tandis qu'aujourd'hui notre prière est tout à fait froide et nous prions rarement ? » Le docteur répondit : « Le diable pousse sans cesse ses serviteurs à pratiquer diligemment son culte. »

Luther demandait à sa femme si elle aussi croyait qu'elle fût sainte. Elle s'en étonna et dit : « Comment puis-je être sainte ? je suis une grande pécheresse. » Il dit alors : « Voyez pourtant l'horreur de la doctrine papale, comme elle a blessé les cœurs et préoccupé tout l'homme intérieur. Ils ne sont pas capables de rien voir hors la piété et la sainteté personnelle et extérieure des œuvres que l'homme même fait pour soi. »

Durant toute la période de leur union Catherine se donna comme premier devoir de soulager Luther des soucis matériels qui auraient pu apporter quelque obstacle à ses travaux. Elle prit donc sur elle le soin des

affaires domestiques qui demandaient une main ferme et vigilante, car les ressources du réformateur étaient si limitées que sa femme se vit contrainte à la plus stricte économie.

Au milieu des occupations matérielles qui remplissaient le temps de Catherine, celle-ci s'enquérait encore « diligemment des Ecritures, » cherchait la vérité, et, bien loin de cacher à son mari les doutes qui pouvaient naître dans son esprit, elle profitait de l'expérience du réformateur pour s'éclairer. Sa piété, sa vivacité, la promptitude de son esprit, sa capacité dans les affaires domestiques, la rendaient une femme complétement selon le cœur de Luther. Les discours et les lettres du réformateur en font foi. « Elle m'est plus précieuse, dit-il, que tout le royaume de France et la souveraineté de Venise; Dieu m'a donné une femme vraiment pieuse, car c'est une grande grâce que d'avoir une femme affectueuse, craignant le Seigneur, avec laquelle on puisse vivre en paix et à laquelle on puisse confier sa fortune, son corps et sa vie. » — « Catherine, tu as un mari pieux qui t'aime; tu es une impératrice! Dieu en soit loué! Une personne qui craint Dieu est digne d'une telle position. » — « Ma Catherine m'est chère, oui elle m'est plus chère que moi-même; c'est une chose certaine. » — « Une femme est un agréable compagnon dans la vie. Dieu a pourvu les honnêtes femmes de nobles qualités, qui font oublier les épreuves de la vie. C'est pourquoi il n'existe aucun lien plus doux, aucune communauté plus agréable,

aucune affection plus profonde que ceux qui se trouvent dans le lien conjugal. »

Le bonheur intérieur répandait une douce clarté sur les difficultés de ce ménage, qui, sans le secours des amis de Luther et la sage administration de Catherine, eût été dans le plus grand besoin. Le réformateur recevait une pension annuelle de 200 florins, et n'hérita que 250 florins de son père. L'ameublement de son logis était des plus modestes. La chambre, qui servait tout à la fois de salle à manger et de salon, était ornée d'un immense poêle en faïence, de forme pyramidale ; les fenêtres étroites, garnies de petites vitres rondes, ne laissant entrer l'air que par un petit guichet ; le plafond en planches laissait voir en maint endroit de larges fissures ; dans la niche que formait une double fenêtre étaient une espèce de large fauteuil formé de deux chaises en bois, puis une table de famille posée sur un pied en croix. Mais les amis de Luther ne le laissèrent point dans le dénûment. Leur secours et ceux de son souverain permirent au réformateur de suffire à ses dépenses. Depuis 1536, l'Electeur Jean Frédéric lui alloua chaque année 100 mesures de blé et d'orge pour fabriquer de la bière, et 60 moules de bois (Klafter) provenant du bailliage de Wittemberg. Jean-le-Persévérant lui avait donné le cloître des Augustins comme demeure, une année après son mariage (1526), et de plus, en mainte occasion, de l'argent, des bijoux, des meubles, des vêtements, ou des objets de consommation, refusés et renvoyés souvent par Luther.

A l'abri du besoin, Catherine eut d'autres préoccupations plus sérieuses encore. Les menées continuelles des ennemis de Luther et sa faible santé étaient un vrai sujet d'inquiétude pour « l'Impératrice. » En 1527, Luther tomba si gravement malade, que ses amis et sa femme le crurent à la fin de ses jours. Il cherchait à consoler Catherine: « Ma bien-aimée Kathe, je t'en prie, confie-toi en Dieu et soumets-toi à sa volonté, s'il veut me retirer à lui..... Tourne-toi vers la Parole de Dieu, et si tu t'y tiens ferme, tu auras la consolation la plus sûre, la plus constante contre le diable et tous les calomniateurs. » Catherine fit aussi ses efforts pour lui cacher sa profonde douleur. « Mon bien cher docteur, je serai heureuse de vous sentir auprès de Dieu plutôt qu'auprès de moi, si le Seigneur le veut ainsi; et si je m'inquiète, ce n'est point seulement pour moi et pour mes enfants, mais pour tous les chrétiens qui ont encore besoin de vous. Ne prenez aucun souci de moi;.... j'espère et je me confie en Dieu, qui peut-être vous rétablira. »

Effectivement Luther se guérit au bout de huit jours. Une épidémie redoutable força l'université de fuir à Iéna: Luther et Bugenhagen restèrent seuls à Wittemberg. Le réformateur écrivait, le 1er novembre: « Ma maison est devenue un hôpital. Je ne suis pas sans inquiétude pour ma Kathe, qui attend chaque jour sa délivrance. Mon petit garçon est fort malade depuis trois jours, il souffre et ne mange pas. »

De 1528 à 1536 la santé de Luther subit de tels

échecs que l'on craignit sérieusement pour sa vie. Souffrant déjà, il dut partir le 1er février 1537 par un froid rigoureux pour assister à la réunion des états évangéliques à Smalkalde.

Son mal empirant de plus en plus, l'Electeur écrivit promptement à Catherine pour l'inviter à rejoindre son mari. Mais, soulagé momentanément, celui-ci s'était mis en route et arriva à Gotha si malade, que, se croyant près de rendre l'âme, il se fit donner la sainte Cène. Catherine se hâta d'accourir et trouva Luther à Altenburg, chez Spalatin, dans la maison duquel le réformateur reprit assez de forces pour s'acheminer vers Wittemberg.

Les neuf années qui suivirent ne furent réellement pour Luther qu'une succession d'infirmités de toute nature. Maux de tête, dyssenterie, accès de fièvre, vertiges, maux de poitrine, tombèrent sur lui coup sur coup et le mirent plusieurs fois aux portes du tombeau. Les occasions ne manquèrent pas pour mettre à l'épreuve le dévoument de sa compagne, dont il appréciait tout le renoncement. « Elle m'a soigné, non pas seulement comme une épouse, mais aussi comme une esclave, » disait-il. Il ne pouvait assez répéter à ses amis « combien il rendait grâces à Dieu, qui lui avait donné une épouse si sage, si modeste, veillant avec tant de sollicitude sur sa santé. »

Le dévouement de Catherine était dépourvu de tout égoïsme ; car elle jouissait habituellement fort peu de Luther. « Il semblait enfoncé dans ses livres, qu'il

éparpillait sur tous les meubles ; il avait tant de lettres à écrire, que deux secrétaires n'eussent pas été de trop pour lui aider. » En effet, ses travaux et ses écrits, ses cours publics, ses prédications, ses visites et ses voyages continuels, devaient souvent priver Catherine de sa présence. Bien loin de se plaindre, elle faisait tous ses efforts pour lui procurer quelque récréation : elle lui ménageait des surprises, et lorsqu'elle le voyait assombri ou fatigué, vite elle invitait le docteur Jonas, qui seul, disait-elle, savait ramener la sérénité sur le front de Luther. N'était-ce pas elle seule qui possédait ce pouvoir ?

Quelle que fût la paix intérieure du réformateur, il arrivait cependant que les luttes incessantes auxquelles il se trouvait appelé, élevaient parfois des doutes pénibles dans son esprit. Au moment d'un de ces combats spirituels, il s'absenta pendant quelques jours espérant que la distraction le tirerait de son accablement. Mais non ! il revint au logis plus triste encore. Que voit-il ? Catherine en grand deuil, assise au milieu de la chambre. Son mouchoir est humide ; elle doit avoir pleuré ! Luther la presse de questions et veut savoir la cause de sa douleur. « Hélas, seigneur Luther, notre Sauveur est mort ! » — Luther se mit à rire de la plaisanterie et s'écria : « Tu as raison, chère Catherine, j'agissais vraiment comme s'il ne fût pas ressuscité ! » Dès cet instant, sa mélancolie se dissipa.

La vive sollicitude que Catherine portait à son mari s'étendait aux parents de celui-ci. Lorsque son beau-

père mourut, le 29 mai 1530, elle craignit beaucoup l'effet que cet événement pourrait produire sur l'âme de Luther, alors à Cobourg. Elle lui écrivit une lettre remplie de douces consolations, et, pour adoucir autant que possible l'amertume de sa douleur, elle lui envoyait aussi le portrait de la petite Madeleine, âgée d'un an. L'image chérie de cette enfant bien-aimée dissipa la tristesse de Luther et le remplit de joie.

Luther riait souvent de l'autorité que sa femme avait prise dans la maison. Ces plaisanteries ne furent jamais prises complétement au sérieux, car il sut toujours conserver son autorité de chef de famille; seulement, trop occupé pour se mêler des détails du ménage et naturellement très inhabile dans ces sortes de choses, il laissait volontiers la surintendance domestique à Catherine, qui en remplissait admirablement les fonctions. Ferme et bonne avec ses serviteurs, elle exigeait d'eux l'ordre et la discipline, si nécessaires dans un ménage sur lequel étaient dirigés non-seulement les yeux des ennemis de Luther, mais aussi les regards de l'Allemagne entière. Le réformateur approuvait hautement cette discipline, et s'y soumettait lui-même, non toutefois sans quelque plaisanterie. Il adressait un jour une lettre à « son bien-aimé seigneur Kathe Lutherin, docteur et prédicateur à Wittemberg. » Dans plusieurs autres il lui dit: « Mon seigneur Kathe. »

Une main ferme dans la tenue des affaires domestiques était d'autant plus nécessaire, que la bourse de Luther se trouvait souvent épuisée par les visites con-

tinuelles de pauvres, d'amis, d'étrangers de toutes sortes et souvent même de souverains. « Je resterai toujours inscrit sur les registres de la pauvreté, dit-il, car j'ai un trop nombreux domestique, et un ménage considérable qui demande plus d'argent que je n'en reçois : la cuisine seule dépense 500 florins ; il faut de plus pourvoir aux habits, aux objets de luxe, aux aumônes, et cependant ma pension ne monte qu'à 200 florins ! » Mais que ne devaient pas coûter les voyages, les baptêmes, les cadeaux de noces, pour cinq de ses propres enfants, ainsi que la culture d'une petite propriété à Züllsdorf près de Wittemberg ! Il en fit l'acquisition en faveur de Catherine. Ce domaine était à deux milles de Borna et lui fut adjugé au prix de 610 florins. L'Electeur offrit à Catherine tous les bois nécessaires à la construction ou à la réparation des bâtiments. Catherine profita de cette offre généreuse, bâtit, planta et fit tant qu'elle réussit à mettre sa propriété en des conditions beaucoup meilleures.

Elle aimait à y séjourner loin de toute contrainte et de toute interruption. Elle y passait ordinairement le temps des absences de son mari. La prédilection marquée qu'elle portait à ce séjour faisait dire à Luther : « Katy vit de corps à Wittemberg, mais en esprit à à Züllsdorf. »

Il intervenait rarement dans les affaires de la ferme dont il laissait la surintendance à sa femme. Tout en plaisantant volontiers sur les entreprises ou les expériences agricoles de Catherine, il prisait fort l'activité

et l'intelligence dont elle faisait preuve et c'était avec une joie d'enfant qu'il voyait arriver quelque nouveau produit de Züllsdorf. Catherine de son côté mettait un certain amour-propre à pourvoir la table de famille de primeurs ou de quelqu'autre rareté entretenue par ses soins.

Le caractère éminemment désintéressé du Réformateur le rendait d'autant mieux disposé à laisser le sceptre domestique entre les mains de « son Impératrice, de la reine de Züllsdorf. » Les circonstances et les offres séduisantes faites par les envoyés du pape, ont bien prouvé que Luther n'était pas un homme d'argent et d'ambition. Quelqu'un lui disait un jour qu'il devait s'efforcer de laisser une petite fortune à sa femme et à ses enfants. « Si je le faisais, répondit-il, ils ne se confieraient plus en Dieu, ni au travail de leurs mains ! » Il cautionnait ses amis, engageait son argenterie et vendit même un superbe gobelet doré, présent du prince, pour venir en aide à un pauvre étudiant. Il ne voulut jamais recevoir de rétribution pour ses écrits, qu'il livrait gratis aux libraires.

« Je ne vends point la grâce de Dieu, disait-il. » Ses cours étaient aussi gratuits. Lorsque l'électeur Jean (1529) voulut lui donner un intérêt dans les mines d'argent de Schneeberg, pour prix de sa traduction de la Bible, il répondit : « Si je ne voulais pas travailler gratuitement pour l'amour de celui qui est mort pour moi, le monde n'aurait jamais assez d'or pour me payer. Je ne veux pas être récompensé de mon travail par le

monde : il est trop pauvre et trop misérable pour cela ! »

Catherine, à ce qu'il paraît, faisait aussi des exhortations et de petits sermons, que Luther écoutait avec gaîté. « Il me faut de la patience avec le pape, s'écriait-il ; il m'en faut avec les domestiques, il m'en faut avec Catherine de Bora, en un mot ma vie n'est que patience. — Les femmes ne commencent à prier que lorsqu'elles ont prêché... » Malgré les plaisanteries de son mari, Catherine savait fort bien qui était le maître dans la maison.

Au nombre des connaissances utiles dont la femme de Luther put faire un fréquent usage se trouvait l'art de composer des drogues et des remèdes, auquel elle recourut avec succès. Elle avait si grande foi à l'efficacité de ses recettes que pour mieux en persuader Luther elle lui débitait à ce sujet des tirades éloquentes dont Luther se divertissait. La volubilité de Catherine en pareille occasion était pour lui un thème incessant de plaisanteries. Il disait un jour à un Anglais qui éprouvait de grandes difficultés à l'étude de la langue allemande : « Prenez ma femme comme professeur, elle est passée maître dans l'art de parler l'allemand avec rapidité. » Depuis 1543 à 1545, la santé de Luther subit une telle altération, que, pris d'un accès de découragement, il résolut de vendre ce qu'il possédait et de quitter Wittemberg. Ses amis, l'électeur et l'université se joignirent à Catherine pour le détourner d'un projet pareil. Etant parti déjà pour Leipzig, Luther céda, mais à contre-cœur, et revint auprès des

siens. Leur joie ne fut pas de longue durée. Quelques affaires d'intérêt l'obligèrent à partir de nouveau pour Eisleben, le 17 janvier 1546. Ses trois fils l'accompagnèrent; l'aîné, Jean, avait alors 19 ans. Luther écrivait de Halle le 25 janvier :

« Chère Kathe ! Nous sommes arrivés à Halle aujourd'hui à 8 heures, mais nous n'avons point osé continuer pour Eisleben, empêchés que nous sommes par les glaçons et les torrents qui envahissent le pays. Impossible de revenir sur nos pas, à cause de la Mulda ; placés ainsi entre deux eaux, il nous faut rester à Halle, non point du tout que nous désirions profiter de cette abondance de liquide, car nous préférerions de la bonne bière et du vin du Rhin pour nous reconforter, tandis que la Saale gronde autour de nous. Car, de même que les gens et les conducteurs, nous n'avons pas passé l'eau, ne voulant pas tenter Dieu. Le diable est en colère et demeure dans les flots : il est donc mieux de ne pas donner une si grande joie au pape et à ses écailles. Je ne croyais pas la Saale capable de produire une aussi grande sauce que celle qui couvre le pays. Maintenant assez, prie pour nous et demeure dans la piété ; je pense que si tu eusses été ici, tu nous eusses conseillé de faire ainsi, et, *pour une fois, nous aurions suivi ton conseil.* »

Il arriva malade à Eisleben le 28 janvier. Jean se hâta de retourner au logis pour y chercher quelques drogues préparées par la main de Catherine. Elles produisirent un si bon effet, que, le 6 février déjà, Luther

écrivait à sa femme pour l'assurer de son rétablissement complet.

» A ma très gracieuse dame Catherine Luther, ma chère épouse qui se tourmente fort inutilement, grâce et paix en notre Seigneur Jésus-Christ.

« Chère Catherine, lisez l'évangile de St. Jean et ce que dit le catéchisme, sur la confiance que nous devons avoir en Dieu. Vous vous affligez comme si Dieu n'était pas tout puissant et capable de susciter des docteurs Martin par douzaines, dans le cas où le vieux docteur Martin eût péri dans la Saale ou de quelque autre manière. Il en est Un qui prend soin de moi, mieux que vous et que tous les anges du ciel ne pourraient le faire. Celui-là siège aux côtés du Père de miséricorde. Tranquillisez-vous. Amen ! »

Tranquillisée à ce sujet, Catherine fut comme frappée d'un coup de foudre lorsqu'elle apprit la mort de Luther. Né à Eisleben, il devait y expirer le 18 Février 1546 à l'âge de 63 ans. A la douleur d'une telle perte se joignirent pour Catherine les regrets de n'avoir pu soigner son époux dans ses derniers moments.

Une députation avait été envoyée à Eisleben pour ramener le corps de Luther à Wittemberg. Il y arriva le 22 février. Une foule de personnes de tous rangs l'attendaient aux portes de la ville et se joignirent au cortége qui avec l'électeur en tête, prit immédiatement le chemin de la vieille cathédrale, où devaient être déposés les restes du réformateur. Le cercueil en plomb et recouvert de velours noir était sur un char

traîné par quatre chevaux. Immédiatement après venait la voiture dans laquelle étaient Catherine, sa fille et quelques dames. La cérémonie commença par des hymnes auxquelles succéda un discours de Bugenhagen et l'oraison funèbre de Luther prononcée par Mélanchton. Après quoi le cercueil fut déposé dans le tombeau préparé à cet effet à la droite de la chaire. L'électeur Jean-Frédéric écrivit à Catherine pour l'assurer de sa sympathie et de sa protection. Luther (du 6 janvier 1542) laissait par testament à sa femme un douaire indépendant, qui comprenait le petit domaine de Züllsdorf, une maison nommée Brun endettée de 200 florins, et pour 100 florins à peu près d'argenterie et de bijoux. « Je le fais, dit-il, parce qu'elle a toujours été une épouse pieuse, fidèle, qui m'a aimé tendrement et qui, sous la bénédiction de Dieu, m'a donné et élevé cinq enfants heureusement encore en vie. Secondement, pour qu'elle se charge de mes dettes, montant à quatre cent cinquante florins environ, au cas où je ne pourrais les acquitter avant ma mort. Troisièmement je veux que ses enfants soient dépendants de leur mère et non point que la mère soit dépendante des enfants, qu'ils lui soient soumis comme Dieu l'a commandé. J'ai vu et éprouvé combien souvent le diable excite les enfants, même les enfants pieux, à désobéir à ce commandement, surtout quand les mères sont veuves et que les enfants veulent se marier. Or je soutiens que la mère doit être le meilleur des tuteurs pour ses enfants; nul ne peut mieux faire

usage de ce douaire que celle dont ils sont la chair et le sang et qui les a portés dans son sein. Si, après ma mort, elle se croit obligée d'en agir autrement, j'ai pleine confiance dans ce qu'il lui plaira de faire pour ceci ou pour autre chose. Je prie tous mes bons amis de vouloir bien aider et soutenir ma Kathe, lorsque les calomniateurs l'accuseront injustement. Je suis témoin qu'il n'y a point d'argent, sauf les gobelets et les bijoux cités plus haut: j'ai dû mener un train de maison si considérable qu'il me faut reconnaître comme une bénédiction particulière d'avoir pu suffire à mes dépenses sans laisser de dettes; car le diable, ne pouvant m'approcher de plus près, cherchera de toutes les manières à susciter des ennuis à ma Kathe parce qu'elle fut la digne épouse du Docteur Martin Luther, et que, Dieu soit loué, elle l'est encore. »

Le testament ayant été confirmé par l'électeur, Catherine se choisit pour conseillers, son fils Jean de Bora et Asmus Spiegel homme de grande réputation à Wittemberg. Ses enfants mineurs eurent pour tuteurs, le bourgmestre Ambrosius Reuter, le docteur Mathias Ratsenberg et un frère de Luther, Jaques, de Mansfeld, auxquels furent adjoints plus tard Mélanchton et Cruciger.

Le revenu annuel de la veuve montait, après la vente des biens, à environ 180 florins. Cette somme était insuffisante pour l'éducation de quatre enfants encore adolescents. L'électeur, informé des embarras de la veuve, envoya 100 florins aux théologiens de

Wittemberg, afin qu'ils se remboursassent de l'argent prêté à Catherine et donnassent à celle-ci le surplus de la somme. Il ajouta 2000 florins destinés à l'instruction des enfants et proposait au fils aîné une place dans sa chancellerie, au cas où il quitterait les études. Les comtes de Mansfeld promirent, en 1548, de payer annuellement à la veuve l'intérêt au 5 % d'un semblable capital ; à la mort de Catherine, les débiteurs étaient en arrière de 1000 florins.

Catherine eut encore la jouissance d'une pension faite à Luther par le roi de Danemark, Christian III. Elle lui écrivit à ce sujet : « Après avoir eu pendant cette année tant d'épreuves et de souffrances, qui ne semblent point à leur fin (la guerre de Smalkalde commençait), ce m'est une grande consolation que votre royale majesté m'ait fait la grâce de m'écrire et de m'envoyer 50 écus pour l'entretien de mes pauvres enfants ; j'en suis très humblement reconnaissante, espérant que le Seigneur, qui s'appelle le Dieu des veuves et des orphelins, récompensera dignement votre royale majesté ; c'est à sa grâce et à sa protection que je reeommande votre majesté et votre épouse, et tous les jeunes princes, ainsi que votre pays et vos sujets. Donné à Magdebourg le 9 février 1547. De votre royale majesté la servante obéissante, Catherine Luther, veuve du docteur Martin Luther de bienheureuse mémoire. »

La sympathie et les secours qu'elle reçut dans le commencement de son veuvage adoucirent en quelque me-

sure les difficultés de sa position et tout eût bien été pour elle si la guerre n'eût éclaté entre les protestants de la ligue de Smalkalde et l'empereur Charles V. Cette guerre atteignit gravement les ressources de Catherine. A l'exception de ce qu'elle recevait de la bonté de ses amis elle dépendait uniquement du revenu de ses propriétés; or celles-ci étaient placées au centre du théâtre de la guerre, et subissaient toutes les chances d'une telle position.

L'électeur Jean-Frédéric fut malheureusement fait prisonnier à la bataille de Mühlberg (24 avril 1547), et, après quelques jours de siége l'empereur Charles V entra dans Wittemberg avec ses Espagnols (le 25 mai). Catherine s'enfuit à Magdebourg avec Mélanchton. C'est de là qu'elle écrivit au roi de Danemark la lettre citée plus haut. Elle y ajoutait un *post scriptum* pour réclamer les faveurs de sa majesté en faveur du docteur George Major, qui pendant l'espace de vingt ans, avait joui de l'affection et de la protection paternelle de Luther, et se trouverait alors à Magdebourg avec sa famille, dans la plus grande misère. Catherine pensait trouver un refuge à Copenhague auprès de Chistian III.

Elle partit donc de Magdebourg au commencement de mai avec Mélanchton, et le docteur Major et sa famille. Les fugitifs arrivèrent à Brunswick où ils furent entretenus aux frais du sénat de la ville. Ils passèrent de là à Lunebourg, d'où Catherine continua son voyage avec le docteur Major. Arrivés à Gifhorn ils furent dissuadés d'aller plus avant à cause de l'insécurité des

routes qui étaient alors infestées de troupes. Les voyageurs se réfugièrent d'abord à Goslar. Informée enfin par un décret impérial qu'il ne lui serait fait aucun mal et qu'elle pourrait jouir en paix de ses biens, Catherine prit le parti de retourner à Wittemberg où elle rentrait avec un grand nombre d'autres fugitifs.

Dès ce moment, sa vie ne fut plus qu'une succession d'épreuves de tous genres. Son souverain ne pouvait plus rien faire pour elle; la pension de Copenhague fut supprimée; ses propriétés étaient hypothéquées: elle dut emprunter 400 fl. sur le domaine de Züllsdorf et engager son argenterie pour 600 fl. Elle prit alors des pensionnaires, auxquels elle donnait le logement et la table. — L'intercession de quelques amis ne pouvant rien auprès du roi de Danemark, elle lui écrivit à deux reprises pour lui demander quelque secours, car elle se trouvait dans la position la plus désespérée.

« Grâces vous soyent de la part de notre Seigneur Jésus-Christ.

» Puissant et gracieux Seigneur et Souverain.

» Je prie humblement votre royale majesté de bien recevoir cette missive en considération de ce que je suis une pauvre veuve et de ce que mon cher maître, le docteur Martin Luther de bienheureuse mémoire, fut un fidèle serviteur de l'église. Votre royale majesté ayant accordé jadis à mon cher maître une gracieuse assistance de cinquante florins, je viens humblement supplier votre royale majesté de vouloir me

continuer cette assistance, car nous sommes dans une grande détresse mes enfants et moi, surtout depuis les événements qui ont amené tant de troubles autour de nous, Votre royale majesté n'a sans doute pas oublié les travaux et les charges de mon cher maître. Elle est le seul Souverain sur la terre qui puisse venir à notre aide et sans aucun doute, Dieu prouvera son approbation à de tels actes de charité envers de pauvres prédicateurs, en comblant votre majesté de tous ses dons et bénédictions. En conséquence je prie du fond de mon cœur le Tout Puissant qu'il veuille vous avoir en sa sainte garde ainsi que toute votre famille.

» Wittemberg, octobre 6 1550.

» CATHERINE, veuve du docteur
» MARTIN LUTHER. »

Bugenhagen vint à son aide. L'oubli et l'abandon de ceux qui s'étaient jadis déclarés les plus chauds partisans de Luther, portèrent un coup plus funeste à la santé de Catherine que n'eussent pu le faire les persécutions de ses ennemis. Fuyant de lieu en lieu pendant la guerre, elle errait avec ses jeunes enfants et souffrait les privations les plus dures; elle fit alors la douloureuse expérience de l'ingratitude des hommes, et fut même en butte aux tromperies de ceux sur le dévouement desquels elle croyait pouvoir compter. Luther eut un vague pressentiment des difficultés qui entoureraient sa femme si elle venait à le perdre. Catherine lui exprimait un jour son étonnement des plain-

tes continuelles du Psalmiste sur ses ennemis, ses faux amis, etc. Luther lui répondit: « Lorsque tu seras veuve, tu le comprendras mieux. »

Après le traité de Passau (2 août 1552), à peine commençait-on à jouir de quelque tranquillité, qu'une épidémie redoutable fit invasion dans l'université de Wittemberg et força cette dernière de fuir à Torgau. La maladie pénétra dans l'habitation de Catherine: elle résolut de partir aussi avec ses deux fils Martin et Paul, et sa fille Marguerite. Comme ils étaient en route, les chevaux s'effrayèrent et prirent à travers champs. Angoissée pour ses enfants, la pauvre mère sauta hors de la voiture et tomba dans un fossé plein d'une eau glacée. Elle n'était plus assez forte pour supporter une pareille émotion; elle arriva malade à Torgau. Sa maladie prit bientôt un caractère des plus graves et se changea en consomption. Alitée pendant trois mois, elle se consolait par la Parole de Dieu et souhaitait ardemment de quitter cette vallée de larmes: elle recommandait souvent à Dieu l'Eglise et ses enfants: elle priait pour que la pure doctrine continuât à être enseignée.

Elle mourut, le 20 décembre 1552, à l'âge de 54 ans. Elle fut, selon l'usage, ensevelie le lendemain, dans l'église Ste. Marie à Torgau. Tous les étudiants avaient été invités par Mélanchton à prendre part à la cérémonie. On éleva dans la sacristie un mausolée sur lequel Catherine est représentée de grandeur naturelle et couchée dans son linceul. Elle tient la Bible pressée

sur sa poitrine. A gauche sont les armoiries de la famille de Bora : un lion rampant, la patte droite étendue sur un bouclier d'or. Vis-à-vis, celles de Luther, représentant une rose blanche épanouie, avec un cœur rouge traversé par une croix noire. « Le cœur du chrétien est au milieu des roses, même sous la croix. »

Catherine Luther a dignement rempli la belle mission à laquelle elle était destinée. Après avoir frappé fort et ferme sur le parti monacal, il fallait que Luther montrât par des faits la valeur de ses principes sur l'importance et la sainteté du lien conjugal. Quel effet désastreux n'eût pas produit le mariage d'un moine et d'une nonne sur le peuple nouvellement réformé, si Catherine n'eût pas été à la hauteur de cette tâche ! Mais, Dieu soit loué, le ménage de Luther offrit constamment le tableau des pures affections de famille, de la discipline, de l'ordre, de la soumission et de l'autorité conjugale, tels que Dieu les a institués. Catherine ne brillait ni par la beauté, ni par la richesse : la science ou le grand savoir ne la répandait point au dehors. Non ; mais elle accomplissait fidèlement ses devoirs, avec un esprit doux et tranquille, qui est d'un grand prix devant Dieu. Elle fut donc le modèle de la femme selon l'Ecriture, c'est-à-dire, qu'elle mit son espérance en Dieu, qu'elle fut soumise à son mari, « qu'elle demeura dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans la modestie. »

IV

ÉLISABETH

DUCHESSE DE BRUNSWICK-CALENBERG

ÉLISABETH

DUCHESSE DE BRUNSWICK-CALENBERG

1510-1558

Joachim Ier n'avait que seize ans lorsque l'électorat de Brandebourg lui échut en partage. Admirablement doué au physique comme au moral, plus instruit que la plupart des princes de l'empire, favorable aux arts et aux sciences, en rapport immédiat avec les hommes illustres de l'époque, parlant également le latin, le français et l'italien, partisan fidèle du pape et de l'empereur, Joachim devait être un dangereux antagoniste de la réforme. Il se préparait à assembler un concile pour remédier aux maux exté-

rieurs de l'Eglise, lorsque le pauvre moine de Wittemberg fit connaître la cause des désordres qui s'étaient introduits dans le clergé et dans les troupeaux. Cette audace irrita si fort l'Electeur, qu'il défendit absolument la lecture de la Bible traduite par Luther, et fit jeter en prison les prédicateurs évangéliques.

La duchesse Elisabeth, sa femme, était parvenue à la connaissance de la vérité pendant le séjour que le roi de Danemark, Christian II, fit à Berlin, lorsqu'il se vit obligé de quitter ses états en fugitif. De peur d'encourir la disgrâce de son mari, qu'elle savait si opposé à la réforme, la princesse prit secrètement la sainte cène. Cette démarche ayant été révélée à Joachim par une de ses filles, la colère de l'Electeur fut telle, qu'il menaça sa femme de la faire ensevelir vivante. Protégée par son frère Christian, Elisabeth de Brandebourg parvint à s'enfuir sur une charrette, avec deux fidèles serviteurs de sa maison. Son oncle, l'électeur Jean de Saxe, la reçut le 24 mars 1528. Ce protecteur bienveillant mit à sa disposition le château de Lichtenburg, où elle vécut dans la retraite, s'occupant de la lecture de la Bible, de la prière et d'une correspondance suivie avec Luther, dans la maison duquel elle passa trois mois, afin de mieux s'instruire dans la Parole de Dieu. Dès lors, et sans en témoigner le moindre regret, Joachim Ier la traita en étrangère et se montra l'ennemi le plus acharné des protestants, contre lesquels il excita l'empereur à prendre les armes. Cependant il autorisa ses enfants à faire de

temps en temps une visite à leur mère. Joachim Ier mourut en 1535, après avoir obtenu de ses fils une promesse écrite, de ne jamais renoncer à l'Eglise romaine. Ce ne fut qu'en 1546 qu'Elisabeth de Brandebourg put retourner dans ses foyers et cacher sa douleur dans la solitude de Spandau. Sa fille Elisabeth, dont nous allons nous occuper, et son fils Joachim II unirent leurs efforts pour adoucir les rigueurs de sa position. Elle mourut en 1555.

Quoique élevé dans les principes du catholicisme le plus rigoureux, Joachim II avait été sérieusement préoccupé des malheurs de sa mère et des motifs qui l'avaient poussée à embrasser la réforme. La lecture et la méditation, puis aussi les sollicitations du landgrave de Hesse, qui ne se lassait pas de le prémunir contre les flatteries de l'empereur, le firent si bien pencher en faveur du protestantisme, que, peu de temps après son avénement à l'électorat de Brandebourg, les prédicateurs évangéliques prêchèrent en toute liberté dans le pays. En 1538 déjà, son frère, le margrave Jean de Kustrin, adopta la confession de foi luthérienne à Wittemberg. Enfin, le 1er novembre 1539, l'Electeur, avec toute sa famille, la cour et la noblesse, reçurent la cène sous les deux espèces, des mains de Matthias de Jagom, évêque de Brandebourg. Le Brunswick, au commencement du seizième siècle, consistait en deux souverainetés distinctes, présidées par deux branches distinctes de la même famille ; l'une désignée sous le nom de Brunswick-Wolfenbüttel ; l'autre sous le nom

de Brunswick-Lünebourg. La première fut divisée en 1503 par le duc Guillaume qui la partagea entre ses deux fils, Henry et Erich. Wolfenbüttel échut à Henry, l'aîné; Calenberg et les baronies de Göttingen et de Hanovre, au plus jeune, Erich. C'est dans la principauté de celui-ci que nous conduirons le lecteur, pour le mettre en présence de la digne princesse au moyen de laquelle la réformation y fut introduite.

Elisabeth, la plus jeune des filles de Joachim Ier, née en 1510, s'était unie en 1527 à Erich-le-Vieux, duc de Calenberg-Göttingue. Guerrier intrépide, Erich avait visité le saint Sépulcre, et s'était battu contre les Osmanlis. Il ne comprit guère mieux les besoins religieux de son siècle, que ne le fit son ami l'empereur Maximilien, dans les domaines duquel il séjournait plus fréquemment que dans son propre duché. Cependant ce fut lui qui tendit à Luther sa coupe d'argent pleine de bière de Eimbecker, lorsque le réformateur s'en alla comparaître devant l'empereur à Worms. Après avoir bu, Luther s'était écrié : « Comme le duc Erich s'est souvenu de moi à cette heure, que le Seigneur Jésus-Christ se souvienne de lui dans le dernier combat. »

« Erich s'était marié en 1497 avec Catherine, veuve du duc Sigismond d'Autriche. Mais cette princesse était morte en 1524. Erich avait 55 ans lorsqu'il conduisit à l'autel la jeune marquise de Brandebourg.

Elisabeth, à ce qu'il paraîtrait, avait montré de bonne heure des sentiments sérieux, qui, mal dirigés,

la firent tomber dans tous les préjugés de l'Eglise romaine. Aussi, élevée dans les principes du papisme le plus décidé, fut-elle d'abord un adversaire acharné de la réformation et de ses adhérents. Ses antipathies à cet égard étaient si prononcées, qu'en 1528, un an après son mariage, faisant une visite à ses parents alors au château de Cologne sur la Sprée, elle découvrit perfidement à son père les conventicules secrets, tenus au château. Comme nous l'avons vu, cette révélation devait causer mille douleurs à l'infortunée Elisabeth de Brandebourg. Navrée d'avoir été la cause de telles persécutions, Elisabeth de Brunswick, chercha de mille manière, à prouver son repentir à sa pauvre mère, chez laquelle elle fit de fréquents séjours. Elle eut souvent l'occasion d'y rencontrer Luther, surtout pendant l'année 1534. Ces rencontres eurent alors peu d'influence sur les préjugés qu'elle nourrissait contre la réforme. Elle ne se lassait pas de condamner en termes sévères la doctrine de Luther et la violence avec laquelle il s'élevait contre ses ennemis. Le réformateur, il est vrai, s'attira plus d'une fois la censure de ses contemporains. Il blessait même ses partisans.

La duchesse essayait d'excuser le réformateur. «Il était placé, disait-elle, dans des circonstances exceptionnelles, et en vue d'une œuvre extraordinaire. Pour réveiller la Germanie et l'Europe de la léthargie où l'avait plongée l'ignorance et la superstition, ne fallait-il pas une voix capable d'adresser de véhéments appels. »

Elisabeth était douée d'une sagesse et d'une promptitude de coup d'œil remarquables dans une femme de son âge. Elle vit que les détails d'une sage administration ne convenaient point au caractère guerroyant du vieux duc; aussi prit-elle en main non-seulement la direction du palais, mais encore des affaires du gouvernement qui avaient grand besoin d'être menées par un maître habile et ferme. Le duc ne demandait pas mieux ; confiant en la prudence d'Elisabeth, il lui abandonna donc toute la partie administrative des affaires. Devenue son premier ministre, la jeune duchesse fut aussi la confidente de tous ses soucis ; il ne lui cachait rien et ne cessait de correspondre avec elle, lorsque la guerre venait à les séparer. Dans ses moments de solitude au camp, Erich préparait quelque douce surprise pour sa femme et lui envoyait tantôt de belles toiles, tantôt des vêtements de soie, ou même une somme d'argent.

Pendant qu'il était en campagne contre les anabaptistes de Münster, il reçut des nouvelles inquiétantes de la santé d'Elisabeth. Sans tarder il monte à cheval et court jour et nuit pour se rendre auprès de sa chère malade; une lettre d'Elisabeth l'arrêta en chemin. Elle le suppliait seulement de ne pas trop s'éloigner et de lui envoyer quelque oranges; elle terminait par ces mots : « Cher seigneur, ne vous tourmentez pas trop de mon indisposition, le bon Dieu le veut ainsi ; il est meilleur pour nous de souffrir de corps que d'esprit. Lorsque Dieu est pour nous, tout est bien. Je lui rends

grâces de pouvoir accepter cette épreuve avec résignation. Après cette vie nous n'aurons plus à souffrir. Que Dieu nous soit en aide. Amen ! »

A cette époque déjà, Elisabeth témoignait une grande confiance en Dieu, et forte du secours d'en haut qu'elle réclamait constamment, elle déployait une activité surprenante comme maîtresse de maison et comme souveraine. Toutes ses dépenses étaient soigneusement inscrites sur un livre. Nous y voyons que les gages d'une domestique n'allaient pas au delà de 3, 4 ou 7 florins par an. La duchesse faisait venir des épices et des meubles de Francfort, d'Anvers, d'Augsbourg et de Berlin. Chaque jour, selon l'usage de ce temps-là, elle employait quelques heures à la broderie, dans laquelle elle était fort habile ; toute sa correspondance indique une âme élevée, une force de volonté et une pénétration qui doublaient ses capacités pour les affaires.

Les princes de l'empire avaient souvent à traiter avec elle et réclamaient parfois son intervention. Philippe de Hesse lui demanda son bon vouloir dans un différend survenu entre le duc et la ville de Hanovre, qui s'était prononcée en faveur du libre exercice du culte évangélique.

Depuis 1524, la doctrine réformée avait trouvé de puissants adhérents parmi les bourgeois de cette ville. Les autorités et les membres du clergé surtout étant très opposés aux idées nouvelles, il se forma bientôt une espèce de persécution en règle contre tous ceux

qui pouvaient être convaincus de posséder les saintes Ecritures en allemand, ou quelque autre livre de Luther. Le peuple, d'un autre côté, demandait à grands cris la réforme. La révolte s'accrut si fort, que le duc se vit obligé d'autoriser l'arrivée de prédicateurs évangéliques, la lecture de la Bible et le chant des Psaumes en langue vulgaire, sous réserve cependant de ne rien charger aux formes du culte. Mais le clergé s'opposa si formellement aux intentions pacifiques du duc, que la révolte ne connut plus de bornes. Le conseil de la ville dut abdiquer, les prêtres prirent la fuite et le peuple se choisit un autre gouvernement. Le duc Ernest de Lunebourg, ami de Luther, protégea la ville contre la colère d'Erich, qui venait de couper les convois d'approvisionnements. Il fallut toute l'influence médiatrice d'Elisabeth pour apaiser le duc irrité contre *les maudits hérétiques*.

Dans la nuit du 10 août 1528, un messager accourut en toute hâte pour annoncer au duc qu'un fils lui était né. Plein de joie, il monte en selle et court à franc étrier pour serrer sa femme et son enfant dans ses bras; puis il envoie une députation au roi Ferdinand de Bohême, pour le prier de tenir son fils sur les fonts de baptême. Quelques jours avant la cérémonie, Elisabeth, suivant l'impulsion de son cœur généreux, sollicita de son mari la grâce de quelques-uns des prisonniers de Hanovre. Parmi ceux-ci était un ecclésiastique, nommé Georges de Stenneberg, qui, parce qu'il avait offert la cène sous les deux espèces à Ellie-

rode, avait été saisi pendant la nuit et jeté dans un étroit cachot, où il gémissait depuis cinq mois. Erich accorda la grâce de tous les prisonniers.

Les clartés de l'Evangile commençaient à luire aussi dans l'âme d'Elisabeth. Les villes de Hanovre, de Göttingue et de Brunswick avaient ôté déjà le boisseau de dessus le chandelier. Une visite de Jean de Kustrin donna le dernier coup aux irrésolutions de la jeune duchesse. Un dimanche de l'année 1538, alors que le duc Erich était en campagne, Elisabeth se fit donner la cène par Conrad Brecht, pasteur de Gross-Schnecken. A son retour, le bon Erich parut surpris, mais non fâché. Las de dissensions et de luttes, se confiant pleinement d'ailleurs au jugement d'Elisabeth, le vieux duc, quoique bien déterminé à garder son serment de fidélité envers l'empereur et l'Eglise romaine, ne jugea point nécessaire de combattre violemment la nouvelle doctrine religieuse. Elisabeth écrivit alors au landgrave de Hesse, pour l'informer du changement qui s'était opéré dans ses sentiments et de sa résolution bien arrêtée de lever l'étendard de la réforme. Philippe lui en exprima toute sa satisfaction, et l'engagea à demeurer ferme dans le maintien de la foi. Ce conseil était de saison, et elle en comprit l'importance. Ecrivant de nouveau à Philippe en octobre 1538, elle lui déclare que « par la grâce de Dieu elle ne renoncera jamais à la vérité qu'elle défend maintenant, mais qu'elle y persévérera jusqu'à la mort ; qu'elle a prévu d'ailleurs les périls de sa démarche, qu'elle s'attend à

être persécutée par Judas (Henry de Brunswick-Wolfenbüttel), mais que comptant sur la protection de Dieu et le secours du Landgrave elle s'y prépare d'avance, et sera heureuse d'endurer quelque chose pour l'amour de Dieu. » — Elle lui demande alors de bien vouloir lui envoyer le pasteur Antoine Corvinus. Son frère Jean le Margrave l'a entendu prêcher avec beaucoup d'édification, dit-elle. Elle ajoute enfin, qu'elle attend son frère Joachim dont l'entrée récente dans les rangs de la réforme, serait, espérait-elle, suivie des plus heureux résultats.

Elisabeth ne négligea point non plus d'informer sa mère du changement de ses opinions tout en réclamant encore son pardon pour toutes les souffrances, qu'elle avait attirées sur sa tête.

En professant la religion réformée, Elisabeth semblait exposée aux mêmes dangers qu'avait encourus l'épouse de Joachim Ier. Il n'en fut rien cependant.

Erich, prêt à partir pour la diète de Haguenau, en Alsace, allait franchir les portes du château lorsqu'on vint en toute hâte lui annoncer l'arrivée d'Antoine Corvinus. — « Comme notre épouse ne nous empêche point dans l'exercice de notre culte, dit-il, nous ne l'empêcherons point non plus; qu'elle fasse comme elle le trouvera bon! » — A ces mots le vieux prince enfourcha son coursier, piqua des deux et disparut.

Le caractère ardent d'Elisabeth la portait à embrasser les croyances de la Réforme, avec le même zèle qu'elle avait déployé dans sa jeunesse pour obéir aux

traditions de ses ancêtres. Dévouée tout entière à l'œuvre de la Réformation dans son pays, elle comprit cependant que cette œuvre ne pourrait s'accomplir qu'avec prudence et douceur. Le landgrave de Hesse et l'électeur Jean-Frédéric de Saxe lui promirent leur appui.

L'assimilation de ses sentiments en matière religieuse avec ceux de Luther, avait modifié son jugement à l'égard du réformateur. Il ne lui paraissait plus un novateur scandaleux, mais un messager de la Providence pour le relèvement de l'Eglise. Dès lors Luther entretint une correspondance suivie avec Elisabeth, lui demanda des encouragements et sa protection en faveur de ses amis, et l'exhorta constamment à user de son influence sur Erich pour disposer celui-ci à quelque bienveillance envers les chrétiens réformés.

Le 26 juillet 1540, Erich mourut à Haguenau, à l'âge de soixante-dix ans. Par son testament, il plaçait le jeune Erich II sous la tutelle d'Elisabeth, du landgrave Philippe et du brave chancelier Jacob Reinhard. Cet article du testament d'Erich fut confirmé à l'unanimité par l'assemblée de province. Henri-le-Jeune de Brunswick-Wolfenbüttel, en sa qualité de plus proche parent, réclama la tutelle. Henry était un homme d'esprit inquiet et turbulent, « un vrai brandon de discorde et de révolution, » dit Seckendorf. Toute sa vie ne fut qu'une série d'expéditions guerrières. Chacun connaissait les passions haineuses de cet antagoniste acharné de la Réforme. Aussi, effrayée des conséquen-

ces déplorables que l'influence d'un pareil despote pouvait avoir pour l'Evangile dans le duché, et encouragée par ses amis, Elisabeth mit tout en œuvre pour essayer d'apaiser Henri et de lui faire renoncer à ses prétendus droits à la régence.

Ce n'était pas là le seul de ses soucis. En mourant, le bon Erich avait laissé des dettes considérables, qu'il était fort difficile de liquider. Elisabeth se mit à l'œuvre avec énergie, et pour cela fit de sages réformes dans le palais et dans l'administration. Il lui fallait d'un côté apaiser les murmures de ceux qui ne voulaient rien comprendre à ces changements, et de l'autre chercher à calmer l'impatience des créanciers. De toutes parts pleuvaient les réclamations. La dignité et la douceur d'Elisabeth lui suffisaient à peine pour faire face à l'orage. En se voyant dans l'impossibilité de racheter les restes de son époux déposés dans une hôtellerie de Haguenau et demeurant sans sépulture, Elisabeth frappa le peuple d'un nouvel impôt, qui obligeait chaque individu à payer le 16e de son revenu. La révolte éclata alors de telle sorte, qu'Elisabeth fut obligée de s'enfuir. Le corps d'Erich ne put être apporté à Munden qu'au mois de septembre 1541.

Dans ces circonstances, Elisabeth ne perdait point de vue l'intérêt de l'Evangile dans son duché. La plus grande partie des villes partageaient ses vues, la noblesse était gagnée; seule, l'opposition des moines et du clergé demandait des ménagements. Pleins de joie et d'espérance, Mélanchthon et Corvinus ne taris-

saient pas dans leurs éloges sur le zèle de la jeune veuve. Mélanchthon écrivait à son ami Burkhard Mithob : — « La princesse Elisabeth peut être comptée comme l'une des femmes les plus remarquables de l'Eglise évangélique allemande. Elle est comme la mère du pays soumis à son gouvernement, puisqu'elle lui témoigne les sentiments d'un cœur maternel et le fait vivre du lait de la Parole. De telles femmes sont vraiment des instruments bénis pour l'avancement du règne de Dieu. »

Pour achever l'édifice qu'elle avait pris tant de peine à édifier, Elisabeth chargea Corvinus et ses amis de travailler à la liturgie de Münden, dont la première édition a été ornée du portrait d'Elisabeth avec sa légende : « *Alles in Ehren, kann Niemand verwehren.* » Elisabeth y confesse naïvement qu'elle sait fort bien en quoi consiste le vrai christianisme, mais que, par égard pour les faibles, elle a cru nécessaire de conserver quelques pratiques du culte de l'Eglise romaine, entre autres les chants latins, le costume des prêtres, les cierges et les jours de maigre. Elle visitait elle-même les cloîtres où l'opposition à la Réforme semblait le plus prononcée ; elle fit, en 1543, un examen général de tous les livres dogmatiques employés dans les couvents, afin d'en exclure ceux qui lui paraissaient contraires à la saine doctrine. Cependant Elisabeth cherchait plus à gagner les consciences par la voie de la persuasion, que par l'emploi despotique de son autorité de souveraine.

Elle écrivait en 1545 à ses sujets : « Nous sommes dans une grande angoisse pour vous dans ce moment-ci. Il semblerait que Dieu va visiter l'Allemagne en permettant une guerre dévastatrice ; si l'on a Dieu contre soi, à quoi servent les murailles, les cuirasses et les forteresses ? Occupons-nous de nos péchés avec un sentiment de profonde humiliation. Ne méprisez point les faibles exhortations d'une misérable créature comme moi ! » — « Nous reconnaissons que votre charge est lourde, » dit-elle en s'adressant aux petites villes et à la bourgeoisie. « Au jour du jugement Dieu pourra nous rendre le témoignage que nous avons porté vos fardeaux avec sollicitude. J'espère qu'avec le secours de Dieu, mon fils empêchera qu'on ne vous impose davantage. »

Ces temps d'épreuves, déjà si rudes pour la pauvre femme, étaient encore compliqués par Henri de Wolfenbüttel, qui ne cessait de l'abreuver d'amertume. C'était avec larmes qu'Elisabeth avait accepté sa tutelle ; la foi seule la soutenait au milieu de ses soucis, qui, bien loin d'être allégés, se multipliaient par le mauvais vouloir des états du duché.

Lorsque la peste vint à éclater au château de Münden, chacun s'enfuit. Après avoir mis ses enfants en sûreté, Elisabeth revint courageusement au milieu des malades. Elle écrivait au landgrave de Hesse : « Soyez bien persuadé que, dans les angoisses que j'ai endurées, si je n'avais pas été soutenue par la Parole de Dieu, tout m'aurait été plus difficile. Mais comme le

Seigneur ne châtie que ceux qu'il aime, nous crierons à Lui afin qu'il nous donne la patience. »

Le jeune Erich n'avait que douze ans lorsque son père mourut. Depuis lors ce fut Elisabeth qui dirigea son éducation. Elle mit un grand soin à faire pénétrer dans le cœur de son fils les principes de la foi protestante, et pour y mieux parvenir, elle le mit sous la direction d'un instituteur jeune et instruit. Tous ses vœux tendaient à le voir un jour un prince aimant Dieu et son peuple.

Le caractère d'Erich cependant ne laissait pas que de lui donner quelque crainte. Elle fit un voyage à Meissen, en 1544, et profita de son passage à Wittemberg pour voir Luther et pour lui présenter son fils. Le réformateur fut invité à dîner avec elle. Au moment de se mettre à table, Erich alors âgé de seize ans récita les prières en allemand et en latin, puis interrogé par Luther sur les principes de la foi chrétienne, il lui répondit à l'entière satisfaction du réformateur qui tout en félicitant Elisabeth de l'heureux succès de ses efforts, lui exprima ses vœux pour que de telles fleurs donnassent des fruits à la gloire de Dieu.

Luther cependant éprouvait les plus fâcheux pressentiments sur l'avenir du jeune Erich. On le voit par une de ses lettres à Corvinus. — « Mon cher Corvinus, lui dit-il entr'autres, nous avons éprouvé une grande joie à entendre la confession de foi du jeune duc. Que Dieu veuille le maintenir dans sa lumière . . . , car si le diable est actif, notre clergé, évêques et prélats et

45233

tous les princes ennemis de la religion chrétienne, le sont aussi. Persévérons donc en prières pour ce jeune prince, car il est à craindre qu'il ne soit facilement entraîné à abandonner sa foi. L'église est en grand danger. Puisse Christ son chef s'interposer, et apaiser les vagues et la tourmente. »

Quelques passages d'une exhortation chrétienne qu'elle écrivit pour Erich en 1545, nous feront pénétrer dans les profondeurs de cette âme.

« Je t'écris ceci, » dit-elle en commençant, « pour te faire souvenir de ne point t'appuyer sur les hommes, mais sur Dieu seul. Si tu obéis à ses commandements et si tu crains sa Parole, il t'assistera. Pense à ces choses, afin que je puisse espérer de te voir sauvé pour l'éternité. C'est dans cette espérance que j'ai entrepris ce petit livre, écrit de ma main depuis le commencement jusqu'à la fin ; ne le méprise point et tâche de méditer sur son contenu. — Je te demande et te supplie, avant toutes choses, de te laisser enseigner par la Parole de Dieu, car le service de Dieu consiste à connaître sa volonté et à la faire. Mais on ne peut la connaître si on ne l'entend. Il faut qu'elle soit notre conseillère en toutes choses, que nous la saisissions par la foi et l'accomplissions dans nos œuvres. Sois reconnaissant envers Dieu de ce qu'il t'a donné le soin de veiller à l'intérêt spirituel de beaucoup d'âmes en protégeant l'enseignement de la vérité et en punissant les blasphémateurs. Que ton cœur soit brûlant de zèle dans cette œuvre. Rappelle-toi que le cœur de l'homme

sans l'Esprit de Dieu est incapable de comprendre la fidélité du Seigneur. »

Après être entrée dans quelques détails sur l'administration, elle continue : « Ton devoir est aussi de veiller à ce que les tribunaux soient composés d'hommes sages et éprouvés, qui fassent justice au pauvre comme au riche, car c'est une triste chose qu'un pays où le droit est méconnu. Tout ce que les princes de ce monde négligent sous ce rapport, leur sera redemandé par Dieu, en qui réside toute justice. Prête l'oreille au cri de l'affligé ; fais de la Parole de Dieu ton conseil, car la suprême sagesse est en Dieu. Mon cher fils, honore le Seigneur et invoque-le, afin qu'il te communique son Saint-Esprit dans l'accomplissement de tes devoirs. Ne te tiens pas pour sage et ne méprise point la piété, mais écoute les conseils de l'homme juste. Avant toutes choses, garde-toi de la flatterie. Si tu te tiens auprès de Dieu, tu peux défier le diable et les hommes. Qu'il soit ta forteresse et tes ennemis s'enfuiront. Je t'exhorte et te supplie de marcher dans la voie de la sanctification ; communique la Parole de Dieu à tes sujets ; ne sois pas orgueilleux ; écoute la requête du pauvre, non point comme un prince, mais comme un père, afin qu'il s'approche avec confiance. Fais-lui justice lorsqu'il a raison, reprends-le avec affection lorsqu'il a tort. Honore les serviteurs de Dieu, aie soin des vieux serviteurs de ta maison et veille au bien du royaume. »

Ces pieux désirs, hélas ! ne devaient point se réaliser!

Erich s'unit en 1545 avec Sidonie, fille du duc Henri de Saxe et sœur de l'électeur Maurice. Il fut déclaré majeur la même année.

Elisabeth avait alors 35 ans. Elle épousa l'année suivante Poppa de Stenneberg fils de Guillaume VII prince de Stenneberg. Le mariage se célébra à Münden sur la Werra, où elle résida jusqu'à la bataille de Sievertshause en 1553. Consacré à l'église par ses parents, Poppa fut d'abord chanoine de Würzbourg. Les chanoines en Allemagne comme ceux des autres pays à cette époque menaient une vie peu exemplaire. Les orgies, les querelles, les duels, les meurtres même étaient choses communes parmi eux. Poppa ne se distinguait en rien des autres. Pris de querelle un jour avec l'un de ses confrères, il le blessa mortellement. Il en fut si affecté, que faisant un retour sur lui-même et sur la conduite du clergé en général, puis entraîné aussi par la piété exemplaire de son frère George-Ernest il prit la résolution de s'enquérir sérieusement des saintes Ecritures. Le résultat en fut un entier changement dans ses sentiments et dans ses habitudes. Il abjura le papisme et se joignit à l'église réformée. Poppa fut l'auteur d'une brochure en faveur de la doctrine évangélique, pour réfuter les erreurs opposées en 1557 par Christophe Vischer, surintendant à Lunebourg.

A peine sorti de tutelle, Erich II s'abandonna sans réserve à toute la fougue de ses passions. Il résista aux larmes de sa mère, aux sollicitations des états et

suivit le parti de l'empereur. Avant son départ cependant, il prit encore la Cène avec toute sa famille et jura devant l'autel qu'il sacrifierait tout pour la cause de l'Evangile ! Mais il arriva précisément ce que les états avaient prévu. L'empereur changea les dispositions d'Erich, et celui-ci marcha contre les villes alliées. Battu, Erich s'enfuit à Halle. Il passa sans y entrer devant le château de Münden, où s'était écoulée sa jeunesse, et se contenta d'écrire quelques lignes à sa mère affligée, dont il allait être séparé pour toujours par la différence de leurs convictions. Tout ce qu'Elisabeth avait pris tant de soin d'établir dans le duché, fut bientôt mis à néant par la main sacrilége d'Erich. Les pasteurs évangéliques furent chassés, les prêtres rétablis ; les cloîtres retentirent de nouveau du chant des litanies ; son instituteur Corvinus même fut jeté dans le sombre cachot de Calemberg, où cet excellent homme languit dans les fers pendant l'espace de quatre années. L'influence d'Elisabeth seule pouvait apporter quelque adoucissement à ces calamités. Erich, de plus en plus égaré, s'unit avec l'ennemi mortel de sa mère, le comte Henri de Wolfenbüttel. Constamment éloigné de son duché, qu'il surveillait à peine, oublieux de ses devoirs et de ses serments, il courait en pays étrangers sans se soucier de sa jeune femme. Révoltée d'un pareil abandon, désolée de voir l'œuvre de la Réforme arrêtée par son fils, accablée aussi par les mauvais procédés d'Henri de Wolfenbüttel, Elisabeth réclama les secours de son parent

Albert de Brandeburg-Culmbach. Elle compta sur l'influence d'Albert pour ramener son fils. Le succès dépassa ses espérances. Erich II s'unit avec Albert dans une guerre contre Henri de Wolfenbüttel, retira tous les décrets contre la religion réformée et abandonna le gouvernement aux mains de sa mère.

L'ancienne activité d'Elisabeth se réveilla. Elle rétablit aussitôt les pasteurs dans leurs anciennes paroisses, et pourvut les églises de prédicateurs éprouvés. Ses bijoux et tout ce qu'elle avait de plus précieux furent consacrés à payer les frais de la guerre contre Henri. Le 9 juillet 1553, le margrave de Brandebourg fut complétement battu, près de Sievertshausen, par Henri et l'électeur Maurice de Saxe. Les dernières espérances d'Elisabeth s'évanouissaient avec cette défaite. Le duc Henri avait à déplorer la mort de deux fils adorés, laissés sur le champ de bataille. Il brûlait de se venger de l'infidèle Erich et ne respirait plus que haine contre Elisabeth. Il prit donc à l'un son pays et ses gens, tandis qu'il privait l'autre de tous ses biens. Elisabeth se vit contrainte de se réfugier avec son mari à Hanovre, où ils vécurent dans une profonde misère. L'intervention de Sidonie réussit à rétablir la bonne harmonie entre Erich II et Henri, mais Elisabeth resta privée de ses droits et vécut dans l'exil. Jadis l'heureuse épouse d'un prince généralement estimé, l'âme d'une cour où elle était adorée, elle vivait en mendiante où elle avait régné. Elle écrivit à l'évêque de Würzbourg et de Bamberg, puis au conseil de la

ville de Nuremberg, pour réclamer leur secours. Mais Henri fit la sourde oreille. Il la pria « de le laisser tranquille avec ses plaintes, et ses excuses, qui ne sont, disait-il, que des mots sans raisonnements, comme les prononcent les personnes de votre sexe. » Il ne parut pas plus accessible aux supplications des frères d'Elisabeth. « Elle aurait dû, dit-il, se rappeler la vocation de son sexe ; si elle ne s'était pas mêlée de faire la guerre, elle n'aurait point à en souffrir maintenant. » Il n'avouait pas que son principal motif de plainte contre la pauvre Elisabeth, était le rétablissement du culte évangélique dans les états d'Erich. Unis de nouveau, Henri et Erich II firent invasion sur le territoire d'Albert de Culmhach et le dévastèrent. C'était avec joie que le loup de Wolfenbüttel saccageait et réduisait en flammes les villages et les châteaux du brave comte de Henneberg, qui avait toujours témoigné les intentions les plus bienveillantes à l'égard d'Henri. Mais il était le père de l'époux d'Elisabeth, cela suffisait pour allumer sa rage.

Peu de temps après cependant, Erich sembla revenir à des sentiments meilleurs envers sa mère qui lui avait écrit une lettre sérieuse. Henri aussi commençait à pencher vers le repentir et l'indulgence. Il parut enfin touché de la profonde misère dans laquelle gémissait Elisabeth. Celle-ci écrivait en automne 1554: « Depuis trois semaines nous n'avons pas mangé de viande et nous sommes sans provision de bois. » Il lui céda enfin quelques-uns de ses revenus, mais ne lui

restitua point le capital. Elle put liquider les dettes les plus pressantes et quitter Hanovre sans honte. Au dernier synode qui fut tenu dans cette ville avant son départ, elle exhorta les pasteurs assemblés à se rappeler les devoirs de leur charge et à prier pour elle. Ses adieux à cette ville, témoin de sa douleur, furent déchirants. Comme souvenir de la bonne hospitalité qu'elle avait reçue des bourgeois, elle fit don d'une coupe et d'un plat d'argent à l'église Saint-George.

Dans un poëme composé par elle à cette occasion, elle fait la description la plus pathétique de ses propres souffrances. Seize poëmes manuscrits de sa composition, tous écrits sous l'impression de la douleur mêlée aux espérances divines, existent encore dans la bibliothèque ducale de Gotha.

Depuis le milieu de l'année 1555, elle vécut avec son mari dans leurs propriétés d'Henneberg. Sa vie était empoisonnée par la pensée de l'ingratitude de son fils. Le vieux comte Wilhelm l'entourait d'affection et de soins; il lui céda même son château d'Ilmenau comme douaire, mais toute sa sollicitude ne put faire oublier à Elisabeth l'enfant qu'elle avait perdu. Erich II mit le comble à cette épreuve en accordant la main de sa sœur Catherine à Wilhelm de Rosenberg, burgrave de Bohême, sans avoir demandé le consentement de sa mère. Jamais Elisabeth ne put se relever de ce dernier coup. Elle mourut le 25 mai 1558, dans son château d'Ilmenau. Son corps fut déposé dans l'Abbaye de Vessre.

V

VALÉRIA ANSHELM

VALÉRIA ANSHELM

1522

Pendant que les arts et les sciences florissaient à Bâle et à Zurich, les progrès de la Réforme ne se bornaient pas à ces deux cités. Berne, leur rivale, comptait dans ses murs bon nombre de femmes aussi zélées pour défendre la gloire de Dieu que l'honneur de leur ville.

Valérius Anshelm, communément appelé Rud, natif de Rothweil et demeurant à Berne depuis 1510, était médecin, chanoine de l'église collégiale et professeur. Son grand savoir, sa noblesse et la bienveillance de son caractère lui avaient acquis l'affection et les égards des gens les mieux placés sur l'échelle sociale Chacun respectait celui qui, fidèle à sa vocation, ne rougissait point de montrer en public son amour pour

la Parole de Dieu. On se confiait d'autant plus volontiers à lui, qu'il était un médecin chrétien. Nicolas Manuel fut son ami. Lorsque la Réforme s'introduisit à Berne en 1522, Anshelm se déclara ouvertement pour elle. On l'appelait blasphémateur, ennemi de l'Eglise. La femme de Valérius était aussi zélée que lui pour la cause de l'Evangile. Dans un séjour qu'elle fit aux eaux de Baden, Valéria ne craignit point de discuter à table d'hôte avec un prêtre dont les opinions étaient fort exagérées. Il assurait entre autres choses « qu'il ne pouvait y avoir de salut que par Marie la Vierge bienheureuse, seule dispensatrice de toutes grâces, la reine du ciel ; que c'était à elle que l'on devait élever les temples et les autels ; que tout genou devait se plier devant elle ; que c'était en son honneur que les prêtres gardaient le célibat, etc... » A l'ouïe de telles erreurs, Madame Anshelm se leva : « Tout cela, s'écria-t-elle, est difficile à prouver, car nous n'en trouvons pas un seul mot dans la Parole de Dieu. Marie, la mère du Sauveur, fut une femme comme une autre, et, bien loin d'être dispensatrice de la grâce, elle eut besoin de la grâce du Fils. Son fils seul peut sauver ; en lui seul est le salut, comme nous le dit la Parole de Dieu. Marie, il est vrai, fut un modèle de pureté, de foi et d'humilité, une vraie servante du Seigneur ; mais l'adorer comme une sainte, c'est un acte antibiblique. Si vous lui accordez un tel honneur comme à la mère de Dieu, quel honneur rendrez-vous à sa grand'mère, continue Valéria ? En remontant ainsi en

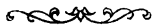
ligne directe, vous arrivez à Adam, duquel il est écrit : « Il fut de Dieu. » L'Evangile de Jésus-Christ annonce ce Dieu inconnu manifesté en Christ, je ne connais point d'Evangile de la Vierge Marie. Ce qui prouve que le mariage du prêtre est saint entre tous, c'est que précisément Marie descend d'une famille de sacrificateurs. D'ailleurs ne voyons-nous pas Zacharie marié, et bien d'autres encore ?... »

Le prêtre s'éloigna, tout en colère et ne respirant plus que la vengeance.

Tout à coup le bruit se répandit à Berne que le docteur Anshelm était un hérétique, et que sa femme semblait encore plus enragée que lui, qu'elle avait blasphémé contre la Vierge Marie ! — Comment ! s'écriait-on, une femme parle ainsi et en public encore ? On la forcerait bien à se rétracter ! Un tel péché méritait le carcan et la mort ! ! — D'autres, plus modérés, disaient entre eux : « C'est bien dommage que madame la *docteuse* se mêle de telles choses, car c'est une belle femme ; mais certes elle mérite le banissement, car il faut être insensée peur se comporter de cette manière. » — Les amis d'Anshelm obtinrent à grand'peine qu'il en fût quitte pour une amende de 20 livres. On condamna sa femme à faire amende honorable devant l'évêque de Lausanne ; elle s'y refusa.

Mais le parti prêtre ne se contentait pas de si peu ; il fit tant, que le docteur fut privé de la moitié de ses revenus. Le séjour de Berne lui devint insupportable. « Le diable vous guette à tous les coins, disait Anshelm,

ses espions ont tout pouvoir, le dévouement ne rencontre que de l'ingratitude ; la superstition trouve de vaillants défenseurs dans une ville où pas un honnête homme ne se lève pour briser la tête du serpent. Les bons esprits semblent avoir disparu ou être devenus muets ! » — Triste et découragé, il vendit sa maison et sa bourgeoisie et partit avec sa famille pour aller vivre à Rothweil. Ses malades et ses amis étaient au désespoir. Mais plus tard, lorsque la lumière de l'Evangile pénétra dans la ville de Berne, Anshelm fut rappelé. Il revint avec bonheur et le cœur plein de pardon pour ses ennemis. Sa femme resta ce qu'elle avait toujours été, la consolation des âmes souffrantes. L'aide et l'affection d'une telle femme furent doublement précieuses à Valérius Anshelm, car devenu membre du Petit Conseil de Berne, il put dès lors d'autant mieux agir dans l'intérêt spirituel et corporel de ses concitoyens.



VI

OLYMPIA MORATA

OLYMPIA MORATA

1526-1555

Parmi les hommes éminents qui illustrèrent la cour de Ferrare au milieu du XVIme siècle, on remarquait le professeur Fulvio Pérégrino Morato. Natif de Mantoue, le berceau de Virgile, Morato vint occuper la chaire d'humanité à l'université de Ferrare, et fut en même temps précepteur des deux fils d'Alphonse duc de Ferrare; d'Hippolyte plus tard cardinal, et d'Alphonse frère du duc Hercule II. Pendant la première partie de sa carrière, son attention fut surtout absorbée par la poursuite de ses travaux littéraires. Ce ne fut qu'en 1539 ou 1540 que son cœur s'ouvrit à la vérité divine, par le moyen de Celio Secondo Curione, piémontais que la persécution força à chercher un refuge à Ferrare. Alphonse d'Este l'avait appelé auprès de lui comme

précepteur de ses deux fils. Ce fut pendant ce premier séjour à Ferrare (1526) qu'il naquit à Morato une fille, dont les talents précoces furent l'objet de sa plus tendre sollicitude. Entourée, comme elle l'était, des hommes les plus érudits de l'Italie, Olympia apprit, dès son jeune âge, à balbutier le grec et le latin. Elle reçut ses premières leçons du savant professeur Chilian Sinapi, qu'elle aimait comme son second père et avec lequel elle fit des progrès si rapides, qu'après peu de mois elle fut en état de parler avec facilité la langue d'Homère et celle de Virgile. Elle avait à peine atteint sa douzième année, qu'elle pouvait s'entretenir librement avec les savants. Tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de son savoir aussi bien que de ses reparties. Sans mépriser les soins d'un intérieur modeste, sans négliger ses devoirs envers trois jeunes sœurs, auxquelles elle servit plus tard de mère, Olympia se sentait portée vers des occupations d'un ordre plus élevé. Elle aurait voulu se consacrer uniquement à l'étude des sciences et des arts, mais les exigences d'une fortune médiocre la ramenaient forcément dans un cercle d'occupations peu conformes à ses goûts; il lui fallait interrompre une étude commencée, fermer un livre favori, pour accomplir en silence une tâche obscure. Au moment où elle luttait ainsi entre l'accomplissement de devoirs absolus et son penchant pour la retraite et l'étude, Dieu lui ménageait une douce surprise : Renée d'Este l'appelait comme compagne d'étude de sa fille Anne, qui, toute jeune aussi, savait réciter des passa-

ges de Démosthènes et de Cicéron, et pouvait traduire des fables d'Esope. Libre d'occupations domestiques, Olympia était au comble du bonheur ; elle pouvait consacrer tout son temps à la culture des lettres, et se livrer à ses méditations favorites. Olympia quitta donc la maison paternelle pour la vie fastueuse du palais, où elle contribua puissamment à développer le goût des choses littéraires chez Anne d'Este, et où elle acquit en peu de temps l'affection de la princesse et de sa mère.

En apprenant la faveur inespérée dont elle était l'objet, Calcagni lui écrivit une lettre de félicitation, dans laquelle il ajoute quelques conseils d'ami, à propos de cette nouvelle position. « Vous avez goûté aux lettres, dit-il, en suçant le lait de votre mère, et par un divin mystère, vous avez hérité tout à la fois du corps et de l'esprit de vos parents. Je vous en félicite et vous exhorte à persévérer dans vos études. Souvenez-vous des sages instructions de vos parents.... La chasteté, l'humilité, sont les premiers principes des lettres civilisées. Efforcez-vous d'y ajouter la sagesse, la pureté de manières, la grandeur d'esprit.... »

Son père s'était réservé le droit de continuer à l'instruire dans le palais du duc, et poursuivait avec elle les études commencées sous le toit paternel.

Les deux jeunes filles devinrent inséparables. Elles étudiaient, lisaient, improvisaient ensemble. Morato avait de bonne heure développé le talent oratoire chez Olympia. Le réformateur Celio Secondo Curione ra-

conte avec enthousiasme l'avoir entendue déclamer en latin, improviser en grec, expliquer les paradoxes du plus grand des orateurs, et répondre à toutes les questions qui lui étaient adressées. Elle compose à l'âge de quatorze ans une apologie de Cicéron, en réponse aux injures d'un de ses détracteurs. De ses premiers essais poétiques, un seul fragment nous a été conservé. C'est un hymme grec qui se termine ainsi : « D'autres femmes se laisseront peut-être charmer par d'autres plaisirs. La poésie est ma gloire, elle est ma félicité ! »

Les progrès d'Anne d'Este, moins éclatants que ceux de son amie, flattaient néanmoins l'orgueil de la duchesse. Celle-ci témoignait le plus grand intérêt à la fille de Morato. Ayant été atteinte d'une maladie qui mit ses jours en danger, Olympia obtint avec peine la faveur de retourner pour quelque temps auprès de ses parents. La duchesse ne s'en séparait qu'à regret ; aussi lorsqu'elle put serrer de nouveau sa fille adoptive dans ses bras, ce fut une fête pour toute la cour.

Lorsque le pape Paul III visita Ferrare en 1543, le duc, jaloux d'effacer par l'éclat des fêtes le souvenir de ses anciens dissentiments avec le pontife, lui prépara une réception digne en tous points d'une cour renommée pour son bon goût et pour son hospitalité. Au nombre des divertissements qui furent offerts au souverain pontife, se trouva une comédie de Térence, jouée par les enfants du duc et Olympia. L'histoire ne nous dit pas la part qu'eut Olympia dans ces jeux, où se déployèrent les talents d'une famille si privilégiée.

Travaillée par le réveil des lettres et des arts, l'Italie ne restait point étrangère au mouvement religieux qui ébranlait l'Europe entière: « O fidèles bien-aimés de Jésus-Christ, pensez au pauvre Lazare ; souvenez-vous de l'humble Cananéenne, avide des miettes qui tombaient de la table du maître. Pauvre voyageur consumé par la soif, je soupire après les sources d'eau vive. Assis dans les ténèbres, et baignés de larmes, nous vous supplions, vous qui connaissez les mystères de Christ, de nous envoyer les écrits de vos excellents docteurs, Zwingle, Luther, Mélanchthon, Oecolampade. Nobles princes, colonnes de l'Eglise renouvelée, hâtez-vous d'accomplir la délivrance d'une cité de la Lombardie. Nous ne sommes que trois confédérés ici pour le combat de la vérité; mais c'est sous les coups d'un petit nombre, élus par Dieu, et non sous l'épée des milliers de Gédéon, que succomba Madian. Qui sait si, d'une petite étincelle, Dieu ne veut pas faire naître un grand embrasement? » — Ainsi s'écriait Balthasar Fontana, moine de Locarno, dans un écrit daté du 15 décembre 1521, et adressé aux églises émancipées de l'Allemagne.

Peu de temps après, Bernardino Ochino et Pierre Martyr prêchèrent l'Evangile à Lucques, à Venise et à Naples, et fondèrent là des communautés évangéliques; mais, dénoncés à la cour de Rome et menacés dans leur liberté, ils se retirèrent à Zurich d'abord, puis à Strasbourg. (1542.) Cependant les croyances nouvelles se propageaient peu à peu; la réforme trou-

vait des partisans secrets ou avoués dans la plupart des villes du nord de l'Italie. Rome trembla. Le saint-siége était attaqué par la base, des mesures rigoureuses pouvaient le raffermir: c'est alors que parut la bulle qui instituait le tribunal de l'inquisition. Ce tribunal avait droit de vie et de mort, en deçà et en delà des Alpes, sur toutes les personnes accusées d'hérésie, sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. A Naples, à Florence et à Venise, le pape triompha. A Ferrare, l'inquisition ne put déployer ses rigueurs que plusieurs années après, grâce à la généreuse intervention de la duchesse.

Cependant la réforme s'était glissée dans le palais ducal. Les deux frères Jean et Chilian Sinapi étaient liés d'une étroite amitié avec Calvin; la belle et pieuse Francisca Bucironia, une des suivantes de la duchesse, attirée par les prédications du réformateur, ouvrit aussi son cœur aux vérités de l'Evangile. Elle devint l'épouse de Jean Sinapi en 1538. La duchesse elle-même entretenait une correspondance suivie avec le réformateur de Genève. Son influence et la protection qu'elle accordait aux lettres, faisaient de la cour un lieu de refuge pour les novateurs; Ochino et Pierre Martyr, déjà voués à l'exil, y trouvèrent un asile. Mais celui qui s'attira plus spécialement les faveurs et la protection de la duchesse, fut Célio Curione. Né à Turin en 1503, il était devenu, par la lecture des saintes Ecritures et des œuvres de Mélanchthon, un zélé partisan de la nouvelle doctrine. Il fut saisi par l'ordre

de l'évêque d'Ivrée, jeté dans un cachot, puis enfermé dans un monastère. Ayant osé substituer une Bible aux reliques déposées sur l'autel, il n'échappa que par la fuite au châtiment qui lui était réservé. (1530.) Réfugié à Milan, il s'unit à une dame de noble famille, et se consacra uniquement à l'étude des lettres. Le désir de revoir sa patrie remplissait l'âme de Célio. Il revint en Piémont. Une imprudence généreuse l'exposa bientôt à de nouvelles persécutions. Ayant assisté un jour à la prédication d'un dominicain qui citait, en les altérant, certains passages empruntés aux écrits des réformateurs, Célio osa l'interrompre et rétablir la vérité. Saisi aussitôt, il fut traîné dans les cachots de la ville, d'où il parvint à s'échapper d'une façon presque miraculeuse. Il se retira à Venise, puis à Ferrare. Il eut le bonheur de retrouver là son ancien ami, Fulvio Pérégrino Morato, devant lequel il exposait constamment les doctrines des réformateurs. Morato ne tarda pas à partager les convictions de son ami, il lui écrivait plus tard : « La lumière, ô mon cher Célio, qui rayonne dans tes discours m'a éclairé à salut. Je reconnais enfin mes longues ténèbres, et je puis dire, par un effet de la grâce d'en haut : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui est en moi. » — Le changement intérieur de Morato prépara sans doute celui des autres membres de sa famille, et lorsque le pieux missionnaire, en butte aux dénonciations de ses ennemis, dut quitter Ferrare, son départ fut pleuré de ses

hôtes comme la perte d'un second Ananias qui les avait instruits dans la sagesse.

Telles furent les influences qui entourèrent la jeunesse d'Olympia. Plongée dans l'étude du beau et des grandes vertus de l'antiquité, elle n'avait point encore appris à sonder son propre cœur. Son enthousiasme pour la sagesse d'Homère et de Platon la tenait éloignée de la croix, au pied de laquelle doivent s'immoler l'orgueil et la propre justice. Cependant il y avait dans l'âme d'Olympia une aspiration si puissante vers les choses élevées, qu'elle ne put rester longtemps étrangère au grand débat qui agitait alors les consciences. Mais si chaque jour la fille de Pérégrino Morato se détachait davantage de l'Eglise romaine, elle était bien loin encore de la connaissance du salut et des vérités de l'Evangile. Elle étudiait les philosophes, ouvrait le livre des livres, sondait, comparait, sans pouvoir sortir de ses doutes. La sagesse des anciens et la louange du monde avaient fermé son âme à la simplicité des Ecritures. Cette crise dura plusieurs années. « Je n'avais aucun goût pour les choses divines, écrivait-elle plus tard. La lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament ne m'inspirait que de la répugnance. Si j'étais demeurée plus longtemps à la cour, c'en était fait de moi et de mon salut. »

Ce fut à cette époque de sa vie qu'Olympia s'acquit une précieuse amie, qui devait être sa consolation dans les mauvais jours ; c'était la princesse Lavinia de Rovère, l'épouse de Paolo Orsini. Lavinia partageait les

doutes d'Olympia et soupirait comme elle après la foi. Avec quelques autres dames, elles s'entretenaient souvent de questions religieuses et des problèmes de la philosophie ; mais il se passa bien du temps avant que les doctrines de la grâce leur fussent révélées ; car il y a loin de ces premiers besoins religieux à l'inspiration toute païenne avec laquelle Olympia célébra la mort du cardinal Bembo en 1547. L'école de la sagesse humaine ne pouvait l'amener à la vérité, il lui fallait l'école de l'adversité. Le premier qui devait la frapper fut la mort de son père en 1548. Les infirmités d'un âge avancé, avaient contraint Morato de renoncer à la chaire de professeur à l'université. Il tomba tout à coup dans un état qui offrait les plus grands dangers ; Olympia quitta aussitôt la cour pour veiller au chevet de Morato. Celui-ci voyait venir la mort avec joie ; la certitude d'une éternité bienheureuse éclarait son visage d'une sérénité indiciblé. Il prit congé de ceux qu'il aimait et passa dans le séjour de la paix, dont la foi lui avait enseigné le chemin. Cette épreuve domestique fut le commencement des revers qui ne tardèrent pas à fondre sur Olympia. Sa compagne d'enfance, la princesse Anne d'Este venait d'être fiancée à François de Lorraine, plus tard duc de Guise. Olympia perdait en elle une amie dont l'affection allait lui manquer sous le poids de l'épreuve. Tandis qu'elle veillait au chevet de son père, sa réputation était sérieusement attaquée à la cour, par les insinuations calomnieuses de Jérome Bolsec. Le duc Hercule, la duchesse Renée

et bien d'autres prêtèrent l'oreille à ces bruits et furent pleins de ressentiment contre elle. Olympia fut bannie alors de cette cour dont elle avait été l'un des plus beaux ornements et ses sœurs, chargées des mêmes accusations, furent traitées avec la dernière malveillance. Privée d'appui, l'orpheline accusée rentra dans sa maison en deuil, où sa mère malade, trois jeunes sœurs et un frère en bas âge réclamaient ses soins et son affection.

Alors elle éleva son cœur vers le Dieu de son père; elle apprit à prier, à espérer et à croire; ses doutes s'évanouirent aux pures clartés de l'Evangile. Elle fit le sacrifice de ses plus chères occupations, pour se consacrer humblement aux détails de l'administration domestique et à l'éducation de ses sœurs, qu'elle instruisit la Bible à la main, en se réservant chaque jour quelques heures pour la lecture de la Parole de Dieu et la culture de la poésie. Animée d'un nouvel esprit, elle chanta, « la vraie virginité, » et « la guérison des blessures dans la contemplation du Fils de Dieu suspendu sur la croix. » Repoussée, haïe, méprisée de ceux-là même qui jadis l'avaient le plus enivrée de leurs flatteries, s'attendant aussi chaque jour à être saisie par les sbires de l'inquisition, Olympia tournait ses regards angoissés vers le Dieu qu'elle avait appris à connaître auprès du lit de Pérégrino Morato. Le détachement fut le fruit de cette épreuve. « Je n'avais plus aucun goût, dit-elle, pour les biens passagers et périssables dont l'attrait m'avait si longtemps séduite.

Je soupirais après les tabernacles éternels, où l'âme fidèle aime mieux passer un seul jour que mille ans dans les palais des princes de la terre ! »

Au nombre des étrangers que le goût de la science avait attirés à l'université de Ferrare, se trouvait un jeune allemand nommé André Grunthler. Né à Schweinfurt, sur les bords du Mein, il joignait à une naissance honorable des talents distingués et un modeste patrimoine ; il s'était consacré à l'étude de la philosophie et de la médecine et suivit les leçons de ses compatriotes Jean et Chilian Sinapi, qui l'admirent dans leur intérieur comme un ami et un frère dans la foi. Ce fut chez eux qu'il entendit parler des vertus et des épreuves d'Olympia. Il fut bientôt mis en relation avec elle. Leurs goûts et leurs travaux étaient semblables, et ils conversaient souvent ensemble sur des sujets littéraires. Séduit déjà par les hautes facultés d'Olympia, le jeune docteur le fut plus encore par ses qualités aimables et le dévouement qu'elle montrait dans l'accomplissement de ses devoirs domestiques. Il demanda sa main. Quelques amis, restés fidèles à Olympia malgré sa disgrâce, assistèrent seuls à ce mariage, qui eut lieu au commencement de l'année 1550. La petite église réformée à Ferrare éleva à Dieu des prières et des actions de grâces pour les deux époux. Olympia elle-même composa pour cette circonstance un hymne grec dans lequel elle n'invoque plus les dieux de l'antiquité, mais réclame la bénédiction d'un Dieu Sauveur.

Les joies de cette union furent troublées par la perspective d'une séparation prochaine. Les progrès de la Réforme parmi les savants de la cour de Ferrare mettaient peu à peu ceux-ci en défaveur auprès du duc. La duchesse même prêtait une oreille trop complaisante aux perfides rapports des partisans du saint-siége. Les deux frères Sinapi, devenus suspects à la famille dont ils avaient élevé les enfants, se préparèrent à retourner en Allemagne. Grunthler, élevé récemment au grade de docteur, songeait aussi à obtenir une chaire de professeur dans le Palatinat ou en Bavière. Mais, pour épargner à sa jeune femme les fatigues d'un voyage au cœur de l'hiver, il la laissa sous la protection de Lavinia de Rovère et partit seul. Les lettres d'Olympia à Grunthler expriment d'une manière touchante les soucis qui l'agitaient et son amour pour celui qui venait de recevoir sa foi. « Je ne te vois plus, ô mon bien-aimé ! et ton absence me laisse en proie à mille inquiétudes. Je redoute pour toi la rigueur de la saison, une chute, une blessure mortelle. Aux dangers réels s'ajoutent les dangers imaginaires, plus terribles encore. Tu connais le vers du poëte :

L'amour est inquiet et craintif de sa nature.

Si tu veux me délivrer des tourments qui me dévorent sans relâche, écris-moi bientôt; donne-moi des détails sur ton voyage, et des nouvelles de ta santé. Le ciel m'en est témoin, et tu le sais,... il n'est aucun objet sur la terre qui me soit plus pré-

cieux et plus cher que toi ! Je voudrais être transportée auprès de toi, en ce moment, pour te faire comprendre l'immensité de mon amour. Il n'est aucun sacrifice, aucune épreuve que je ne puisse accepter avec joie, pour te témoigner mon affection. — Parmi tant de maux qui nous assiégent dans cette vie, nous ne pouvons trouver qu'en Dieu notre secours et notre retraite ! Que nos prières s'élèvent donc à lui avec celles de ses enfants ! Il ne sait rien refuser à ceux qui le prient ! Mes jours s'écoulent dans les larmes, et je ne trouve de soulagement à mes peines qu'en invoquant sans cesse l'auteur de toute délivrance. »

Les mauvais jours et la disgrâce n'avaient diminué en rien le sincère attachement que Lavinia de Rovère avait pour la famille de Pérégrino Morato. En crédit auprès de la cour, elle essayait en vain de son influence pour apaiser le ressentiment du duc d'Este, mais ses entretiens intimes avec Olympia étaient pour celle-ci des heures de rafraîchissement.

Les nouvelles de l'Allemagne étaient peu encourageantes, la guerre était déclarée entre Wittemberg et Rome. Le retour de Grunthler mit cependant un terme aux angoisses d'Olympia ; son mari était encore sans place. Ils firent toutefois leurs préparatifs de départ, pleins de confiance en la protection du conseiller impérial George Hermann à Augsbourg, auquel le jeune docteur avait été recommandé par le comte Orsini. Les adieux furent déchirants. Olympia ne pouvait se séparer d'une mère chérie, de ses

sœurs, de ses amis, de sa patrie. Elle prit avec elle son jeune frère Emilio. Aux premiers jours du printemps, les deux époux arrivèrent à Trente et de là s'engagèrent dans le Tyrol, dont la splendide nature délivra pour un moment Olympia des tristes pensées qui l'assiégeaient. D'ailleurs le sentiment de son devoir, et le dévouement passionné qu'elle avait pour son époux, réprimaient en elle les instants de faiblesse où le regret de la patrie semblait la dominer. « Le Seigneur m'a unie à un époux qui m'est plus cher que la vie. Je le suivrais d'un pas assuré dans les solitudes inhospitalières du Caucase, ou dans les régions glacées de l'Occident, comme à travers les défilés des Alpes. Partout où il lui plaira de se diriger, je le suivrai d'un cœur joyeux. La patrie de l'homme fort est partout sous le ciel ! Il n'est pas de plage lointaine qui ne nous semble digne d'envie, si nous pouvons y servir Dieu en toute liberté de conscience. »

Après avoir traversé les avant-postes de l'armée impériale, qui occupaient les environs d'Inspruk, ils arrivèrent heureusement à Augsbourg. A la recommandation des frères Sinapi, les frères Fugger, admirateurs passionnés des lettres et des arts, accueillirent Olympia et son mari avec l'empressement le plus flatteur. Mais ceux-ci trouvèrent surtout un protecteur dans le conseiller Hermann, que Grunthler parvint à sauver d'une grave maladie. Il les retint plusieurs mois sous son toit. Pendant ce temps, l'heureuse Olympia consacrait toutes ses jour-

nées aux arts, aux sciences et à la lecture de la Bible, et faisait part de son bonheur à sa famille et à son ami Curione, nommé à la chaire de littérature latine dans l'université de Bâle. D'Augsbourg, Grunthler et Olympia se rendirent à Wurzbourg, où leur vieil ami le docteur Jean Sinapi, devenu médecin du prince-évêque Melchior Zobel, les reçut dans sa maison. Retirée pendant le jour dans son appartement, le soir prenant place dans le cercle de cette famille hospitalière, la fille de Morato jouissait avec un profond sentiment de reconnaissance de ces jours de calme qui lui étaient accordés après l'orage. Elle adorait la main de ce Dieu qui l'avait retirée d'un chemin semé d'épines pour la conduire aux sources des eaux vives.

Elle se confiait de plus en plus à cette protection divine qui veille sur les petits et dont la preuve lui parut éclatante lors d'un accident qui survint à son frère Emilio. L'enfant jouait sur une galerie élevée au-dessus de rochers à pic, lorsqu'il tomba sur les pierres et se releva sans avoir ressenti aucun mal. « L'abîme est si profond, écrivait Olympia, que je tremble encore en y pensant. Le Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il viendra au secours de ses enfants et qu'il enverra des anges pour les porter sur leurs ailes, de peur que leur pied ne heurte contre quelque pierre. »

A la fin d'octobre 1551, Grunthler obtint la place de médecin dans sa patrie ; Olympia se séparait avec regrets de la famille de son cher instituteur et ami. Cinq mois s'étaient écoulés depuis qu'elle avait quitté

l'Italie, quand elle arriva avec son époux à Schweinfurt. Quel contraste! là-bas Ferrare, cette cour renommée entre toutes pour l'appui qu'elle accordait aux arts et aux sciences; là-bas ce beau ciel! et ici les rues sombres d'une petite ville où la fille de Morato devait désormais s'initier aux habitudes de la vie bourgeoise.

Son séjour à Augsbourg et à Wurzbourg avait adouci pour elle les rigueurs de l'exil. Mais à Schweinfurt elle était seule. Etrangère sur la terre étrangère, il lui fallait supporter avec courage les difficultés d'une vie nouvelle sous un ciel âpre et froid, et l'isolement où vous laisse la différence de mœurs et de langage de ceux qui vous entourent. Mais son âme n'en fut point abattue. Peu de temps après le conseiller Hermann ayant offert à Grunthler, au nom du roi des Romains, une chaire de professeur de médecine à l'académie de Linz, Olympia, de concert avec son mari, sacrifia les avantages de la position brillante qu'on leur offrait, en faveur de la profession libre de leur foi dans le triste Schweinfurt. «Ils s'étaient volontairement enrôlés sous la bannière de Christ, écrivait-elle au fils du conseiller; leur ferme résolution était de rester fidèles au culte qu'ils avaient embrassé.»

La privation la plus douloureuse pour Olympia était de rester sans nouvelles de sa patrie, où la persécution sévissait encore avec vigueur. Après une année cependant, elle reçut des lettres de sa famille, qui

son départ, avait été exposée à la colère du duc.
ıcesse Lavinia de Rovère lui avait continué sa
ion et emmenait à Rome Vittoria, la seconde
es de Morato. La plus jeune allait épouser un
Milanais, dans la maison duquel sa mère âgée
me trouverait désormais un sûr asile.
oie qu'Olympia pouvait ressentir de ces événe-
accomplis dans l'espace d'une année fut bien
par les nouvelles désastreuses de l'Eglise de
e. Fannio, l'ami de la famille Morato, après
ns de détention dans les cachots de l'inquisi-
ourd aux supplications de sa femme et de sa fille,
conjuraient d'abjurer les nouvelles croyances,
ıort sur le bûcher. Le supplice de ce martyr
Olympia toute espérance de rentrer dans sa
Lorsque Curione invitait Grunthler et sa femme
le rejoindre, Olympia eût volontiers habité une
, vivant plus près de l'Italie, elle aurait cru se
ver au milieu des siens. Elle aurait pu écrire
ouvent à sa mère et à ses sœurs, dont l'image
ontinuellement présente à ses yeux.
-seulement l'éloignement, mais aussi la crainte
ngers auxquels on s'exposait, rendait la corres-
ıce difficile. Olympia se bornait à écrire des
courtes, réservées, et évitait tout ce qui pou-
mpromettre un ami. Son plus grand bonheur
e temps en temps, d'envoyer à sa mère le fruit
petites économies. Puis elle écrivait à cœur ou-
son amie Lavinia de Rovère, qui, continuelle-

ment séparée de son mari, sans enfants, atteinte aussi d'une maladie cruelle, avait grand besoin des consolations de l'amitié. Les lettres d'Olympia relevaient son courage. « Je te porte sans cesse dans mon cœur, ma chère Lavinia, et je fais toujours mention de toi dans mes prières. Ton salut et le sujet de mes plus ardentes supplications, car je crains que tu ne te laisses, selon ta coutume, distraire et consumer par les soucis de cette vie ;... demande au Seigneur les lumières de son Esprit et il ne te laissera pas sans réponse. Crois-tu que ce Dieu soit un Dieu menteur? Crois-tu qu'il ait fait tant de promesses à ses disciples pour ne plus s'en souvenir à l'heure de la détresse ? »

Les habitudes domestiques d'Olympia étaient simples, mais relevées, intellectuelles et pieuses. Elle et son mari trouvaient de précieuses jouissances dans la société de quelques amis chrétiens membres de l'église évangélique de Schweinfurt, qui partageaient leurs goûts et comme eux avaient souffert pour la cause de Dieu. Elle s'occupait aussi des malades, des pauvres, des orphelins et surtout de l'éducation de son jeune frère Emilio. Elle avait consenti à recevoir Théodora, la fille de Jean Sinapi, qu'elle instruisait dans la langue grecque et dans la langue latine. La journée se terminait ordinairement par la lecture d'un chapitre de la Bible et le chant d'un cantique. Olympia avai traduit quelques psaumes en grec, Grunthler les av mis en musique et bien souvent les rives du Mei près duquel était la petite maison du docteur, rete

tissaient des accords de ces hymnes sacrées. Curione reçut de ses amis quelques-uns de ces chants, qui témoignent de l'extrême facilité d'Olympia à manier les langues des anciens. Malheureusement la jeune Théodora dut se séparer trop tôt de son aimable institutrice. Sa mère, Francisca Bucyronia venait de mourir. Jean Sinapi, plongé dans la douleur, réclamait son enfant. Il écrivait à Calvin : « Je l'ai perdue, cette compagne si douce, si fidèle et si sainte, dont la mort me plonge dans une inexprimable douleur. Quelle amie fidèle et tendre j'ai perdue dans ma Francisca ! C'est avec joie qu'elle m'avait suivi en Allemagne, et elle s'était promptement familiarisée avec la langue et les mœurs de ce pays. Elle préférait la naïve rusticité de mes compatriotes, aux calomnies dont elle avait été déchirée les derniers temps de notre séjour à Ferrare. » La mort de cette amie, exilée aussi sur un sol étranger, fut un coup douloureux pour Olympia. Cette épreuve, jointe aux sinistres présages d'un orage grossissant en Allemagne, lui rendait plus précieuses que jamais les heures qu'elle pouvait consacrer au recueillement et à l'étude des livres sacrés. Ce fut alors qu'elle traduisit en grec la plupart des Psaumes dont la traduction nous a été conservée et qui correspondent si bien aux calamités de l'époque. Elle exécuta ces traductions comme amusement d'abord, puis comme exercice religieux. Le choix de ces Psaumes est une révélation des sentiments de son âme et de l'étroite communion dans laquelle elle était entrée avec Dieu.

On n'a conservé que les Ps. I, II, XXIII, X
XLVI, LXX, CXXV et CL.

Luther venait de mourir; la guerre de Sma
éclatait dans toute sa fureur. Le traité de Passa
gné le 2 août 1552, assurait le repos au nord d
lemagne, mais la tempête était d'autant plus t
sur les rives du Mein. Le margrave Albert de
debourg, type du guerrier du moyen âge, princ
bare, sans foi ni loi, avait choisi précisément Sc
furt comme son aire, d'où il se précipitait sur
pays d'alentour. Les princes alliés vinrent f
siége de la ville en avril 1553, et restèrent qu
mois devant ses murs. Schweinfurt souffrit bi
delà de ce qu'on peut attendre d'un état de siég
bruit du canon retentissait jour et nuit, les hal
étaient glacés par la peur. Leur foyer dome
même n'était plus respecté. Dans l'intervalle de
bats, des hordes féroces se répandaient dans l
pénétraient dans les maisons et forçaient les hal
à leur donner de l'argent en échange de la pro
qu'ils se vantaient de leur accorder. La peste
conséquence de l'accroissement subit de la popu
dans l'étroite enceinte de Schweinfurt. Avec la
vint la famine. En peu de temps la moitié de la
lation fut enlevée. Le courage d'Olympia ne
mentit pas un seul instant : « Au milieu de
calamités, sous le poids de tant de maux, écriva
nous n'avons éprouvé qu'une consolation, la pr
la méditation de la Parole sainte. Je n'ai pas

une seule fois mes regards vers les richesses de l'Egypte. Mieux vaut périr sous les ruines de cette cité, que de jouir de toutes les délices sur une terre infidèle. » Mais elle eut besoin d'un redoublement de force, lorsqu'elle vit son mari atteint par la contagion. Le nombre excessif des malades avait épuisé les provisions de remèdes ; tout espoir semblait perdu. Olympia ne pouvait que crier au Seigneur, qui délivre de la mort. Ses prières et celles de l'église de Schweinfurt furent entendues, Grunthler fut sauvé.

Le siége durait déjà depuis neuf mois et la population, poussée au désespoir, n'entrevoyait aucun terme à sa misère. Les murailles ayant résisté aux efforts des assiégeants, ceux-ci appelèrent de nouveaux secours et recoururent à de nouveaux moyens d'attaque. Une véritable pluie de feu tomba sur la ville et l'incendia. Olympia, Emilio et Grunthler à peine convalescent, cherchèrent un refuge au fond d'une cave. Ne pouvant résister plus longtemps aux forces réunies de ses ennemis, le margrave prit le parti de s'enfuir pendant la nuit. Les habitants respirèrent de nouveau, ils croyaient trouver grâce devant le vainqueur. Mais leur joie fut de courte durée. L'évêque de Wurzbourg et de Bamberg, suivi des Nurembergeois, se précipita avec une horde de pillards dans la ville et y mit encore le feu.

Des scènes indescriptibles de confusion et de terreur s'en suivirent. Vieillards et enfants, hommes et femmes fuyaient en toutes directions, en poussant des

cris d'angoisse. Les uns se préparaient à la mort, d'autres tombaient à genoux pour demander grâce. Leurs réclamations et leurs prières étaient impuissantes. Beaucoup cherchèrent un refuge dans les temples.

Ne pensant qu'à sauver leur vie, Olympia, son mari et son frère quittèrent en toute hâte leur demeure qui allait devenir la proie des flammes. Leurs livres, leurs manuscrits, tout ce qu'ils possédaient fut dévoré par l'incendie. Suivant tous trois le flot du peuple, ils se dirigeaient vers une église où ils espéraient trouver un abri ; un soldat compatissant leur conseilla de sortir des murs de la ville. Cet avis les sauva. La foule qui s'était accumulée dans le temple périt en partie suffoquée, en partie brûlée. Mais d'un péril, les trois fugitifs ne faisaient que tomber dans un autre.

Ils croyaient avoir échappé à tous les dangers, quand ils furent rencontrés par une bande ennemie qui les dépouilla et fit Grunthler prisonnier. — « Dans l'angoisse de mon cœur, écrivait Olympia à l'une de ses amies, je poussai d'inexprimables gémissements. Je criai au Seigneur dans ma détresse : « Aide-moi ! aide-moi pour l'amour de ton nom ! » et je ne cessai de le prier jusqu'à ce qu'il m'eût rendu mon mari. J'aurais voulu que vous vissiez l'état pitoyable auquel j'étais réduite ; les cheveux épars, les vêtements en lambeaux, les pieds déchirés, à peine vêtue d'une chemise. On nous avait complétement dépouillés. En fuyant j'avais perdu mes souliers, et il nous fallait courir, en suivant les rives du fleuve, sur les pierres

et le gravier. A chaque pas je m'écriais : « Je n'en puis plus, je suis morte; Seigneur, si tu veux me sauver, commande à tes anges de me porter sur leurs ailes, car autrement je ne puis plus me soutenir ! » Ils franchirent plus de dix milles pendant cette nuit terrible. Le visage d'Olympia était amaigri et pâle ; une fièvre, qui ne la quitta presque plus, détruisait ses dernières forces. Elle arriva ainsi à Hamelbourg. Touchée de pitié à sa vue, une pauvre femme la couvrit d'une robe dont les lambeaux cachaient à peine ses membres meurtris. On l'eût prise pour « la reine des mendiants, » disait-elle.

Les épreuves de cette famille n'étaient pas à leur terme. Les habitants d'Hamelbourg n'osant accorder un asile aux trois fugitifs de peur d'attirer sur eux la colère des évêques, Olympia et son époux ne purent séjourner que peu de temps dans cette ville. Ils durent en partir le quatrième jour après leur arrivée, quoique la pauvre Olympia fût malade et qu'elle eût à peine la force de se traîner appuyée sur le bras de Grunthler. Ils arrivèrent ainsi à la prochaine bourgade, dont le lieutenant avait reçu l'ordre de mettre à mort tous les proscrits de Schweinfurt qui tomberaient entre ses mains. Ce nouveau danger auquel était exposé Grunthler préoccupait Olympia bien au delà de ses propres souffrances. « Vous pouvez croire, dit-elle à Madona Cherubini Orsini, que si j'éprouvai jamais le besoin de crier à l'Eternel, ce fut alors. » L'évêque du lieu étant absent, ils

y passèrent plusieurs jours partagés entre la crainte et l'espérance, jusqu'au moment où, par l'ordre de l'évêque, ils furent mis en liberté.

Le ciel commençait à s'éclaircir sur leur tête. Un seigneur inconnu, ayant appris leur infortune, leur fit parvenir une somme de quinze écus d'or, avec lesquels ils purent continuer leur voyage et par les soins de la Providence, tour à tour hébergés, par des comtes ou des gouverneurs des villes et des forteresses, qu'intéressait leur caractère, leurs talents et l'histoire de leurs souffrances, ils furent reçus honorablement et fournis des vêtements et d'autres objets de première nécessité. Nous citerons entr'autres le comte de Rheineck qui d'après le propre témoignage d'Olympia, leur fit l'accueil le plus affectueux et les combla de présents. Le comte de Rheineck, dit Sinapi, était fortement attaché à la cause de la réforme pour laquelle il exposa sa vie et sa fortune. Puis enfin les comtes d'Erbach, nobles seigneurs dévoués aussi à la cause de la Réformation.

Olympia ne leur était point inconnue. Depuis longtemps la renommée de ses talents et de sa piété l'avait précédée dans cette famille, qui fut émue au récit des désastres de Schweinfurt. D'un coup Grunthler avait perdu sa fortune ; les livres et les manuscrits d'Olympia étaient devenus la proie des flammes. A l'excitation fiévreuse qui la dominait pendant les angoisses de la fuite, succéda bientôt un profond abattement, ses forces étaient épuisées. L'épouse du comte Eberhard

l'entoura des soins les plus affectueux, veilla à son chevet, la servit de ses propres mains et la consola par les témoignages de sa sympathie. Les filles de la comtesse rivalisèrent avec leur mère de soins et de prévenances, et Olympia fut comblée de cadeaux, au nombre desquels était un manteau de la valeur de plus de mille écus.

C'est ainsi que s'écoulèrent, au milieu de cette noble famille, les jours de la convalescence. Tantôt retirée dans un pavillon du jardin, Olympia s'entretenait avec les filles de la comtesse, aussi belles que pieuses et distinguées, tantôt elle s'occupait de son frère Emilio.

Le comte entretenait des prédicateurs dans la ville et se rendait toujours le premier à leurs prédications. Chaque jour, avant le repas du matin, il réunissait autour de lui les membres de sa famille et les domestiques de sa maison. Il lisait un fragment d'une épître de St. Paul, puis s'agenouillait avec toute sa cour et priait à haute voix. Il visitait ensuite chacun de ses sujets, s'entretenait familièrement avec eux et les exhortait à la piété; car il était, disait-il, responsable de leur salut devant Dieu. « Oh ! combien je voudrais que tous les princes et seigneurs fussent semblables à celui-ci ! » s'écriait Olympia.

Le comte d'Erbach appréciait les talents et le caractère de Grunthler. Il le recommanda vivement à son beau-frère l'électeur palatin, et obtint pour lui la chaire de médecine dans l'université d'Heidelberg. Le

titre de dame d'honneur de l'électrice fut offert à Olympia ; mais elle le refusa pour rester à l'abri de l'influence des cours, dont elle avait appris à connaître tous les écueils. On a prétendu à tort que l'électeur l'avait chargée du soin d'enseigner la littérature grecque dans une des chaires de l'académie.

Ainsi l'une des villes les plus remarquables par l'appui qu'elle prêtait aux arts et aux sciences, Heidelberg, illustrée déjà par des noms glorieux, allait être le séjour d'Olympia et de son mari. Le comte leur fit donner une escorte jusqu'à Hirschhorn. Les voyageurs descendirent dans une hôtellerie, où le maître d'école et ses élèves improvisaient un concert. A l'arrivée des étrangers, les jeunes gens se troublèrent, et, complétement hors de mesure, ils s'arrêtèrent tout confus et la rougeur sur le front. Olympia s'approcha d'eux avec grâce, les encouragea en les accompagnant du geste et de la voix. Le maître d'école, en rappelant cette circonstance à ses élèves, ne cessait de leur répéter : « N'est-il pas merveilleux, mes enfants, que sans préparation, cette dame ait si bien chanté ce morceau avec vous ? » — Ce maître d'école s'appelait George Treuthuger ; c'était un homme érudit. En apprenant le nom des deux étrangers, il avait couru chercher quelques morceaux mis en musique par Grunthler et qu'il avait souvent chantés en famille sans en connaître l'auteur. On peut comprendre la joie qu'Olympia ressentit de cet hommage rendu aux talents de son mari.

A leur arrivée à Heidelberg, ils reçurent les témoignages les plus affectueux de leurs amis Jean Sinapi et Celio Secondo Curione. Le premier avait versé d'abondantes larmes en apprenant les malheurs de sa patrie ; il rendit grâces au ciel de la délivrance miraculeuse de son élève. « Laissez gémir, lui écrivait-il, ceux qui n'ont d'espérance que pour ce monde. Votre trésor est au ciel, où les voleurs ne sauraient le ravir, ni les flammes le consumer. Ne portez-vous, pas, comme le sage, tous vos biens avec vous, à savoir la science, la piété, l'honneur, les bonnes vertus et les bonnes lettres. Que l'univers s'écroule sur nos têtes, ses ruines doivent nous frapper sans nous ébranler. » — A cette lettre était joint un présent précieux pour Olympia, un exemplaire des vies de Plutarque, portant inscrit à sa dernière page le nom d'Olympia, et retrouvé sous les décombres de la maison qu'elle avait habitée. Elle reçut avec reconnaissance ce dernier débris de sa bibliothèque. L'ami Curione lui écrivait : « Inclinons nos esprits devant le jugement de Dieu et adorons sans les comprendre ses justes dispensations. Il a usé de sévérité à votre égard en vous ôtant une patrie, et de douceur, en vous sauvant à travers les flammes. Oh ! qu'il soit béni de ce qu'après vous avoir unis dans la détresse et l'épreuve, il vous unit maintenant encore dans l'offrande d'un cœur reconnaissant et pieux. » Curione et ses amis composèrent une nouvelle bibliothèque à l'épouse de Grunthler. Les plus célèbres imprimeurs de Bâle

s'empressèrent d'ajouter leur offrande à celle de l'amitié.

Il fallait cependant pourvoir aux embarras d'un nouvel établissement. Olympia savait s'occuper des devoirs les plus modestes de son intérieur : « La faiblesse de ma santé, dit-elle, m'a obligée ces jours derniers à prendre pour servante la seule femme que j'aie pu trouver. Elle demande un florin d'or par mois, en se réservant la faculté de travailler encore pour elle-même. Contrainte par la nécessité, j'ai dû me soumettre, mais toutes les richesses des satrapes ne pourraient me décider à porter plus longtemps un tel fardeau. Je vous prie donc de me venir en aide et de me procurer une autre servante, jeune ou âgée. Je pourrai lui donner cinq florins par an. »

Lorsque Jean Sinapi lui fit la proposition de recevoir de nouveau Théodora, et de reprendre avec elle ses leçons interrompues, elle répondit : « Je la verrai venir volontiers, si elle préfère le séjour de notre modeste intérieur à celui d'une cour ; mais il faut qu'elle apporte son lit avec elle. Les meubles sont fort chers ici et nous ne saurions en acheter un plus grand nombre. » Pour emprunter vingt florins nécessaires aux premières dépenses de leur établissement à Heidelberg, Grunthler se vit obligé de mettre en gage une chaîne d'or, dernier reste du temps de la prospérité.

Dans un état si voisin de l'indigence, Olympia trouvait encore de quoi exercer sa charité envers les pau-

vres familles échappées au massacre de Schweinfurt. Amaigris par les privations, malades, privés de tout, des centaines de malheureux erraient comme des spectres au milieu des ruines fumantes de leurs habitations. « C'en est assez, écrit-elle, pour se sentir émue de compassion. Je dois faire quelque chose pour subvenir à de telles détresses. »

La personne chargée de son offrande lui répondit : « Votre argent sera distribué selon votre désir, ainsi n'ayez nul souci à cet égard. Mais les pauvres gens que vous aviez l'habitude de visiter à l'hôpital, sont tous morts ou en fuite. On n'en a nulle nouvelle. » Puis à propos de deux domestiques qu'elle comptait faire venir de Schweinfurt : « Mes recherches à cet égard ont été infructueuses. Hommes et femmes ont été frappés de telle manière par la contagion qu'un grand nombre a péri, et qu'il en meurt chaque jour. On ne rencontre dans les rues que de ces malheureux prêts à rendre le dernier soupir. »

Elle gémissait sur le sort de l'Allemagne, tour à tour déchirée par la guerre civile et par les querelles ecclésiastiques. Elle suivait par la pensée ceux de ses compatriotes que la persécution obligeait à fuir de lieu en lieu et elle priait pour eux.

L'avancement de la Réforme en Italie était l'objet de ses vœux les plus chers, et, comme elle ne pouvait rien faire par elle-même dans ce but, elle pria l'évêque Bergeria de traduire le catéchisme de Luther pour le répandre au delà des Alpes. Elle ne cessait d'ex-

horter sa mère et ses sœurs à rester fidèles à l'Evangile. Ce fut avec un vrai déchirement de cœur qu'elle apprit la destruction de l'église évangélique à Ferrare, où grands et petits étaient traînés dans les fers. « Ma mère est restée ferme au milieu de l'orage. Gloire soit à Dieu, à qui en revient tout l'honneur. Je la conjure de sortir avec mes sœurs de cette Babylone pour venir me rejoindre dans ce pays. » La chute de la duchesse de Ferrare et les persécutions exercées en France faisaient couler ses larmes. Elle ne pouvait oublier cette compagne d'enfance, qui se trouvait alors l'épouse du plus implacable ennemi de la Réforme. Aussi elle écrivit à Anne pour la supplier de rester ferme dans la foi et d'user de son influence en faveur de ses coreligionnaires. En effet, Anne d'Este intercéda, mais vainement, auprès de Catherine de Médicis, et, pleurant sur le sang versé, elle pressentait alors les malheurs irréparables qui devaient fondre sur la France.

Olympia consacrait à sa correspondance tout le temps qui n'était pas employé aux soins domestiques et à l'instruction de son frère. Elle lisait, avec Emilio, Horace, Virgile, Cicéron, Homère et surtout la Bible, où elle puisait la joie et la paix, ainsi que les forces nécessaires à l'accomplissement de ses devoirs. Depuis son établissement à Heidelberg, elle abandonna les occupations littéraires qui étaient son délassement à Schweinfurt. Un seul fragment poétique de cette époque est parvenu jusqu'à nous, épitaphe en vers grecs, consacrée à la mémoire du pasteur Jean Lindemann.

Dans une dernière lettre à Lavinia de Rovère, on remarque comme un pressentiment de sa fin prochaine et l'expression de son détachement des choses d'ici-bas : — Crois-moi, chère Lavinia, il n'est personne au monde qui ne soit exposé à toutes sortes de douleurs, s'il veut vivre selon la piété. Nous sommes étrangers et voyageurs sur cette terre ; mais nous ne pouvons éviter les piéges de l'esprit du mal tendus partout sous nos pas. L'adversaire de nos âmes, comme le souci rongeur du poëte, suit le marin sur son vaisseau, et monte en croupe derrière le cavalier. Il faut prier sans relâche, afin de ne pas succomber dans la lutte et d'obtenir la couronne de vie. Que la parole de Dieu soit donc la règle de tes actions, et la lampe qui éclaire tes sentiers. Applique-toi à la crainte de l'Eternel, et ne crains pas ces êtres du jour, dont l'existence est semblable à une ombre, à une herbe qui se fane, à une fumée. La guerre promène partout ses fureurs et les saints sont exposés à mille tribulations... Mais les épreuves doivent les combler de joie, parce qu'elles présagent le jour glorieux et prochain où ils goûteront tous ensemble les félicités du ciel. C'est assez, ici-bas, de nous saluer par des lettres, et de nous contempler en esprit. La figure de ce monde passe. »

Olympia savait qu'elle n'avait que peu de temps à vivre, et se préparait à la mort. A un âge où la vie est encore si riche d'espérances, où les fruits de l'intelligence commencent à apparaître dans leur maturité, elle ressentait les atteintes d'un mal dont le germe

s'était développé avec une nouvelle énergie durant les veilles, les angoisses et les privations qu'elle avait eu à souffrir. Elle envisageait sa fin prochaine sans aucun effroi, en s'appliquant plus constamment à l'étude de la Parole sainte.

A ses souffrances continuelles se joignirent encore, au commencement de l'été de 1555, les appréhensions de la peste. Grunthler était appelé de jour et de nuit à quitter le chevet de sa femme malade. Elle l'encourageait à obéir aux exigences de sa profession, quoiqu'elle fût tombée elle-même dans un tel état de faiblesse qu'on désespérait de ses jours. Elle ne fut retirée des portes de la mort, que pour demeurer dans un état qui lui permettait à peine d'écrire à ses amis.

L'épreuve avait aussi visité la maison de Curione. Il tremblait pour les jours de sa fille Violanthis, mariée à Strasbourg, lorsque lui-même tomba dangereusement malade. S'oubliant pour ne penser qu'à son ami, Olympia lui écrivit : « J'ai appris par Hérold que vous êtes couché sur un lit de douleur et je suis fort en peine. Je vous prie donc de me tirer d'inquiétude, et vous ne le pourrez qu'en m'annonçant votre heureuse convalescence. Pour moi, mon cher Célio, je m'affaiblis de jour en jour. La fièvre ne me quitte pas une heure. C'est ainsi que la main de Dieu nous saisit tout vivants, pour ne pas nous laisser périr avec le monde. » Les amis de Curione, Ochino, Amerbach, Sulzer, furent saisis de douleur à la lecture de cette

lettre, qui leur annonçait la fin prochaine d'une femme si jeune et si remarquable par ses talents.

La réponse touchante de Curione fut une des dernières joies d'Olympia ; elle arrosait de larmes ses pages qu'elle appréciait comme le témoignage d'une amitié précieuse. Elle voulut encore tracer d'une main tremblante quelques lignes d'adieu à cet ami. « Vous pouvez juger, cher et bien-aimé Célio, des sentiments qu'éprouvent les uns pour les autres ceux qui sont unis par la vérité, c'est-à-dire par l'amour chrétien, quand je vous dirai que la lecture de votre lettre m'a fait verser des larmes. Que Dieu vous conserve longtemps pour le bonheur de son Eglise.... Quant à moi, mon cher Célio, je dois vous dire qu'il n'y a guère d'espoir que je vive longtemps encore. La médecine ne peut rien pour moi ; chaque jour, chaque heure, mes amis me voient dépérir.... Que la nouvelle de ma mort ne vous afflige point ; je sais que la couronne de justice m'est réservée, et je désire quitter cette vie pour être avec Jésus-Christ. »

Le récit de ses derniers moments nous a été conservé par l'ami inconsolable qui ne devait pas lui survivre.

« Elle ne connut pas les troubles de la mort ; elle n'en connut que les allégresses, car elle entrevit d'avance les glorieuses réalités du ciel. Peu d'heures avant sa fin, elle se réveilla d'un court sommeil et sourit d'un air mystérieux, comme ravie par je ne sais quelle ineffable pensée.

Je m'approchai d'elle et je lui demandai la cause de ce sourire si plein de douceur : — Je voyais en rêve, dit-elle, un lieu éclairé de la plus brillante et de la plus pure lumière. — Son extrême faiblesse ne lui permit pas d'en dire davantage. — Courage, ô ma bien-aimée, lui répondis-je, tu vivras bientôt dans le sein de cette lumière si pure. — Elle sourit de nouveau et fit de la tête un léger signe d'assentiment. Un moment après, elle dit : Je suis heureuse, entièrement heureuse ! et elle cessa de parler jusqu'à ce que sa vue commençât de s'obscurcir. — Je ne vous vois presque plus, dit-elle alors, mais tout ce qui m'environne me semble paré des plus belles fleurs. — Ce furent ses dernières paroles. Un instant après, elle parut comme ensevelie dans un paisible sommeil, et elle exhala le dernier soupir. C'était le 7 novembre 1555, à quatre heures de l'après-midi. Elle n'avait pas 29 ans. »

La nouvelle de sa mort, qui se répandit bientôt dans les églises réformées de l'Allemagne, de la France et de la Suisse, fut un sujet de deuil général. La douleur de Curione ne fut surpassée que par celle de Grunthler.

« Ce dernier malheur, écrivait cet époux infortuné, le plus grand de tous, pareil à la vague qui couvre le naufragé, me plonge dans un abîme où rien ne peut adoucir l'amertume de mes maux. Le chagrin que j'éprouve est d'une telle nature que je ne puis pas même pleurer. »

La peste continuait ses ravages à Heidelberg. Atteint l'un des premiers par le fléau, Grunthler ne survécut

que trois semaines à Olympia. Emilio succomba bientôt après. Un gentilhomme français, Guillaume Bascalon, subvint généreusement aux frais de la sépulture de ces trois exilés. Ils furent ensevelis dans une chapelle de la cathédrale d'Heidelberg, où l'on peut lire encore aujourd'hui l'inscription qui rappelle leur court pèlerinage ici-bas.

VII

JEANNE D'ALBRET

JEANNE D'ALBRET

1528-1572

Le royaume de Navarre, au commencement du 16e siècle, se trouvait divisé en deux parties distinctes, en Basse et Haute Navarre. La première, comprenait les principautés de Béarn, les comtés d'Albret, de Foix, d'Armagnac, de Bigorre et de Comminges ; la seconde s'étendait au nord de l'Espagne et au sud des Pyrénées. Pampelune, alors sa capitale, renferme les tombeaux de ses rois. La position exceptionnelle de cette province la rendait l'objet des convoitises des souverains d'Espagne. Ferdinand l'envahit en 1512. C'était à l'époque des violentes disputes entre Louis XII et Jules II. Pour résister à cette subite agression, Jean d'Albret alors roi de Navarre, implora l'assistance de Louis XII avec lequel il conclut un traité qui fit re-

tomber sur sa tête une partie du ressentiment du pape. Celui-ci lança contre Jean une bulle d'excommunication, et Ferdinand réussit à s'emparer de la Haute Navarre ou des cinq districts du royaume, nommés *Mérindades*, en laissant seulement à Jean d'Albret les six *Mérindades* de Navarre dont la capitale est St. Jean de Pied de Port.

Sa petite-fille Jeanne, fille d'Henri d'Albret et de Marguerite d'Orléans-Angoulème, sœur de François Ier, naquit le 7 janvier 1528 au palais de Fontainebleau. Elle fut l'aînée de quatre enfants qui moururent en bas âge.

A peine âgée d'un mois, Jeanne fut confiée aux soins de Madame de Silly, amie dévouée de Marguerite de Navarre. Cette dame faisait sa demeure habituelle du château de Lonray où la petite princesse passa les premières années de sa vie. Sa vivacité, son intelligence, faisaient les délices de sa mère; favorite de son oncle François aussi bien que de son père, Jeanne fut appelée « *la mignonne des rois.* »

Chérie d'Henri d'Albret, gâtée par François Ier qui flattait en elle la future héritière du royaume de Navarre, Jeanne à la sollicitation du roi de France fut laissée par ses parents au château de Plessis les Tours. Mais elle ne put jamais s'habituer à cette résidence et bien souvent on vit la jeune princesse pleurer pendant des heures entières pour qu'on la ramenât à ses parents.

En la faisant élever sous ses yeux, François Ier vou-

lait se ménager le droit de lui choisir un époux. Cependant il ne chercha point à contrarier les plans d'éducation formés par Marguerite de Valois. Cette princesse, que les intérêts de la politique obligeaient à vivre séparée de sa fille, voulut du moins l'entourer de personnes d'un esprit supérieur, qui pussent donner une sage direction au caractère de Jeanne et la tenir plus ou moins à l'abri de l'atmosphère empoisonnée de la cour de François Ier.

D'une raison précoce, d'un tempérament énergique, heureusement douée pour toute espèce de travaux intellectuels, Jeanne répondit à ces soins. Elle apprit le français, le béarnais, l'espagnol, le latin et le grec; elle écrivait avec facilité, non-seulement en prose, mais encore en vers. On a d'elle quelques quatrains et des sonnets adressés à Joachim du Bellay. Elle avait à peine douze ans, lorsque François Ier songea à la marier ; il avait d'abord jeté les yeux sur Antoine de Bourbon, mais se décida en faveur de Guillaume de Clèves. Cette union fut retardée par la répugnance manifestée tour à tour par Henri d'Albret, par Marguerite et par Jeanne. La jeune princesse ne se soumettait qu'à regret, aussi écrivit-elle en secret deux protestations l'une avant, l'autre après ses fiançailles, déclarant que son oncle François et ses parents ayant extorqué par la force son consentement, le mariage pouvait être considéré comme nul. Trois officiers de sa maison apposèrent leur signature au bas de ces deux écrits. L'opposition formelle des états de Navarre

et du Béarn même ne put fléchir la volonté du roi de France. Le mariage fut célébré en grande pompe à Chatellerault, le 13 juillet 1540. « La jeune princesse, dit Brantôme, était tellement surchargée de pierreries que le roi commanda « à M. le connestable de prendre sa petite niepce au col et la porter à l'église. » — « Les nopces, dit Mézeray, en furent célébrées avec une profusion que l'on fit bien payer au pauvre peuple, par l'augmentation de la gabelle : aussi les nomma-t-on les *nopces salées.* »

La princesse ne devait point suivre immédiatement son époux. D'après une convention signée avec le duc, il était permis à Jeanne de rester trois ans encore auprès de sa mère, de sorte qu'elle reprit avec ses parents le chemin du Béarn où ils comptaient passer l'hiver.

Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés que Charles V contraignait le duc de Clèves à une soumission humiliante et à la signature d'un traité, par lequel le duc s'engageait à restaurer la foi catholique dans ses états et à renoncer à son alliance avec la France. Cette défection en détruisant les plans formés par François Ier rendait une rupture inévitable. Tandis que Marguerite mettait tout en œuvre pour rompre les liens de sa fille, le duc de Clèves qui connaissait les répugnances de sa jeune épouse, dépêchait à Rome un ambassadeur pour arriver au même résultat.

Encouragée par son oncle et sa mère, Jeanne renouvela publiquement ses protestations à Alençon en

octobre 1544 et une quatrième fois en avril 1545 à Plessis-les-Tours, dans la chapelle du château, en présence de sa maison et d'une illustre assemblée de nobles et de prélats. La cérémonie commença par la célébration d'une grand' messe; après quoi, s'avançant jusqu'au milieu de la chapelle, Jeanne, fit à haute voix et avec un parfait sang-froid, la lecture de sa protestation. Posant alors sa main sur un missel ouvert, elle prêta serment de la vérité de ses assertions.

Quelques semaines plus tard le mariage de Jeanne était annullé par un décret du pape Paul IV. — A la mort de François Ier, Henri II, son successeur, pensa disposer de sa jeune parente en faveur de François de Joinville; la princesse résista avec fermeté à ce nouveau projet, d'autant plus que les inclinations de son cœur étaient pour le duc de Vendôme. Henri d'Albret et Marguerite ne semblaient cependant pas favorables à cette union. L'un et l'autre, peut-être, espéraient quelque alliance avec l'Espagne; ils connaissaient une des clauses du testament de Charles-Quint, qui recommandait à son fils d'épouser la fille de France ou l'héritière de la maison d'Albret. Il est probable que cette perspective ne fut pas étrangère aux objections qu'ils soulevèrent. Mais ce fut précisément la crainte de voir passer le royaume de Navarre entre les mains de l'Espagne qui excita Henri II à prêter son appui au duc de Vendôme et à précipiter le mariage de ce prince avec Jeanne. La cérémonie fut célébrée à Moulins le 20 octobre 1548, en présence de ses parents, du roi et

de la reine de France et d'autres personnages de distinction. Par une sage prévision de sa mère, une clause du contrat assurait à Jeanne en cas de veuvage une liberté absolue sur l'éducation de ses enfants. Les fêtes étant terminées, le jeune couple se rendit au château de la Fère en Picardie, d'où après un court séjour il se rendit à Pau où l'attendait un peuple enthousiaste.

Marguerite mourut l'année suivante. Jeanne était au château de Lancy lorsqu'elle accoucha de son premier enfant, le 21 septembre 1551. Il reçut le nom de duc de Beaumont. Sa mère n'eut pas longtemps le bonheur de jouir de ses caresses. Le jeune prince, confié aux soins de madame de Silly, alors épouse de Jérome Groslot, baillif d'Orléans, fut, dit-on, tenu dans une chambre hermétiquement fermée, où l'on entretenait un feu continuel. Lorsque la duchesse de Vendôme voulut soumettre son fils à un régime moins absurde, il était trop tard. L'enfant mourut à peine âgé de deux ans.

Un second enfant vint consoler Jeanne de cette première douleur de mère; il reçut le titre de comte de Marle. Comme son frère, il n'était pas destiné à vivre; il mourut à la cour du roi de Navarre des suites d'une chute causée par l'imprudence de sa nourrice et d'un gentilhomme, qui se le faisaient passer d'une fenêtre à l'autre. Enceinte de nouveau, Jeanne suivit son mari dans son gouvernement de Picardie, lorsque la guerre se ralluma entre l'Espagne et la France. Elle s'y conduisit en véritable amazone. Elle y reçut une députa-

tion de son père, qui réclamait d'elle l'exécution d'une promesse faite aux états du pays. Jeanne s'était solennellement engagée à venir faire ses couches à Pau, afin que son enfant fût élevé à la mode du Béarn. Ne reculant point devant les dangers d'un voyage au commencement de l'hiver et sur des routes peu sûres, elle partit de Compiègne le 13 novembre, pour arriver à Pau le 5 du mois suivant. Le 15 elle accouchait heureusement d'un fils. Tous nos lecteurs connaissent probablement ce trait cité à propos de la naissance d'Henri IV. Prise des maux d'enfants, Jeanne eut le courage de chanter un air de son pays, selon le désir de son père, qui craignait de lui voir mettre au monde « une fille pleureuse ou rechignée. » Ce chant qui était une invocation à la Vierge commençait ainsi :

« Nostre Donne deou cap deou pon,
Adjauda mi en aqueste houre! »

Notre « Dame du bout du Pont » était une image de la vierge qui faisait, dit-on, de grands miracles et passait surtout pour être d'un grand secours aux femmes prises de maux d'enfants.

De concert avec Henri d'Albret, Jeanne fit élever son fils « à la spartiate, sans délicatesse ni superfluités. » Le jeune prince fut placé chez une villageoise, dont la chaumière, bâtie à l'extrémité du parc de Pau, n'était pas assez éloignée pour que Jeanne ne pût constamment visiter son fils sans sortir de chez elle. Sorti des mains de sa nourrice un an après sa naissance, il

fut laissé à la sage direction de Suzanne de Bourbon-Busset, femme de Jean d'Albret. A cet époque, Jeanne fut obligée de rejoindre son mari sur les frontières de Picardie. Depuis la mort de Marguerite, Henri d'Albret se consumait lentement dans les regrets causés par cette perte ; l'affection de Jeanne, que l'on appelait dans le pays « la bonne fille, » et son amour pour son petit-fils, le rattachaient seuls à la vie. Il était sur le point de recommencer une campagne contre les Espagnols, lorsqu'il mourut subitement, le 25 mai 1555 à Hagetmau en Béarn. Jeanne était alors au château de Baran. Sa douleur fut profonde et des plus amères ; elle ne pouvait se consoler de n'avoir point assisté aux derniers moments de son père.

Depuis le règne de Marguerite de Valois, la réforme s'était peu à peu introduite en Navarre. La Bible, traduite par Lefèvre, et quelques psaumes de David, mis en vers par Clément Marot, « étaient devenus comme des livres de famille. » Nourrie des idées nouvelles par les soins de sa mère, Jeanne, sans être encore absolument détachée de l'Eglise romaine, témoignait cependant une grande indulgence pour la religion réformée, lorsque la mort de son père l'appela au trône de Navarre. Depuis longtemps ce royaume était un sujet de convoitise pour les rois de France. En le voyant passer entre les mains d'une femme, Henri II pensait qu'avec un peu de cette politique si habilement employée à la cour des Médicis, il lui serait facile de s'en emparer. Quelques domaines dans l'intérieur de la

France furent proposés à Antoine, en échange de son royaume de Navarre. Jeanne ne fut pas dupe des promesses dorées d'un parti dont elle avait appris à se méfier. Opposant la ruse à la ruse, elle s'abstint de répondre immédiatement par un refus formel, voulant, disait-elle, en référer aux Etats généraux. Pour cet effet, elle quitta la cour de France. Son retour dans son pays fut un vrai triomphe. Ses sujets accouraient sur son passage pour témoigner, par leurs acclamations, l'amour qu'ils avaient pour leur souveraine. C'était plus qu'il n'en fallait pour décider Jeanne, dans le cas où elle eût hésité; bien sûre désormais de l'appui de son peuple, elle attendit que la Navarre et le Béarn fussent mis secrètement en état de défense. Elle écrivit alors au roi Henri II que le moment n'était pas favorable à ses projets de transaction. — Médicis dut se soumettre, quitte à prendre sa revanche plus tard. Le couronnement de Jeanne et d'Antoine eut lieu le 18 août 1555, dans la grande salle du château de Pau en présence des nobles, des municipalités et des officiers des cours de Béarn, de Bigorre, de Foix et de la basse Navarre.

Ce fut à cette époque qu'Antoine de Bourbon commença à manifester quelque penchant pour la réforme. « La prédication fut octroyée, au rapport de Bèze, en la grande salle du château de Nérac, par le roi et la reine de Navarre, commençants à gouster aucunement la vérité, qui print deslors telle racine en toute ceste contrée-là (combien qu'ils ne fust encores mention

d'aucun ministre ordinaire), que jamais depuis elle n'en a pu être arrachée. » Il semblerait qu'Antoine fut alors plus ouvertement zélé que Jeanne pour les choses de la religion, car selon Théodore de Bèze « la reine s'y portait très froidement. »

Antoine au contraire, prouvait de toutes manières sa prédilection pour la Réforme. Il n'accompagnait plus la reine à la messe, et suivait ostensiblement le culte protestant établi à Pau par Marguerite ; les prédicateurs réformés prêchaient dans la grande salle du château. Il choisit pour son chapelain Pierre David, ancien moine qui prêchait alors les nouvelles opinions, mais qui fut reconnu plus tard comme un homme de peu de principes. Antoine en outre nomma La Gaucherie tuteur de son fils. En 1557 il fit venir à la cour le ministre réformé, François Guy de Boynormant, de Genève, et dans une visite qu'il fit à la cour de France, il ne craignit point d'assister aux réunions huguenotes qui n'étaient composées que de gens de basse condition. Secrètement disposée comme elle l'était aux doctrines réformées, Jeanne n'osait encore tout sacrifier pour la défense de la vérité, comme elle le fit plus tard. Les invectives du pape et du cardinal d'Amboise contre Antoine, le mécontentement des nobles et d'un grand nombre de ses sujets, enfin les menaces de la cour de France et des Guise, ennemis implacables de l'hérésie, lui firent craindre un moment la guerre et la chute de sa couronne. Elle s'en plaignit vivement à Antoine. « S'il vous plaît, » lui dit-elle, « de risquer

la perte de vos états par l'imprudente protection que vous accordez aux nouvelles opinions, ce n'est pas mon affaire ; mais quant à moi, je n'ai point l'intention de perdre le peu qu'il m'a été laissé du royaume possédé jadis par mes ancêtres. »

Elle alla même jusqu'à sanctionner certaines mesures pour la répression de la Réforme.

Le dépit et les vexations auxquelles Antoine était exposé par le parti des Guise, étaient pour beaucoup dans ce zèle apparent, auquel les protestants attachèrent beaucoup trop d'importance. Les événements prouvèrent assez que les convictions d'Antoine de Bourbon dépendaient beaucoup plus des intérêts de sa politique ou de son ambition, que d'un attachement sincère à la doctrine réformée.

Dans une apparition que le roi et la reine de Navarre firent à la cour de France en 1557, le jeune prince de Béarn plut tellement à Henri II et à Catherine de Médicis, qu'ils insistèrent pour le garder auprès d'eux. Jeanne se hâta d'emmener son fils dans le Béarn, et, quelque temps après, elle y mit au monde une fille, qui ne vécut que peu de jours.

Obligée de retourner à la cour de France, la reine de Navarre laissa son fils sous la direction de Susanne de Bourbon-Busset et de Louis d'Albret. L'un et l'autre, quoique attachés à l'Eglise romaine, protégèrent assez les assemblées des protestants pour leur faire « lever haut la tête ; » ce qui déplut fort à Antoine, car ce prince, occupé alors d'un projet de campagne

pour reprendre aux Espagnols la partie de la Navarre conquise par eux sous le règne de Louis XII et bercé de promesses illusoires par le parti catholique, commençait à transiger avec ses opinions. Le traité de Cateau-Cambrésis le ramena furieux à la cause des Protestants ; il quitta subitement la cour avec sa femme et se retira dans le Béarn, où Jeanne mit au monde sa fille Catherine, le 7 février 1558.

Tandis que le faible Antoine, toujours ballotté, flattait les Guise ou conspirait contre eux, suivant la tournure que prenaient les événements, Jeanne dirigeait les affaires de son royaume avec une sagesse et une habileté qui contrastaient avec l'ineptie de son époux. La mort de plusieurs enfants, la faiblesse et les infidélités de son mari, les soucis du gouvernement étaient « un train de guerre » qui lui faisait rechercher de plus en plus les consolations de l'Evangile. Prenant à cœur la cause de la Réforme, elle réussit par sa fermeté à éloigner de ses états le danger des persécutions odieuses exercées dans les provinces du midi. Peu soucieuse des bulles d'excommunication lancées par le cardinal George d'Armagnac contre les ministres réformés, elle se contenta d'éloigner ceux-ci de sa cour, en faisant libérer tous ceux qu'un pouvoir injuste retenait en prison.

Malgré les pressantes sollicitations de Jeanne, Antoine suivit Condé à la cour de France, après la malheureuse entreprise d'Amboise. Retirée dans le Béarn, la reine de Navarre apprit bientôt l'arrestation de son

mari et de son beau-frère, ainsi que les projets d'envahissement formés contre ses propres états. Sans perdre un temps précieux en de vains délais, Jeanne courut aux frontières pour les garnir de troupes, pour fortifier ses places, pour surveiller l'exécution de ses ordres ; après quoi elle s'enferma dans Navarreins avec ses enfants. « Voyant donc, dit Bèze, que la fiance qu'elle aurait eue aux hommes était perdue et que tout secours humain luy défaillait estant touchée au vif de l'amour de Dieu, elle y eust son secours, auec toute humilité, pleurs et larmes, comme à son seul refuge, protestant d'observer ses commandements de sorte qu'au temps de sa plus grande tribulation elle feit publique profession de la pure doctrine, estant fortifiée par François le Guay autrement Boisnormand, et N. Henry, fidèles ministres de la Parole de Dieu. » Elle était encore en Navarre quand elle apprit la maladie de François II et sa mort qui eut lieu le 5 décembre 1560. Peu de temps après elle se rendit à Pau où, avant de partir pour Nérac elle fit une confession publique de sa foi et participa à la cène du Seigueur suivant le rite protestant. Le roi Charles IX reçut alors d'elle une confession composée, écrite et signée de sa propre main.

La mort de François II avait changé la face des choses. Antoine, nommé lieutenant-général du royaume appelait Jeanne auprès de lui. Persuadée par les instances de la *reine-mère,* elle quitte son pays, accourt avec ses enfants et arrive à Paris pour éprouver la

plus amère des déceptions. Aveuglé par les promesses de l'ambassadeur d'Espagne, qui lui promettait la Sardaigne en échange de ses terres de Navarre, dont il réclamait la propriété, ébloui par les charmes de Mademoiselle du Rouet de la Béraudière, dégradé par les excès, Antoine abandonnait lâchement la cause des protestants et prêtait complaisamment l'oreille à des propositions de divorce.

« Tant que Jeanne n'eut à pleurer que l'abandon humiliant dans lequel elle vivait, les indignes traitements d'un époux perdu de faiblesse et de volupté, elle se tut : mais, lorsqu'elle vit qu'il y allait de la ruine de son royaume et de ses enfants, elle rompit le silence, elle mit tout en œuvre pour dessiller les yeux d'Antoine. » (Mlle de Vauvilliers.)

Madame de Crussol, madame l'amirale, l'évêque de Valence et bien d'autres grands personnages ajoutaient leurs supplications à celles de Catherine de Médicis qui s'efforçait de ramener Jeanne à la messe. Ce fut en vain. Irrité, poussé à bout par sa résistance, Antoine lui intima l'ordre de retourner en Navarre et de laisser à Paris son fils, qu'il se proposait de faire élever désormais dans la religion catholique.

Le cœur brisé, lasse d'un séjour où sa vie était constamment menacée, Jeanne fit ses préparatifs de départ. Des circonstances indépendantes de sa volonté pouvaient seules la retenir à Paris, et pendant ce temps ses ennemis, auxquels son indigne époux prêtait son appui, complotaient secrètement pour l'arrê-

ter et l'enfermer dans une forteresse du royaume. Le bruit en parvint à la connaissance de Jeanne qui recourut à temps au prince de Condé. A peine informé, le parti huguenot se réunit en tumulte vers l'hôtel où logeait la reine de Navarre, et se montra si bien disposé à lui prêter main forte, que le projet échoua. Son départ de France, constamment retardé par le mauvais vouloir du conseil, ne souffrait plus de délai. Elle partit enfin, bien décidée à s'arrêter à Vendôme, et non sans avoir préalablement demandé une escorte à Bèze qui se trouvait alors à Orléans avec les troupes huguenotes.

Jeanne s'était séparée de son fils qu'elle laissait sous la direction de la Gaucherie. Henri avait alors dix ans. Au moment de lui faire ses adieux, elle le prit dans ses bras, nous dit un témoin oculaire, et avec toute la tendresse maternelle, l'exhorta vivement à ne point aller à la messe, sous peine d'encourir la disgrâce de sa mère. Henri fondit en larmes et promit tout ce qu'on exigeait de lui.

Jeanne quitta Paris en Mai 1562. Elle allait atteindre Vendôme quand un nouveau complot formé contre elle par ses ennemis, fut heureusement déjoué par une incursion de 400 mercenaires qui pillèrent la ville. Au bout de quelques jours elle put continuer son voyage, mais non sans danger. Poussé par ses nouveaux amis, Antoine, alors gouverneur de Guyenne, avait donné l'ordre à Blaise de Montluc, d'arrêter Jeanne et de la renvoyer à Paris. Mais pour prévenir

de nouvelles trahisons, Jeanne s'était assurée d'un certain nombre de cavaliers qui devaient venir à sa rencontre sous la conduite du sieur d'Andaux, sénéchal de Béarn. Un corps de huit cents chevaux l'attendait en effet sur les bords de la Garonne et la ramena à Pau en sûreté.

Sa présence était bien nécessaire aux intérêts du parti protestant, sérieusement menacé dans ses états par la violence du parti catholique.

Elle prit alors sérieusement à cœur le salut de la nouvelle Eglise, constituée définitivement par des lettres patentes. Les biens ecclésiastiques, réunis au domaine de la couronne, furent affectés « au soulagement des pauvres, à l'entretien des ministres et à la prospérité de son collége d'Orthez. Cet établissement de haute instruction avait d'abord été fondé à Lescar; Jeanne le transféra à Orthez et y appela des professeurs distingués. » (Du Plessis-Mornay.) Tandis que le farouche Montluc mettait tout à feu et à sang dans le midi, seuls les états de Jeanne offraient un lieu de refuge aux malheureux persécutés.

Antoine, toujours aveuglé par son ambition, poursuivait alors ses campagnes à la tête des ennemis des religionnaires; il fermait absolument l'oreille aux avis qui lui parvenaient sur la trahison de l'Espagne. Il avait mis le siége devant Rouen le 1 juin; le 15 octobre, il fut blessé à l'épaule d'un coup d'arquebuse. Sans plus s'inquiéter de la gravité du mal, Antoine continuait à s'entourer de volupté et à se bercer des

illusions les plus absurdes sur les délices du pays qu'on offrait à ses espérances. Mais une fièvre violente le saisit peu de jours après la prise de Rouen. Il eut toutefois le temps de jeter un rapide coup d'œil sur sa vie passée et sur ses dérèglements. Ses remords tardifs lui rappellent les sages conseils de sa femme, austère modèle de candeur et de loyauté. Il lui écrit alors une lettre fort touchante, « dans laquelle, faisant un noble aveu de ses fautes, il la prie de veiller à la sûreté du royaume, d'aimer ses enfants comme les purs gages d'un amour qui n'aurait jamais dû changer, enfin de lui pardonner les traitements injurieux dont il n'a pas craint de l'accabler et qu'il se rappelait avec tant d'amertume. » (Mlle de Vauvilliers.)

Si Antoine fut éclairé sur ses fautes, il ne le fut point sur ses sentiments religieux. Au terme de sa carrière, près de comparaître devant son Juge, il flottait encore incertain, ne sachant où trouver le port du salut. Assisté dans les derniers jours de sa vie par les lectures et les prières d'un médecin réformé, il finit toutefois par déclarer que s'il recouvrait la santé, il professerait publiquement la confession d'Augsbourg. Mais il mourut le 17 novembre 1562.

Jeanne le pleura sincèrement. Elle fut peut-être la seule qui donnât de véritables regrets à ce prince, dont tout le mérite fut d'avoir été le père d'Henri IV. La reine de Navarre, devenue veuve, prit la ferme résolution de ne jamais se remarier, préférant poursuivre

seule une destinée orageuse, que de donner un nouveau maître à ses enfants.

La mort d'Antoine ne refroidit en rien le zèle de Jeanne pour la réforme. Les historiens lui rendent témoignage que, par le sage emploi qu'elle fit des biens ecclésiastiques, elle pourvut aux dépenses du culte, des écoles, des hôpitaux, des ministres, et réussit même à faire disparaître la mendicité de ses états.

Jeanne avait fait venir de Genève le fameux ministre Merlin qui devait la soutenir dans l'œuvre commencée. Après quoi elle expédia dans ses différents territoires une vingtaine de pasteurs natifs du Béarn ou de Biscaye afin de prêcher au peuple dans le dialecte du pays, et surtout afin d'instruire ses sujets de la basse Navarre encore fortement attachés à la foi catholique.

Mais le pape ne désespérait point encore de la ramener à l'Eglise romaine ; tentant un dernier effort, il chargea le cardinal d'Armagnac d'essayer la voie de la persuasion, ce qui n'eut d'autre effet que de provoquer la réponse suivante : « Je n'ai point entrepris de planter nouvelle religion en mes pays, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne. Par quoi je m'asseure de l'heureux succès ; et voy bien, mon cousin, que vous estes mal informé tant de la response de mes Estats que de la condition de mes subjects. Les deux Estats m'ont protesté obéissance pour la religion.... Je ne fay rien par force ; il n'y a ni mort, ni emprisonnement, ni condamnation, qui sont les nerfs de la force... Vous vous estes fait, continue-t-elle, une res-

ponse que j'approuve, touchant que j'aime mieux estre pauvre et servir à Dieu. Mais je n'en vois le danger ; espérant, au lieu de diminuer à mon fils, luy augmenter ses biens, honneurs et grandeurs, par le seul moyen que tout chrestien doit chercher ; et quand l'Esprit de Dieu ne m'y attirerait point, le sens humain me mettrait devant les yeux infinité d'exemples, l'un et principal du feu roy mon mary, duquel discours vous sçavez le commencement, le milieu et la fin qui a descouvert l'œuvre. Où sont ces belles couronnes que vous lui promettiez et qu'il a acquises à combattre contre la vraie religion et sa conscience, comme la confession dernière qu'il en a faite en sa mort en est un seur tesmoignage, et les paroles dites à la reyne et protestation de faire prescher les ministres partout s'il guérissait? » Passant aux accusations du prélat contre ceux de la religion : « Vous me faites rougir de honte, lui répond-elle ; ostez la poutre de votre œil pour voir le festu de votre prochain ; nettoyez la terre du sang juste, que les vostres ont répandu... Je ne veux pour cela approuver ce qui s'est fait soubs l'ombre de la vraye religion en plusieurs lieux, au grand regret des ministres d'icelle et des gens de bien ; et suis celle qui plus crie vengeance contre ceux-là, comme ayant pollué la vraie religion ; de laquelle peste, avec la grâce de Dieu, Béarn sera aussi bien sauvé, comme il a esté jusques icy de tous autres inconvéniens. » Jeanne ne se refuse pas non plus le malin plaisir de railler le docte prélat, surpris en flagrant délit d'igno-

rance: « Lisez une autrefois mieux les chapitres et passages, lui dit-elle, avant que de les alléguer mal à propos. Encores me serait-il pardonné à moy qui suis une femme ; mais un cardinal être si viel et si ignorant, certes, mon cousin, j'en ai honte pour vous. »

Jeanne voulut bien que sa réponse fût connue de tout le monde ; elle la fit imprimer et répandre partout.

A bout de paroles mielleuses, le pape essaya le moyen de l'intimidation ; il cita la royale hérétique à comparaître devant le tribunal de l'inquisition, « sinon ses terres et seigneuries seraient proscrites et sa personne encourrait toutes les peines portées contre les protestants. »

Aussitôt que Jeanne eut connaissance de cette citation, affichée aux portes de Saint-Pierre de Rome, elle écrivit à tous les souverains de l'Europe, pour réclamer leur assistance. Sa requête au roi de France fut si éloquente que Charles IX intercéda pour elle auprès du saint-siége. Si le pape eut l'air de céder, ce fut pour susciter de nouveaux embarras à la reine de Navarre ; le plus grave fut la contestation de ses droits à la souveraineté du Béarn. Passant immédiatement en France pour plaider elle-même sa cause, Jeanne trouva Charles IX favorable à ses intérêts : il l'autorisa même à emmener son fils avec elle. Celle-ci craignait trop l'opposition qui pourrait s'élever du côté de la reine-mère, pour ne pas hâter son départ,

ce fut le cœur plein de joie qu'elle fit rentrer Henri sous le toit paternel.

L'inquisition se résignait avec peine à lâcher une proie si importante ; elle travaillait sourdement à s'emparer de la reine et de ses enfants, lorsqu'on apprit cette odieuse conspiration. Avertie par la reine d'Espagne, la cour de France étouffa l'affaire, dans la crainte de mettre au jour des détails qui eussent pu compromettre quelques personnages influents. Charles IX, en écrivant à la reine de Navarre pour lui témoigner son chagrin d'une telle entreprise, réclamait la présence du jeune prince à la cour de France. La pauvre Jeanne dut se résigner par politique et laisser partir son fils sous la protection de Beauvoir et de la Gaucherie. Mais elle n'abdiquait point pour cela son autorité de mère. Ce fut elle qui traça aux deux précepteurs le plan de l'éducation et de l'instruction qu'elle croyait nécessaire à son fils. Non-seulement elle exigeait d'eux une relation sincère des progrès et de la conduite du jeune prince, mais, quelle que fût d'ailleurs sa confiance en eux, elle les faisait encore surveiller par le maréchal de Montmorency. Dans ses lettres au prince, Jeanne cherche constamment à le prémunir contre les dangers de la cour des Médicis. L'esprit d'Henri se révèle en traits saillants dans ce billet écrit peu de temps après son retour à Paris :

A la royne ma mère.

Ma mère, je vous retourne Ferrand, avec l'estat des

livres qu'il faut pour le seurplus. Je vous prie y vouloir joindre quelque argent qu'il vous plaira, n'ayant plus que bien peu de celleci que vous m'avez laissé, et remerciez la bonne Tignonville (gouvernante de la princesse Catherine) de son présent, mais ne m'en peus servir ici, se deuvant effaroucher les romains à telle artillerie. Et me recommandant à vostre bonne grâce et amour, je prie Dieu, ma mère, qu'il vous tienne en bonne sauté et contentement qu'est présantement.

Votre très humble, obéissant et affectionné filz.

HENRY [1].

Le jeune prince, ayant suivi la cour, qui faisait un voyage dans les provinces du midi, découvrit, sans qu'on s'en doutât, les noirs projets formés par le duc d'Albe et Catherine. Il en avertit secrètement sa mère, qui donna l'alarme à Condé et à son parti. Le roi de France profita de son passage sur les terres de la reine de Navarre pour exiger d'elle le rétablissement du culte de l'Eglise romaine par tout où on l'avait aboli, ainsi que la restitution des biens du clergé. Cet ordre, du reste, ne pouvait concerner que les états dont le monarque français était souverain ; on en remit l'exécution au farouche Montluc, nommé gouverneur de la Guyenne pendant la minorité du jeune prince de Béarn.

La reine de Navarre suivit la cour à Paris ; ce fut

[1] Bulletin du Protestantisme.

pendant ce séjour qu'elle sanctionna par des lettres-patentes l'abolition des cérémonies de l'Eglise romaine dans ses états et l'institution d'écoles gratuites.

L'expérience lui avait depuis longtemps appris à se méfier des caresses du roi Henri et de la reine-mère, aussi ne rêvait-elle qu'au moyen de soustraire son fils aux piéges et aux tentations de la cour de France. Sous prétexte d'un voyage dans le Vendômois et l'Anjou, elle part subitement avec le jeune prince ; puis, précipitant sa marche, elle gagne le Poitou et arrive en Béarn. Quelques troubles qui venaient de se manifester dans ses états semblèrent excuser cette fuite aux yeux de Charles IX. La présence de Jeanne devenait en effet nécessaire au milieu des différents partis soulevés en Béarn, en Navarre et dans le comté de Foix. Tout en prêtant main-forte aux protestants, il lui fallait lutter contre l'intolérance des réformés, qui, plus que Jeanne, étaient encore imbus des préjugés barbares de l'époque. Elle seule devançait son siècle.

Obligée, pour éviter les excès, de contenir les protestants irrités, et, d'un autre côté, ayant constamment à se défendre contre les attaques de ses ennemis, Jeanne réussit néanmoins à rétablir le calme dans tout son royaume.

Charles IX, qui ne désirait rien tant que d'enlever au parti des réformés l'appui de la reine de Navarre, voulut, sous quelque prétexte spécieux, attirer celle-ci à la cour de France. Elle refusa, mais fit des pro-

positions de paix, qui, acceptées par le roi, furent indignement violées par le parti catholique. Les protestants se virent obligés de se mettre en état de défense.

Jeanne, en apprenant que Montluc était chargé de surveiller ses mouvements, sut assez bien dissimuler son indignation pour faire tomber Montluc dans un piége. Tandis que la femme et les enfants du général, invités par Jeanne, s'acheminaient sur Nérac, la reine, accompagnée seulement de cinquante gentilshommes s'enfuyait avec ses deux enfants. Rejointe successivement en route par un certain nombre de capitaines et de généraux et par un corps de troupes, elle parvient heureusement à Bergerac, où elle apprend la prise de Mazère. « Intrépide, et ses deux enfants à ses côtés, elle brave ses ennemis et s'écrie : A cœur vaillant rien d'impossible. » (Mlle de Vauvilliers.) Vingt-trois jours après son départ de Nérac, elle fit son entrée à La Rochelle, le rendez-vous général du parti protestant. Comme elle approchait, le maire et d'autres magistrats revêtus de leur robe d'apparat vinrent à sa rencontre et lui présentèrent les clefs des portes de la ville. Une procession de dames à cheval l'attendait au dedans des murs, et ce fut aux acclamation d'une grande multitude de spectateurs qu'elle fut conduite à l'hôtel de ville choisi pour sa résidence. Elle publia un manifeste pour excuser sa conduite et, peu de temps après, elle écrivait à la reine Elisabeth d'Espagne : « Je vous prierai très humblement croire

que trois choses m'ont fait partir de mes royaumes et pays souverains. La première, la cause de la religion, qui estait en nostre France si opprimée et affligée par l'invétérée et plus que barbare tyrannie du duc de Lorraine, assisté par gens de mesme humeur, que j'eusse eu honte que mon nom eust jamais esté nommé, si, pour m'opposer à telle erreur et horreur je n'eusse apporté tous les moyens que Dieu m'a donnés, à ceste cause, et ne nous fussions joints, mon fils et moy, à une si sainte et si grande compagnie de princes et seigneurs, qui tous comme moy, et moy comme eux, avons résolu soubs la faveur du grand Dieu des armées, de n'espargner sang, vie ny bien pour cest effet. »

Le rôle de Jeanne pendant la guerre fut celui d'une héroïne. La cour de France avait profité de son éloignement pour faire occuper ses états, plusieurs de ses sujets avaient trahi sa cause, mais jamais son courage ne l'abandonna. Après la bataille de Jarnac, elle parvint non sans péril à Tonnay-Charente pour ranimer le courage de l'armée écrasée par ses derniers malheurs. La princesse étant exaltée par le sentiment de la justice de sa cause, émue par la vue de tous ces braves qui juraient de vaincre ou de mourir sous les ordres de son fils, sa voix alla droit au cœur de l'armée et la remplit d'enthousiasme. Jeanne fit aussitôt le sacrifice de ses pierreries pour subvenir aux dépenses du moment; puis, comme elle prévoyait que ce secours serait insuffisant, elle proposa la vente des

biens ecclésiastiques situés dans les provinces conquises, avec garanties aux acquéreurs sur ses propres domaines et sur ceux de ses enfants. Les principaux chefs des confédérés suivirent son généreux exemple. Après avoir pris les dernières mesures nécessaires à l'organisation de l'armée, Jeanne retourna à La Rochelle. Pour conserver la mémoire de son zèle pour la cause de la réforme, la reine fit frapper une médaille sur laquelle étaient gravés ces mots:

Pax certa, victoria integra, mors honesta.

Après avoir craint un instant de voir le Béarn, le pays de Foix et le Bigorre au pouvoir de l'ennemi et des sujets révoltés, elle eut enfin la joie d'apprendre que le vaillant Montgomery, nommé commandant en chef, venait de reprendre ces pays. Pau ouvrit ses portes le 23 août. Le célèbre Viret, épargné au milieu de toutes les exécutions dont il fut témoin, célébra publiquement un service divin en l'honneur de cette délivrance. Jeanne était encore à La Rochelle lorsque ces événements se passaient dans ses états ; aussi on ne saurait la rendre responsable des violences exercées en son nom sur les prisonniers de guerre renfermés à Orthez et dont une partie furent massacrés au mépris des termes de la capitulation. Mais si Jeanne était incapable de prendre part à aucun acte de cruauté, si elle cherchait plutôt à maintenir son parti dans les bornes de la modération, il faut l'avouer, elle ne fut pas complétement à l'abri de sentiments violents con

tre ceux qui avaient semé la discorde dans ses états. Ainsi, après avoir maintenu la liberté des cultes dans la Basse-Navarre, voyant que l'esprit de tolérance dont elle faisait preuve n'avait aucun pouvoir sur les factieux de nouveau révoltés, puis vaincus par d'Arros et Montamar, elle obligea tous les ecclésiastiques, prêtres, moines et religieux, qu'elle appelait les ennemis de l'état, de sortir du Béarn, et défendit absolument l'exercice de la liturgie romaine.

La défense de La Rochelle étant confiée à la reine de Navarre, celle-ci vaquait de là au recrutement de l'armée, aux affaires du royaume, au soulagement des malheureux. Les qualités d'un politique habile, d'un guerrier et d'une souveraine, n'étouffaient point en elle les vertus d'un cœur tendre et féminin. Au milieu des graves soucis qui agitaient sa vie, Jeanne trouvait encore le temps d'écrire à ses amis, de publier des brochures dans l'intérêt de son parti, de visiter les hôpitaux, de soigner les blessés. Le brave La Noue, blessé à la bataille de Sainte-Gemme, refusait de se laisser amputer le bras gauche. Le mal faisait des progrès effrayants, un moyen énergique pouvait seul sauver la vie du vaillant capitaine. Il ne céda qu'aux sollicitations de la reine de Navarre. Ce fut elle qui lui tint le bras pendant l'opération, et ce fut par ses soins vigilants que le parti protestant eut le bonheur de conserver le généreux La Noue. C'est de La Rochelle que Jeanne écrivit à Madame de Soubise pour l'assurer de sa sympathie, lors de la mort de son mari :

« Sentant vostre perte et combien elle vous a touché vivement, j'ai en cela senti, ce me semble, vostre mal. Mais ceste bonté infinie, qui vous a tant départé de ses grâces et ne charge point les siens oultre leur puissance, faira en vous ce que ni le temps ni le conseil de vos amis ne pourraient [1]. » — Ces quelques paroles si simples et pourtant si senties, adressées à la veuve d'un des chefs du parti protestant, montrent sous un vrai jour l'un des côtés appréciables du cœur de Jeanne. Entourée d'une cour nombreuse, elle profitait de ses moments de loisir pour broder des ouvrages en tapisserie dont elle imaginait elle-même les sujets. C'étaient pour la plupart des histoires de l'Ancien Testament, ou des compositions symboliques, dans lesquelles se laissaient deviner la malice de la reine et son animosité contre la religion catholique. Son activité était si grande, qu'elle ne put jamais entendre un prêche sans avoir les mains occupées ; et cependant, au sortir du sermon, elle pouvait le répéter mot à mot. Protectrice dévouée des lettres et des sciences, Jeanne, en digne fille de la Réforme, fit faire un pas immense au développement intellectuel et à la littérature de son époque.

Quoique la paix vînt d'être publiée, Jeanne connaissait trop les Guise et la reine mère pour s'abandonner à des illusions trompeuses. Anxieuse de ce qui pouvait arriver, elle ne voulut point abandonner La Ro-

[1] Bulletin du Protestantisme. Tome II, p. 429.

chelle ; ce fut en vain que Charles IX et la reine mère tentèrent de l'attirer à la cour de France. Jeanne, pleine de méfiance, résistait. Le mariage du prince de Béarn et de Marguerite, sœur du roi, qu'on lui proposait comme un moyen de sceller l'alliance des deux partis, lui semblait un piége d'autant plus dangereux qu'il était entouré d'offres plus séduisantes. Aussi ne voulut-elle point se prononcer avant d'en avoir conféré avec son fils. Charles IX eut l'air d'accepter toutes les conditions imposées. De leur côté, les protestants commençaient à désirer une union qui pouvait assurer la paix du royaume ; les chefs du parti sollicitaient Jeanne de donner son consentement au mariage. Elle ne pouvait s'y résoudre : « Ma conscience en sûreté, répondit-elle, il n'y a pas de condition que je ne fusse prête d'accepter dans la vue de plaire au roi, à la reine, et afin d'assurer la tranquillité de l'Etat, pour laquelle je sacrifierais ce que j'ai de plus cher au monde, ma vie même ;... mais j'aimerais mieux descendre à la condition de la plus petite demoiselle de France, que de sacrifier à la grandeur de ma famille mon âme et celle de mon fils. » Cette fermeté, que Jeanne transmit à sa fille Catherine, est un trait remarquable de son caractère. Qui peut dire ce que la cause du protestantisme serait devenue en France, si Henri IV eût hérité de sa mère une conscience aussi délicate dans l'application de ses principes.

Un synode des églises réformées de France fut convoqué à cette époque à La Rochelle avec la sanction

de Charles IX. Théodore de Bèze en avait été nommé modérateur. La reine de Navarre, son fils Henri, le prince de Condé, Louis comte de Nassau, l'amiral de Coligny et plusieurs autres seigneurs y assistaient.

Jeanne soumit alors au synode la question de savoir « si, faute d'autres, elle pouvait en bonne conscience recevoir et établir des officiers catholiques dans son royaume, aussi bien qu'à sa cour et dans sa famille. » Le synode répondit humblement « que sa majesté devait prendre un soin tout particulier de ses affaires domestiques et qu'autant que possible elle ne devait employer que des personnes craignant Dieu et la religion réformée; qu'elle devait s'efforcer d'instruire les papistes paisibles et de bonne réputation et qu'elle devait bannir à jamais de ses états, les traîtres qui l'ont abandonnée au moment du besoin et qui ont persécuté cruellement les saints de Dieu. »

La reine remercia l'assemblée de ses avis et promit d'y conformer sa conduite.

Vers le milieu de septembre 1571, Jeanne accompagnée de son fils, de sa fille, du prince de Condé et d'une suite nombreuse, quitta La Rochelle. La population tout entière pleurait le départ de la princesse, ce fut un deuil général. Elle arrive vers le milieu d'Octobre à Pau au milieu d'un peuple enthousiasmé, qui fêtait son arrivée par mille acclamations.

Tandis qu'elle s'occupait à bander les plaies de son royaume, les négociations pour le mariage de son fils se poursuivaient ; les supplications de ses amis les plus

dévoués et les promesses du roi finirent par lui arracher le consentement tant désiré. Mais elle ne se faisait pas illusion, elle cédait à la force. « Vous savez si c'est pour moi que je crains, » disait-elle à ses serviteurs.

Contre l'avis de Coligny et de son conseil, elle voulut que le jeune prince restât en Béarn pour le moment.

Avant de se rendre à Paris, où devaient se terminer les délibérations, Jeanne donna rendez-vous, dans le château de Nérac, à plus de cinquante gentilshommes, sur le dévouement desquels elle pouvait compter.

Le 26 novembre 1571, le reine quittait Pau pour n'y plus revenir. Les yeux en pleurs, elle jetait un dernier regard sur les tours de ce château témoin de la naissance de son Henri bien-aimé. Etait-ce un cruel pressentiment de l'avenir de ce pays, où l'Evangile sous son règne avait été honoré et défendu et pour lequel le repos de sa vie avait été sacrifié? Si elle avait pu lire dans les siècles futurs, aurait-elle franchi les frontières de ce royaume dont elle croyait assurer la prospérité par un sacrifice? Sa sollicitude pour Henri qu'elle avait nommé lieutenant-général du royaume, lui faisait un devoir de le recommander au dévouement de tous les gentilshommes qui avaient combattu pour sa cause. C'était pour cela qu'elle arrivait à Nérac à la fin de décembre. Un mois après, elle partait pour Blois avec sa fille Catherine. La reine mère et son fils

l'accablèrent là de flatteries et de caresses, dont ils se vantaient l'un à l'autre. Le roi entr'autres l'appelait « son tout » « sa toute chère. » Jeanne n'était pas dupe de leurs démonstrations, comme le prouve une lettre adressée à son fils: « Mon filz, je suis en mal d'enfant et en telle extrémité, que si je n'y eusse pourvu, j'eusse été extrêmement tourmentée ;.... il me faut négocier tout au rebours de ce que j'avais espéré et que l'on m'avait promis; car je n'ai nulle liberté de parler au roi, ni à Madame (Marguerite) seulement à la Royne-mère, qui me traiste à la fourche... Quant à Monsieur (Henri), il me gouverne et fort privéement, mais c'est moitié en badinant, moitié dissimulant. Quant à Madame, je ne la vis que chez la Royne, lieu mal propre, d'où elle ne bouge; et ne va en sa chambre que aux heures qui me sont mal aisés à parler; aussi que Mme de Curton (sa gouvernante) ne s'en recule point; de sorte que je ne puis parler qu'elle ne l'oye.. Voyant donc que rien ne s'advance et que l'on veult faire précipiter les choses et non les conduire par ordre, j'en ay parlé trois fois à la royne, qui ne se faist que moquer de moy, et, au partir de là, dire à chascun le contraire de ce que je lui ai dict. Mes amis m'en blasment; je ne sçais comment desmentir la royne, car je luy dis: Madame, vous avez dict et tenu tel et tel propos. Encore que ce soit elle-mesme qui me l'ai dict, elle me le renie comme beau meurtre et me rit au nez, et m'use de telle façon, que vous pouvez dire que ma patience passe celle de Griselidis. Si je cuyde avec

raison luy montrer combien je suis loin de l'espérance qu'elle m'avait donnée de privauté et négocier avec elle de bonne façon, elle me nie tout cela... A partir d'elle j'ai un escadron de hugenots qui me viennent entretenir, plus pour me servir d'espions que pour m'assister, et des principaulx, et de ceulx à qui je suis contraincte dire beaucoup de langage que je ne puis esviter sans entrer en querelle contre eulx. J'en ai d'une aultre humeur qui ne m'empeschent pas moins, mais je m'en défends comme je puis, qui sont armaphrodites religieux. Je ne puis pas dire que je sois sans conseil, car chascun m'en donne un, et pas un ne se ressemble. Voyant donc que je ne fais que vaciller, la Royne m'a dit qu'elle ne se pouvait accorder avec moy, et qu'il fallait que de nos gens s'assemblascent pour trouver des moyens. Elle m'a nommé ceulx que vous verrez tant d'un costé que d'aultre ; tout est de par elle. Qui est la principale cause, mon filz, qui m'a faict despécher ce porteur en diligence, pour vous prier de m'envoyer mon chancelier (de Francourt), car je n'ay homme ici qui puisse ni qui sache faire ce que celuycy fera. Aultrement je quitte tout; car j'ay esté amenée jusqu'ici soubs promesse que la royne et moy nous accorderions. Elle ne faict que se moquer de moy, et ne veult rien rabattre de la messe, de laquelle elle n'a jamais parlé comme elle faict. Le roi de l'aultre costé veult que l'on luy escrive. Ils m'ont permis d'envoyer quérir des ministres, non pour disputer, mais pour avoir conseil. J'ay envoyé quérir MM. d'Espina, Merlin

et aultres que j'adviseray ; car je vous prie noter qu'on ne tasche qu'à vous avoir et pour cy, advisez y, car si le roy l'entreprend, comme l'on dict, j'en suis en grande peine... Je m'asseure, que si vous saviez la peine en quoy je suis, vous auriez pitié de moi, car l'on me tient toutes les rigueurs du monde et des propos vains et moqueries, au lieu de traiter avec moy avec gravité comme le faict le mérite. De sorte que je crève, parce que je me suis si bien résolue de ne me courroucer poinct que c'est un miracle de voir ma patience. Et si j'en ay eu, je sçais comme j'en auray encore affaire plus que jamais, et m'y résoudray aussi davantage. Je crains bien d'en tomber malade, car je ne me trouves guères bien. J'ai trouvé vostre lettre fort à mon gré, je la monstrerai à Madame si je puis. Quant à sa peinture, je l'enverray quérir à Paris. Elle est belle, bien advisée et de bonne grâce, mais nourrie en la plus maudite et corrompue compagnie qui fut jamais ; car je n'en vois point qui ne s'en sente. Vostre cousine la marquise (l'épouse du prince de Condé) en est tellement changée qu'il n'y a apparence de religion, sinon d'autant qu'elle ne va point à la messe, car au reste de façon de vivre elle faict comme les papistes ; et la princesse ma sœur encore pis. Je vous l'escris privéement. Ce porteur vous dira comme le roy s'emmancipe ; c'est pitié. Je ne vouldrais par pour chose du monde que vous y feussiez pour y demeurer, voila pourquoi je désire vous marier, et que vous et vostre femme vous retiriez de corruption ; car encore que

je la croyois bien grande, je la vois davantage. Ce ne sont pas les hommes ici qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes Si vous y estiez, vous n'en eschapperiez jamais sans une grande grâce de Dieu... Je vous prie encore, puisque l'on m'a retranché ma négociation particulière et qu'il fault parler par advis et conseils, m'envoyer Francourt. Je demeure en ma première opinion qu'il fault que vous retourniez en Béarn. Mon filz, vous avez bien jugé par mes premiers discours que l'on ne tasche qu'à vous séparer de Dieu et de moy; vous en jugerez aultant par ces dernières, et de la peine en quoy je suis pour vous. Je vous prie, priez bien Dieu, car vous en avez bien besoin en tout temps et mesmes en celuy-ci, qu'il vous assiste. Et je l'en prie, et qu'il vous donne, mon filz, ce que vous desirez. »

Après concession de part et d'autre, le mariage étant sur le point d'être célébré, le saint-siége voulut refuser la dispense nécessaire; Charles IX en était fort contrarié. « Ma tante, dit-il un jour à Jeanne, je vous honore plus que le pape, et aime plus ma sœur que je ne le crains : je ne suis pas huguenot, mais je ne suis pas sot aussi; si M. le pape fait trop la bête, je prendrai moi-même Margot par la main et l'amènerai épouser en plein prêche. » On avait obtenu que le mariage ne fût pas célébré selon les rites de l'Eglise romaine. Mais la reine mère fit lever toutes les difficultés en faisant fabriquer une fausse dispense.

Pressée de voir le mariage d'Henri accompli, Jeanne

arrivait à Paris le 8 mai et descendait rue de Grenelle-St. Honoré, à l'hôtel de l'ancien évêque de Chartres Guillart. Au bout de quelques jours consacrés par elle à l'achat de bijoux, de vêtements et d'autres préparatifs pour le mariage, la reine se plaignit de douleurs dans les membres et d'une grande lassitude. C'était le 4 juin. La maladie, au dire des médecins, ne présentait encore aucun symptôme alarmant, que déjà la reine se préparait à la mort.

Au second jour de sa maladie, Caillard et Desnœux ses deux médecins parurent assez inquiets et réclamèrent les avis des docteurs du roi. Mais elle éprouva peu de soulagement des remèdes qu'ils lui administèrent, elle fut bientôt dans un état désespéré. « Quoique cette vie, disait-elle, m'est à bon droit fort ennuyeuse pour les misères que j'y ai senties dès ma jeunesse, si ne laissai-je pas de la quitter avec grand regret, quand je regarde à la jeunesse des enfants que Dieu m'a donnés pour les voir privés de ma présence en ce bas âge.... Toutefois, je m'assure que Dieu leur sera pour père et protecteur comme il m'a été en mes plus grandes afflictions ; je les remets du tout à sa providence, afin qu'il y pourvoie. » Sa ferme confiance en Dieu ne se départit jamais. D'une patience héroïque pendant sa maladie, Jeanne, voyant approcher sa fin, dicta ses dernières dispositions avec une clarté qui témoignait de sa paix intérieure. Elle écrivit des exhortations touchantes à son fils, le suppliant de vivre éloigné de la corruption, et lui assurant que

« s'il honore Dieu, Dieu l'honorera. » Elle lui recommande de servir de père, après Dieu, à sa sœur Catherine, et lui désigne les dames[1] qui doivent entourer la princesse; elle le prie de la traiter avec douceur et bonté, et surtout de la faire élever en Béarn, dans les principes de piété qu'elle avait cherché à lui inspirer à lui-même. Elle s'adresse tour à tour à Condé, au roi, à la reine mère, leur parlant en faveur de son royaume, de la religion, de ses enfants; elle termine enfin en nommant le cardinal de Bourbon et Coligny ses exécuteurs testamentaires. Elle expira le lundi vers les 9 heures du matin, le cinquième jour de sa maladie, dans sa quarante-quatrième année. Le bruit courut que la reine de Navarre avait été empoisonnée; le roi se vit forcé de faire faire l'autopsie du cadavre, et les médecins ne trouvèrent aucune trace d'empoisonnement. Quoi qu'il en soit, le soupçon n'en pesa pas moins sur Catherine, qu'on accusa d'avoir de longue main travaillé à se défaire de Jeanne. L'historien Davila prétend que le parfumeur de la reine mère introduisit un poison subtil dans une paire de gants offerts à la reine de Navarre. Les restes mortels de la reine, restèrent exposés à l'hôtel de Condé, durant le jour qui suivit sa mort. Un fait cité par Marguerite de Valois, la fiancée d'Henri, nous donnera une idée de l'esprit qui régnait alors à la cour.

« Madame de Nevers, de qui vous connaissez l'hu-

[1] Mes dames de Thignonville et de Vaulse.

meur, estant venue avec Mr le Cardinal de Bourbon, Madame de Guise, Madame la princesse de Condé, ses sœurs et moy, au logis de la feue royne de Navarre, à Paris, pour nous acquitter du dernier devoir deu à sa dignité et à la proximité que nous lui avions, non avec les pompes et cérémonies de nostre religion, mais avec le petit appareil que permettait la huguenoterie, à sçavoir : elle dans son lict ordinaire, sans prèstres, sans croix et sans eau béniste, et nous nous tenant à cinq ou six pas de son lict avec le reste de la compagnie ; Madame de Nevers, que de son vivant elle avait haïe plus que toutes les personnes du monde, et elle le luy ayant rendu et de volonté et de parole, comme vous savez qu'elle en savait user à ceux qu'elle haïssait, part de nostre troupe, et avec plusieurs belles, humbles et grandes révérences s'approche de son lict et luy prenant la main, la luy baise ; puis avec une grande révérence pleine de respect, se mit auprès de nous. Nous qui savions leur haine, estimons cela, nous « ne laissons pas que d'en être fort surpris. »

Les historiens catholiques mêmes rendent hommage au caractère élevé de cette princesse. Elle eut de si grandes qualités dans l'âme, dans le cœur et dans l'esprit, qu'elle eût pu mériter le glorieux titre de « l'Héroïne de son temps. » (Maimbourg.) Sa mort fut un sujet de désolation pour le parti protestant, et, dans le camp ennemi, on versa des larmes en sa mémoire.

VIII

CHARLOTTE DUPLESSIS-MORNAY

CHTE DUPLESSIS-MORNAY

1549-1606

Charlotte Arbaleste, fille de Madelaine Chevalier et de Gui Arbaleste, seigneur de la Borde et président en la chambre des comptes à Paris, naquit au commencement de l'année 1549. Sa mère ne quitta jamais complétement la communion de l'Eglise romaine, mais elle sut pourtant en reconnaître les abus et désirait sincèrement une réforme ; plus indépendant de caractère, le seigneur de la Borde se convertit à la foi réformée dans les dernières années de sa vie. Il avait profité de sa jeunesse pour voyager ; il avait successivement visité l'Italie et l'Allemagne, où il se trouvait à l'époque du grand mouvement religieux suscité par la voix de Luther. Il parvint ainsi à une certaine connaissance des erreurs de l'Eglise romaine, sans comprendre

encore les vérités évangéliques, et, à son retour à Paris, il ne songeait à rien moins qu'à abandonner la religion dans laquelle il avait été élevé. Mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût suspecté d'hérésie ; ses liaisons avec le prince de Condé lui attirèrent mille persécutions de la part des Guises, et il risqua fort d'y perdre la vie.

Exaspéré, M. de la Borde se joignit au parti huguenot et fut conduit ainsi à mieux connaître la religion réformée, dont il ne craignit pas de faire une profession publique et sincère jusqu'au jour de sa mort, le 15 août 1570. Ses dernières paroles furent : « Seigneur, il y a cinquante-huit ans que tu m'as donné une âme : tu me l'as donnée nette et blanche ; je te la rends impure et souillée ; lave-la dans le sang de Jésus Christ ton Fils. »

Sa fille Charlotte s'unit en 1567 à Jean de Pas, seigneur de Feuquières, zélé huguenot que ses talents et sa bravoure avaient amené en peu de temps au grade de premier adjudant général dans l'armée du prince de Condé. Charlotte avait alors dix-huit ans. Les deux époux se rendirent d'abord au château de La Borde, d'où Feuquières partit bientôt après, pour rejoindre le prince de Condé et l'amiral de Coligny. Il prit part à la bataille de St. Denis, où il gagna de nouveaux lauriers par son habilité et son courage.

Charlotte raconta elle-même comment eut lieu la conversion de son premier mari :

« (En Picardie) il ouyt souvent un cordelier qui,

sous son habit, preschait la vérité, et dès lors y print gout et commença à cognoistre les abus de l'Eglise romaine. Depuis, feut en Italie avec M. de Guise, auquel voyaige les sieurs Françoys, qui l'accompagnaient, feirent hommage au pape, et luy baisèrent la pantoufle; remarqua aussy que, pour peu d'argent que l'on baillait au pape, on estoit libre de manger de la viande en caresme, et aultres jours deffendus, et qu'ailleurs partout, par l'auctorité du pape, on bruslait ung homme pour avoir mangé ung œuf. Cela luy donna de grans débats en sa conscience, pour l'envye qu'il avait de s'instruire et cercher la vérité; et d'aultre part, il se voyoit avancé en une court et sur le poinct de recevoir des biens et des honneurs, lesquels il ne pouvoit avoir ny espérer s'il faisoit profession de la vérité, mais, bien au contraire, estre banny de France, *où les feus estoient allumés*. Je luy ay souvent ouy dire que, sur ces difficultés, et sur le choix qu'il devoit faire des deux, il en avoit esté malade; enfin avoit résolu, sur la lecture du pseaume deuxiesme, d'oublier toutes considérations, cognoissant, par iceluy, que c'estoit l'ordinaire que les rois et princes se banderoient contre Dieu et contre Jésus-Christ, son roy bien aymé. Lors il se résolut de quitter la messe et les abus, et faire profession de la vérité, et n'abandonna pas toustefoys la court; et souvent, luy et quelques autres zélés faisoient faire le presche en la chambre de la royne, mère du roy, pendant son disner, estant aydés à ce faire par ses femmes de chambre qui estoient de la relligion. »

Pendant le séjour de Feuquières à l'armée, Charlotte demeurait à Orléans chez le sire de la Borde, qui s'y était retiré à cause des troubles, tandis que Mme de la Borde était restée à Paris pour veiller sur les biens de son mari. Feuquières rejoignit pour quelque temps sa femme à Orléans; après quoi tous allèrent passer le printemps à la campagne. Ils ne devaient pas jouir longtemps des douceurs de cette réunion.

Charlotte suivit son mari dans les Ardennes, avec le pressentiment d'un prochain malheur. Appelé de nouveau par le prince de Condé en août 1568, Feuquières laissa sa jeune femme à Sedan, où elle mit au monde sa fille Suzanne (le 29 décembre). Cet enfant n'eut pas le bonheur de connaître son père. Celui-ci mourut subitement d'un coup de pied de cheval, « au grand regret des gens de bien qui le cognoissoient, laissant après luy une très heureuse mémoire. »

Charlotte était encore à Sedan quand elle reçut cette terrible nouvelle. Elle venait de perdre coup sur coup son père, son beau-père et une sœur qui allait se marier. Privée à dix-neuf ans de tous ses appuis terrestres, dépossédée de tous ses biens, elle en fut d'abord tellement accablée qu'on put craindre quelque temps pour sa santé. Ayant cédé au désir de sa mère, qui l'appelait à Paris, elle y passa deux ans, au bout desquels, se sentant toujours fort abattue, elle voulut changer de résidence et conçut le projet de passer l'hiver auprès de sa sœur, Mme de Vaucélas.

Son départ était fixé au lundi suivant. Le dimanche

devait être consacré à ses visites d'adieu au prince de Condé, à la duchesse de Bouillon, à la marquise de Rothelin, à madame de Dampierre, etc... Mais elle fut arrêtée dans ses plans par le massacre de la St-Barthélemy.

Elle donne elle même d'intéressants détails sur les horreurs de cette nuit et sur les périls auxquels elle fut exposée.

« Comme j'estois encores au lict, une mienne servante de cuysine, qui estoit de la relligion et venoit de la ville, me veint trouver fort effrayée, me disant que l'on tuoit tout. Je ne m'étonnay pas soudainement; mais, ayant prins ma cotte et regardé par mes fenestres, i'apperçus à la grant rue Saint-Anthoyne, où j'estois logée, tout le monde fort esmeu, plusieurs corps de garde, et chacun à leur chapeau des croix blanches. Lors je vis que c'estoit à bon escient, et envoyai chez ma mère, où estoient logés mes frères, savoir que c'estoit. L'on les trouva fort empeschés à cause qu'alors mes frères faisoient profession de la relligion.

» Voyant que la sédition s'esmouvoit fort en la dicte rue St-Antoyne, j'envoyai ma fille, qui lors avoit troys ans et demy, au col d'une servante, chez M. de Perreuze, qui estoit maistre des requestes de l'hostel du roy, et ung de mes meilleurs parens et amys, qui la feit entrer par une porte de derrière et la receut, et me manda que, si j'y voullois aller, je serois la bienvenue. J'acceptay son offre, et m'y en allay moy septiesme. Il

ne sçavait poinct encores lors tout ce qui estoit arrivé; mais, ayant envoyé ung des siens au Louvre, il luy rapporta la mort de monsieur l'amiral et de tant de seigneurs et gentils-hommes, et que la sédition estoit allumée par toute la ville ; il estoit lors huict heures du matin.

» Je ne feus pas sy tost partie de mon logis, que des domestiques du duc de Guise y entrèrent, appelèrent mon hoste pour me trouver, et me cherchèrent partout; enfin, ne me pouvant trouver, envoyèrent chez ma mère luy offrir que sy je leur voullois apporter cent escus, ils me conserveroient et la vie et tous mes meubles. Ma mère m'en envoya donner advis chez M. de Perreuze ; mais, après y avoir ung peu pensé, je ne trouvay poinct bon qu'ils seussent où j'estois, ny que je les allasse trouver ; mais bien suppliay ma mère de leur faire entendre qu'elle ne sçavoit que j'estois devenue et leur faire offre toutes foys de la somme qu'ils demandoient. N'ayant peu avoir de mes nouvelles, mon logis feut pillé.

» Chez M. de Perreuze se veindrent réfugier M. des Landres et madame sa femme, mademoiselle Duplessis-Bourdelot, mademoiselle de Chanfreau, M. de Matho et toutes leurs familles. Nous y estions plus de quarante ; de sorte que M. de Perreuze estoit contraint, pour oster tout soupçon de sa maison, d'envoyer quérir des vivres à ung aultre bout de la ville, et aussy se tenir, luy ou madame de Perreuze, sa femme, à la porte de son logis, pour dire quelque mot en passant

à M. de Guise ou à M. de Nevers et aultres seigneurs qui passoient et repassoient par là, et aussy aux capitaines de Paris qui pilloient les maisons voisines de ceulx de la relligion.

» Nous feusmes là jusqu'au mardy, et ne peut M. de Perreuze faire sy bonne mine qu'il ne feust soupçonné, de sorte qu'il feut ordonné que sa maison seroit visitée dès le mardy après disner. La pluspart de ceulx qui s'y estoient sauvés s'estoient retirés ailleurs, et n'y estoit demeuré que feue mademoyselle de Chanfreau et moy. Il feut contraint de nous cacher, elle et sa demoyselle, dans ung buscher dehors, moy avec une de mes femmes, dans une voulte creuze; le reste de nos gens desguisés et cachés comme il avoit peu. Estant en ceste voulte en haut du grenier, j'oyois de si estranges crys d'hommes, femmes et enfans que l'on massacrait parmy les rues, et ayant laissé ma fille en bas, j'entray en telle perplexité et quasy désespoir que, sans la crainte que j'avois d'offenser Dieu, j'eusse aymé plus tost me précipiter que de tomber vive entre les mains de ceste populace et de voir ma fille massacrée, que je craingnois plus que ma mort.

» Ceste après-diner du mardy feut tué en la même rue où M. de Perreuze se tenoit, vieille rue du Temple, feu d'heureuse mémoire M. le président de La Place, feignant le mener au roy pour luy conserver la vie.

» M. de Perreuze se voyant menacé et assailly de sy près, pour nous conserver et sauver le sac de sa mai-

son, employa M. de Thou, advocat du roy, et à présent président en sa cour du parlement.

» Ceste furie estant passée plus légèrement qu'il ne s'attendoit, il feut question de nous desguiser, et nous faire desloger. D'aller chez ma mère je ne pouvois, car on luy avoit mis garde en sa maison. Je m'en allai chez ung mareschal qui avoit épousé une sienne femme de chambre, homme séditieux, et qui estoit capitaine de son quartier ; je me promis qu'ayant receu du bienfait d'elle, il ne me feroit desplaisir. Ma mère me veint voir le soir là-dedans, qui estoit plus morte que vive, et plus transie que moy. Je passai ceste nuit chez ce capitaine mareschal ; ce ne feut qu'à mesdire des huguenots, et voir apporter le butin que l'on pilloit dans les maisons de ceux de la relligion ; il me parla fort qu'il falloit aller à la messe... »

Obligée de quitter cet asile, Madame de Feuquières se réfugie d'abord chez M. le président Tambonneau, où elle ne peut rester que deux jours, cachée dans une bibliothèque. Ayant eu avis que les massacreurs viendraient fouiller jusque dans cette bibliothèque, Madame Feuquières se sauve chez un marchand de blé, ancien serviteur du président. Elle reste cinq jours sous la garde « de cet homme de bien. » « Ma mère, dit-elle à ce sujet, ayant ung peu reprins alaine, et trouvé moyen, pour saulver mes frères de ce naufrage, de les faire aller à la messe, pensa me saulver par ce même moyen, et m'en feit parler par M. de Paroy, nostre cousin, lequel, après plusieurs propos que nous eusmes

ensemble, m'en trouva, par la grâce de Dieu, très élongnée. Le mercredy matin, après que ma mère eust usé de quelques moyens pour m'y faire condescendre, n'ayant de moy telle response qu'elle voulloit, mais seulement une supplication pour me faire sortir de Paris, m'envoya dire qu'elle seroit contrainte de me renvoyer ma fille. Je ne peus que répondre, sy non que je la prendrois entre mes bras, et qu'en ce cas nous nous laisserions massacrer toutes deux ensemble ; mais, à la mesme heure, je me résolus de partir de Paris, quoy qu'il m'en deust advenir. »

« Je priay le messager de ma mère d'aller sur le champ m'arrêter une place sur le bateau du Corbillard ou a quelqu'autre remontant la Seine.

» Le tems que je demeurai en le logis du marchand de blé fut douloureux. J'étois logée en une chambrette au-dessus de Madame de Foissy. Pour n'être point découverte, je n'osois marcher ny avoir de lumière. On me portois à manger en cachette quelque morceau dans un tablier, encore falloit-il feindre avec beaucoup d'adresse.

» Je partis, enfin, le mercredi onzième jour après le massacre un peu avant midy.

» Je m'embarquay sur le basteau de Sens, le Corbillard estant trop public pour que je ne craignisse pas d'estre reconnue. Comme j'entray dans le basteau, j'y trouvay deux moynes et un prestre, deux marchans avec leurs femmes ; comme nous feusmes aux Tournelles, où il y avait garde, le basteau fut arresté, et le

passeport demandé; chacung monstra le sien, fors moy qui n'en avait point. Ils commencèrent lors à me dire que j'étois hugenotte et qu'il me falloit noyer, et me font descendre du basteau. Je leur priay de me mener chez M. de Voysenon, auditeur des comptes, qui estoit de mes amis, et faisoit les affaires de feu Madamoyselle d'Esprunes, ma grantmère, lequel estoit fort catholique romain, leur assurant qu'il répondroit de moy. Deux soldats de la compagnie me prinrent et me menèrent à la dicte maison. Dieu voulleut qu'ils demeurèrent à la porte et me laissèrent monter. Je trouvay le pauvre M. de Voysenon fort estonné, et encores que je feusse desguisée, m'appeloit Madamoyselle, et me comptoit de quelques-unes qui s'estoient sauvées là dedans. Je lui dis que je n'avais loisir de l'ouyr (car je pensais que les soldats me suivissent) qu'il y avait apparence que Dieu se voulloit servir de luy pour me saulver la vie, aultrement que je pensois estre morte. Il descend en bas et trouve ces soldats, ausquels il asseura de m'avoir veue chez Madamoyselle d'Esprunes, qui avoit ung fils évesque de Senlis, qu'ils estaient bons catholicques, et cogneus de tous pour tels. Les soldats luy répliquèrent fort bien qu'ils ne demandoient pas de ceulx-là, mais de moy; il leur dict qu'il m'avait veue aultrefoys bonne catholicque, mais qu'il ne pouvoit respondre sy je l'estois lors. A l'heure mesme arriva une honneste femme, qui leur demanda que c'est qu'ils me voulloient faire; ils luy dirent: « Pardieu, c'est une huguenotte qu'il faut noyer, car

nous voyons comme elle est effrayée ; » et, à la vérité, je pensois qu'ils m'allassent jeter dans la rivière. Elle leur dict : « Vous me cognoissez, je ne suis pas huguenotte ; je vays tous les jours à la messe ; mais je suis sy effrayée, que depuis huit jours, j'en ai la fiebvre.... » Ainsi me remettent dans le basteau, me disant que, sy j'estois ung homme, que je n'en réchapperois pas à sy bon marché. Toute l'après-diner, ces moines et ces marchans ne faisoient que parler en resjouissance de ce qu'ils avoient veu à Paris, et comme je disois ung mot, ils me disoient que je parlois en huguenotte. Je ne peus faire aultre chose que faire la dormeuse, pour n'avoir subject de leur respondre. »

La nuit venant, le bateau s'arrêta dans le lieu nommé Le Petit Laborde. A peine la fugitive se trouve-t-elle à terre qu'un serviteur de Madame Tambonneau, Minier, se présente devant elle sur le rivage. Il lui fait signe de ne point le reconnaître. Malheureusement Minier fut reconnu pour celui qui avait arrêté la place de Madame de Feuquières. Elle entendit les passagers s'étonner de ne pas voir Minier lui parler, et elle le prévint adroitement.

Inquiète de son sort, Madame Tambonneau avait envoyé Minier pour la protéger de loin. Il entra dans la grande salle où les voyageurs étaient réunis et dit avec une admirable effronterie : « Charlotte, ma maîtresse m'envoie au pays pour les vendanges ; donne-moi à boire, et soupons. »

Le langage de cet homme dissipa tous les soupçons qui s'étaient élevés contre elle.

Il n'y avait en cette hôtellerie qu'une chambre à trois lits. Les deux moines et le prêtre en prirent un, les deux marchands le second, tandis que les deux femmes et Madame de Feuquières occupaient le troisième. Elle n'y fut pas sans crainte et sans tourments. Outre la présence de tout ce monde qui l'importunait et la blessait, elle avait du linge de fine toile de Hollande, garni de dentelles. Elle craignait fort que ce linge ne fît reconnaître à ces deux femmes qu'elle n'était pas ce qu'elle paraissait.

Le jeudi matin, au moment d'entrer au bateau, Minier refusa d'y prendre place, disant à haute voix qu'il était toujours malade, puis ajoutant tout bas : « Donnez-vous garde, madame, d'aller à Corbeil ni à Melun, dont les vôtres sont seigneurs : vous y seriez connue et courriez un grand danger ; mais souvenez-vous de ne pas dépasser le village d'Ivry, à une petite lieue de Corbeil. »

Arrivée à Ivry, le batelier refusa d'abord de l'y descendre ; mais un accident fortuit l'ayant contraint de s'arrêter, Mme Feuquières put réjoindre Minier, qui l'attendait dans le voisinage. Il la conduisit tout de suite au Bouchet, dans la cabane d'un vigneron du chancelier de L'Hospital. Elle fut obligée de faire cinq lieues à pied. Après l'avoir placée chez ce pauvre homme, Minier se rendit à Wallayrand chez M. le chancelier, afin de lui demander un asile pour la fugitive.

Le chancelier de L'Hospital était à la campagne le jour de la St-Barthélemy. A la nouvelle du massacre, les campagnards se soulevèrent contre lui. Le roi Charles IX dut envoyer un détachement de cavalerie pour le protéger. Lorsque cette troupe fut en vue du château, les gens du chancelier, qui supposaient qu'on venait l'enlever, lui proposèrent de fermer les portes. — « Non, dit-il, si la petite n'est construite pour les faire entrer, qu'on ouvre la grande ! »

Madame la chancelière, quoique protestante, avait dû aller à la messe pour sauver sa vie. Son mari le fit dire à Madame Feuquières, ajoutant que sa maison lui était ouverte comme à une amie, sous la condition cependant qu'à l'imitation de sa femme, elle assisterait à la messe.

Elle refusa la protection qu'on lui offrait à un tel prix et demeura une quinzaine de jours chez le pauvre paysan. — Minier était retourné à Paris.

Le lendemain de l'installation de la jeune femme au village du Bouchet, les Suisses de la reine Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, vinrent en fourrageurs dans tous le pays pour trouver quelque huguenot. Mais comme il y avait « sauvegarde » chez le vigneron du chancelier, les soldats n'y entrèrent point. Leur présence au village servit d'excuse à Mme de Feuquières pour n'aller ni à la messe ni aux processions générales. Elle disait au vigneron qu'elle craignait les soldats.

Ce pauvre paysan, qui la croyait de sa condition, lui dit un jour : « Je regrette fort les maisons et châteaux

des gentilshommes voisins, qui ont été pillés et les maîtres massacrés, car faut reconnaître que, au pays, n'y avait point plus grands aumôniers, ni gens de bien qu'eux. »

Ayant l'intention de gagner la Brie, Mme de Feuquières emprunte un âne du vigneron et le prie de la conduire. Après avoir traversé la Seine à St-Port, entre Corbeil et Melun, elle parvient à gagner Esprunes, propriété de sa grand'mère. A sa vue, les femmes du logis lui sautèrent au cou, en disant : « Madame, nous pensions que vous fussiez morte ! »

Le pauvre vigneron demeura fort étonné et, apprenant ainsi qui elle était, s'excusa fort de l'avoir fait coucher au grand lit.

Après deux semaines de séjour à Esprunes, madame de Feuquières remonte sur un âne et s'en va à quatre lieues de là chez un frère aîné, M. de la Borde, qui, pour fuir la persécution, avait été contraint d'aller à la messe et voulut y entraîner sa sœur. Aussi ne demeura-t-elle pas longtemps sous son toit.

L'argent et les vêtements lui manquaient. Elle recueille à la hâte dans les environs une quarantaine d'écus qui lui étaient dus et part pour Sedan, où elle arrive le 1 novembre sans plus rencontrer « aulcun empeschement ny destourbier. »

Un grand nombre de protestants de toutes professions s'étaient réfugiés à Sedan. Les relations de madame de Feuquières s'empressèrent autour d'elle pour lui offrir leurs services et la pourvoir des choses de

première nécessité. Le duc et la duchesse de Bouillon furent des premiers à lui témoigner leur sympathie.

Elle logeait à Sedan dans la demeure d'un ancien médecin du feu duc de Bouillon ; afin de relever ses esprits abattus, elle s'appliqua résolument alors à l'étude de l'arithmétique et de la peinture. Ce fut pendant son séjour à Sedan qu'elle fit la connaissance du célèbre Philippe de Mornay.

Noble et d'ancienne race, Duplessis-Mornay, seigneur de Buhi s'était fait un nom dans le parti de l'opposition dès l'âge de vingt trois-ans. Il avait répondu de bonne heure aux efforts de sa mère, Françoise du Bec, pour l'amener aux doctrines réformées et à 11 ans déjà il s'était déclaré ouvertement pour la réforme. Passionné pour l'étude, Philippe poursuivit ses cours à Paris, en dépit des difficultés auxquelles étaient exposés les étudiants protestants ; il fit de longs voyages en pays étrangers, revint en France peu de temps avant la St. Barthélemy et n'échappa que par miracle au massacre. Fugitif en Angleterre, il écrivit un mémoire pour engager la reine au secours des réformés français, et publia plusieurs brochures en faveur de la réforme. Il composa aussi un assez grand nombre de poésies. Nous citerons ici quelques vers, qui donnent l'idée du tour d'esprit du jeune poëte ;

Tous les moments de cette vie,
Tous les heurs qui en font envie,
Ne sont rien qu'infélicité ;

Tout ce que l'homme en l'homme honore,
Et que le monde au monde adore,
N'est que tourment et vanité.

L'enfant trempe ses ris de larmes ;
Du jeune les jeux sont alarmes,
De courts plaisirs, longs repentirs ;
Un seul instant dure la liesse ;
Et l'aiguillon qu'elle lui laisse,
Longtemps après se fait sentir.

L'homme rien que vent ne respire ;
L'ambitieux au vent aspire,
S'en paît, s'enfle et ne peut s'emplir.
Cette grosseur n'est qu'une enflure :
La peau se tend ; une piqûre
La fait à l'instant désemplir.

Rappelé en France par le brave La Noue, il venait de se retirer à Sedan pour se livrer à ses études chéries, lorsqu'il fit la connaissance de madame de Feuquières. De naissance moins illustre que la sienne, dépouillée de ses biens, la jeune veuve ne pouvait lui offrir aucun avantage de position et de fortune. Mais dès qu'il eut appris à connaître les nobles qualités et la piété de madame de Feuquières, il l'aima, car il pensait avec raison que « le bien estait la dernière chose à quoy on devait penser en mariaige; que la principale estait les mœurs de ceulx avec qui l'on avait à passer sa vie, et surtout la crainte de Dieu et la bonne réputation. »

Charlotte qui trouvait fort « estrange la conduite d'aulcuns suivant la guerre qui pensaient à se marier

en tems si calamiteux, » n'en accepta pas moins les offres de M. de Mornay. Leurs fiançailles eurent lieu dans le courant de l'année 1575. M. de Lisy, de la maison de barons de Monjay et cousin de M. de Mornay, assistait à la cérémonie. Ce fut alors et à la demande de sa fiancée que Duplessis composa son Traité de la Vie et de la Mort. Il débute ainsi :

« C'est un cas estrange et dont je ne me puis assez esmerveiller, que les manouvriers, pour se reposer, hastent, par manière de dire, le cours du soleil ; que les mariniers voguent à toute force pour arriver au port, et, de si loin qu'ils découvrent la coste, jettent cris d'allégresse ; que les pèlerins n'ont bien ni aise, tant qu'ils soyent au bout de leur voyage; et que nous, cependant, qui sommes en ce monde attachez et liez à un perpétuel ouvrage, agitez de continuelles tempestes, harassez d'un si scabreux et malaisé chemin, ne voyons toutefois la fin et le bout de nostre tache qu'à regret, ne regardons notre vray port qu'avec larmes, n'approchons de nostre giste et paisible séjour qu'avec horreur et tremblement.

« Cette vie n'est qu'une toile de Pénélope, où tousjours y a à tistre et à retistre; une mer abandonnée à tous vents, qui, ores dedans, ores par dehors, nous tormentent sans cesse; un voyage fascheux, par gelées et par chaleurs extrêmes, par roides montagnes et par précipices, par déserts et par brigandages.

» Ainsi en devisons nous en faisant notre besongne, en tirant en cet aviron, en passant ce misérable che-

min. Et voilà néanmoins, quand la mort vient mettre fin à nos travaux, quand elle nous tend les bras pour nous tirer au port, quand après tant de dangereux passages et de fascheuses hostelleries, elle nous veut mener à nostre vray domicile, au lieu de nous resjouir, de reprendre cœur à la veue de nostre terre, de chanter en approchant de nostre bienheureux séjour, nous reprendrions (qui nous voudroit croire) nostre besongne, nous reguinderions la voile au vent et rebrousserions volontiers notre chemin. Plus il ne nous souvient alors de nos peines; nos naufrages et périls sont oubliés, nous ne craignons plus ni le travail ni les brigans. Au contraire, nous appréhendons la mort comme une peine extrême, la redoutons comme un escueil, et la fuyons comme un brigandage. Nous faisons comme les petits enfans, qui se sont plains tout le jour, et, quand on leur amène le médecin, ne sont plus malades; comme ceux qui toute la semaine auront couru les rues du mal de dents, et, quand ils voyent le barbier qui la vient arracher, n'ont plus de douleur; comme ces douillets et délicats qui, en la douleur poignante d'une pleurésie, s'escrient, n'ont point de patience après le barbier, et quand ils luy voyent aiguiser sa lancette pour couper la gorge à la maladie, retirent le bras et se recachent dedans le lict, comme s'il les vouloit tuer eux-mêmes . . . . . Nous appréhendons plus la fin de nos misères que l'infinité d'icelles que nous endurons en cette vie.

» Et d'où nous vient cette folie et simplicité ? Nous

ne savons que c'est ni de vie ni de mort. Nous craignons ce qu'il faudroit espérer, et souhaitons ce qu'il nous faudroit craindre. Nous appelons vie une mort continuelle ; et mort, l'issue d'une mort vivante et l'entrée d'une vie éternelle . . . . . »

Immédiatement après ses fiançailles (1575) M. de Mornay alla partager les dangers de son parti, prit part à la bataille de Dormans, fut blessé et fait prisonnier. Mis en liberté il put enfin rentrer à Sedan vers la fin d'octobre 1575 et se maria le 3 janvier 1576. Une semaine était à peine écoulée que Mornay allait rejoindre Condé, qui s'avançait en France avec une armée de dix-huit mille reîtres. Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails des dangers et des fatigues auxquelles fut exposé l'existence de l'homme auquel Madame de Feuquières venait de s'unir. Le cadre même de cette esquisse nous oblige à nous restreindre aux faits les plus saillants.

Le 20 mars 1576, Duplessis et sa femme quittèrent Sedan pour venir en France. Il avait renoncé à suivre le prince de Condé, qu'il voyait mal entouré ; son projet était de rejoindre le prince d'Alençon. Madame de Mornay monta à cheval et suivit son mari à travers la Champagne, qu'ils parcoururent sans trop d'accidents. Ils arrivèrent ainsi, d'étapes en étapes, jusqu'à Paris.

Ce fut pendant leur séjour dans cette ville que se conclut la paix du 7 mai 1576, qui porte dans l'histoire le nom de cinquième paix ou paix de *Monsieur*, et ce fut à cette époque aussi que Mornay composa son beau

travail intitulé : « Aux états de Blois, pour la paix, par un catholique romain, 1576. »

Dès lors jusqu'en 1582, Madame de Mornay vécut tour à tour à Londres, où son mari avait été envoyé en ambassade près la cour d'Elisabeth et où naquit sa seconde fille ; et en Flandres, où Mornay fut nommé tuteur du jeune prince de Bouillon, il y eut une grave maladie attribuée au poison que lui donna un empoisonneur nommé Guérin.

Au retour d'une seconde ambassade en Angleterre (1580), il venait de rejoindre sa famille à Anvers, lorsque le vicomte de Gand vint tenter un coup de main sur la ville. Mornay n'eut que le temps de dire à sa femme de se réfugier vers la porte d'Anvers en sauvant sa famille, augmentée depuis peu d'un fils.

Peu de temps après l'intérêt de ses propres affaires et un appel pressant du roi de Navarre attiraient de nouveau Duplessis en France. Il s'y rendit seul d'abord et n'y conduisit sa famille qu'en 1582. Mme de Mornay quittait les Pays-Bas avec de vifs regrets. Son esprit était abattu et la pensée des calamités qui, selon toute apparence, allaient fondre sur la France. Elle pressentait d'ailleurs que les affaires du royaume éloigneraient son mari et la replongerait dans la solitude dont elle avait déjà fait la triste expérience pendant les premières années de son union.

L'année suivante, l'état de sa santé l'engagea de faire son testament, qu'elle écrivait, paraît-il, beaucoup moins en vue de régler ses affaires d'intérêt qu'afin de laisser derrière elle un témoignage de sa foi.

« Nous savons, nous dit-elle dans cet écrit, que nostre vie est fragile, qu'il n'y a rien plus certain que la mort, ni si incertain que l'heure; nous sçavons aussi que nostre félicité est de servir à Dieu et d'édifier nos prochains; que nous debvons rechercher tous moyens d'instruire nostre postérité en la crainte et cognoissance de Dieu, tant par admonitions que bon exemple. C'est ce qui me fait désirer de mettre par escrit ma profession de foi. »

Plus loin :

« Je supplie Dieu me conduire en ceste vie présente en sa crainte et amour; puis me faire ce bien que, comme il m'a donné un mari doué de beaucoup de dons et de ses grâces, et duquel je reçois honneur, bon traitement et amitiés, je lui rende aussi, tous les jours de ma vie, le debvoir, obéissance et service que je lui doits, et conforme à l'amitié que je lui porte. Je recognois que, depuis que Dieu m'a donnée à lui, ayant esté maladive j'ai été souvent chagrine et ennuyeuse . . . . je proteste devant Dieu que je prens en tesmoing que, après ma naissance, m'ayant faict chrétienne et m'ayant donné la cognoissance de son saint nom, je ne pense avoir recue autant d'heur, honneur et contentement, que de lui avoir esté donnée de Dieu à femme, et m'estimerai heureuse que, quand il plaira à Dieu que soyons séparés d'ensemble, que ce soit par ma mort, car autrement ma vie me seroit une langueur [1]. »

[1] *Madame Duplessis-Mornay*, par Adolphe Schæffer.

La vie de Mme de Mornay fut conforme aux sentiments qu'elle exprime. Dévouée à la cause de la religion dont son mari fut un fidèle défenseur, douée d'une âme fortement trempée, elle sut allier les vertus héroïques aux qualités les plus tendres d'un cœur de femme. Ses mémoires, que nous voudrions pouvoir mettre en entier sous les yeux de nos lecteurs, nous la montrent toujours dévouée, infatigable et à la hauteur des circonstances si diverses dans lesquelles elle fut placée. Dans plus d'une occasion, elle surmonta sa fatigue et ses souffrances pour courir le pays à cheval, afin de tirer d'embarras celui pour lequel elle ne croyait jamais faire assez. Les intrigues de cour, les chances de la guerre et la malveillance d'ennemis acharnés qui ne reculaient pas même devant le poison, menaçaient constamment les jours de son mari; elle fut en toute circonstance, comme son ange tutélaire, toujours prête à le soutenir et à le consoler. Epouse modèle, Mme Duplessis n'en fut pas moins une mère tendre et dévouée. Pour compléter son portrait citons encore le témoignage d'un historien du XVIe siècle. « Charlotte Arbaleste, dit-il, avait un esprit net, un jugement solide plus que le sexe ne porte, un courage qui ne s'esbranlait de rien, une sévérité contre le vice, telle que les plus grands la redoutoyent, une extrême charité envers les pauvres. »

Duplessis-Mornay partit avec sa famille pour Montauban dans le courant de l'été 1584, pour assister à la prochaine réunion des députés de l'église réformée

du royaume de Navarre. Mme de Mornay se trouvait à peine à Montauban, qu'il s'éleva des difficultés entre elle et le consistoire de cette ville. L'église était sous la direction de trois pasteurs et d'un consistoire fort rigides en matière de discipline. L'usage des cheveux frisés avait été positivement défendu par eux, sous peine d'exclusion de la sainte cène. Cette prohibition avait, précédemment déjà, causé une grande rumeur dans l'église. Des familles entières, qui n'avaient pas voulu se soumettre, furent exclues de la table du Seigneur, après qu'on les eut publiquement signalées du haut de la chaire. Un simple témoignage de désapprobation à de telles rigueurs encourait une censure. Michel Bérault, l'un des pasteurs, passait pour être l'adversaire le plus acharné des cheveux frisés.

Tel était l'état des choses à l'arrivée de Mme de Mornay. Se soumettrait-elle au réglement imposé par le consistoire? La question fut sérieusement examinée par elle. Si l'usage des boucles avait été considéré par l'église comme indifférent en soi-même et s'il n'eût été question que de se conformer à la coutume, Mme de Mornay s'y fût soumise; mais, dans l'état des choses, elle pensa que sa complaisance ne ferait qu'augmenter le schisme et autoriser une mesure tyrannique envers les membres injustement exclus des priviléges de l'église. Elle n'apporta donc aucun changement à sa coiffure et à la mode de ses vêtements, qui était celle généralement adoptée quinze ans auparavant dans les

églises réformées de Sedan, d'Allemagne, d'Angleterre, des Pays-Bas et de France.

Quand arriva le temps de la célébration de la cène, Mme de Mornay et ses filles en furent exclues, ainsi que son mari et les hommes de sa maison. De Mornay adressa alors à Bérault et au consistoire une réprimande sévère, qui ne servit qu'à affermir leur résolution. Quelques membres du synode, hommes de grande considération, s'interposèrent aussi inutilement.

Le synode étant près de finir, de Mornay fut chargé d'aller soumettre au roi les résolutions de l'assemblée. Il laissa donc à sa femme le soin de soutenir seule la discussion, ce qu'elle fit avec un tact et une présence d'esprit remarquables. Elle adressa au consistoire une protestation sous forme de plainte contre Bérault, qu'elle accusa d'avoir abusé de son autorité comme ministre de l'Evangile. A ses yeux, la mesure prise contre elle et les autres membres de l'église n'était sanctionnée par aucun acte des églises réformées de France ni par aucune loi de l'Evangile, l'apôtre en parlant des cheveux frisés ayant beaucoup plus en vue le changement des intentions du cœur que le changement du vêtement.

Toutes ces représentations furent vaines. Le consistoire demeura inflexible et consentit seulement à modifier sa sentence en faveur des hommes de sa maison.

Mme de Mornay ne s'en tint pas là. Elle en ap-

pella au synode pour demander son admission au sacrement de la cène. Ce fut de vive voix et en présence de l'assemblée qu'elle réclama ses droits. « N'est-il pas pernicieux, dit-elle, que l'opinion des hommes, quoique bonne et saine en quelque manière, soit mise en lieu et place des commandements de Dieu. Nous en avons vu les tristes conséquences dans l'église romaine. Je désire que ce point puisse être éclairé, car il est évident que, si le commandement de Dieu est précis à cet égard, non-seulement l'église de Montauban, mais toutes les églises réformées doivent se faire une loi de s'y soumettre. Est-ce un point secondaire ? le pasteur ne peut l'imposer à la conscience des fidèles et en faire un motif d'exclusion de la cène. »

L'opiniâtreté du consistoire força Mme de Mornay et les femmes de sa maison de se rendre à trois lieues de Montauban, dans une village, où la cène leur fut octroyée par un pasteur nommé L'Hardy.

Leur cas fut renvoyé au synode qui devait se réunir à Montpellier au mois de mai suivant.

En 1589, nous trouvons Duplessis à Saumur. Après avoir erré de lieux en lieux à cause de la confusion des temps, il put enfin y goûter en quelque mesure le repos de la vie domestique. Il avait été nommé gouverneur de Saumur par Henri de Navarre, auquel cette forteresse venait d'être cédée.

Les affaires de la guerre et du royaume retenaient souvent Duplessis loin de sa femme. Après la mort d'Henri III il partagea les dangers de son maître dans

ses luttes contre la ligue qui s'opposait à l'avénement du Béarnais au trône de France. Il assista à la fameuse bataille d'Ivry, le 14 mars 1590. Plus tard se voyant en butte à la jalousie de quelques nobles et à la calomnie, il quitta la cour d'Henri, alors roi de France, et revint découragé à Saumur, où sa femme était occupée de la construction d'un temple pour la congrégation réformée. Elle l'avait entreprise à ses propres frais. Peu de temps après, Mornay obtenait lui-même le droit de fonder une université, qui devint florissante. De tels actes sont d'autant plus recommandables, qu'à cette époque les ressources pécuniaires des deux époux avaient été grandement diminuées par les prêts considérables que Mornay avait faits au roi son maître.

Des trois enfants, deux filles et un fils, que Mme Duplessis eut de son second mariage, Philippe, seigneur de Boves, était son favori. C'était un jeune homme « doué, au dire de ses contemporains, de rares dons du corps et de l'esprit. » Sa mère avait de bonne heure voué tous ses soins à développer son cœur et son intelligence, et le résultat répondit à ses efforts. Il partit, au commencement de l'année 1599, pour entrer au service de Maurice, prince d'Orange, sous lequel il fit avec éclat ses premières armes. Il revint sain et sauf en France, mais n'y resta pas longtemps et obtint de nouveau de ses parents et du roi l'autorisation de prendre part à la guerre des Pays-Bas contre les Espagnols. Sa mère, en se séparant de lui, lui adressa ces paroles du patriarche : « Souvenez-vous,

mon fils, que si quelque accident mortel vous arrivait, vous feriez descendre mes cheveux blancs avec douleur dans le sépulcre. »

Ses craintes, hélas! devaient bientôt se réaliser. Philippe prit part au siége de la ville de Gueldres et y fut tué d'un coup d'arquebuse, à l'âge de 26 ans (1605). Le prince Maurice, en apprenant sa mort, en fut ému jusqu'aux larmes. Par ses ordres, le cœur et les entrailles du jeune soldat furent ensevelis avec les honneurs militaires dans la ville de Wesel. Le prince lui-même, avec tous les comtes de la maison de Nassau, suivirent le corps jusqu'au bateau dans lequel il devait être conduit à Rotterdam et de là à Saumur.

M. Samuel Bouchoreau, pasteur à Saumur, et quelques amis furent chargés du triste devoir d'en informer la famille.

Ils rencontrèrent Mornay sortant de l'appartement de sa femme. En apprenant le coup fatal qui venait le frapper, le pauvre père s'écria : « Je n'ai plus de fils, donc je n'ai plus de femme. »

Faisant un suprême effort pour cacher sa douleur à Mme de Mornay, il rentra auprès d'elle, afin de la préparer doucement à cette épreuve. Son émotion, son attitude révélèrent tout en un instant à la pauvre femme. Elle tomba dans un long évanouissement, interrompu par des crises de convulsions. Son corps, miné déjà par la maladie, ne put résister à un tel coup ; sa vie ne fut dès lors qu'une longue agonie. La tendre sollicitude de son mari ne suffisait plus pour relever

le corps abattu. C'est alors que M. de Mornay écrivit pour elle la brochure intitulée : « Les larmes de Phil. de Mornay, sieur du Plessis, dédiées à Dame Ch. Arbaleste, sa femme. »

M. et Mme Duplessis furent l'objet d'une sympathie générale. Leurs enfants accoururent en toute hâte pour mêler leurs larmes à celles de leurs parents. Tous les habitants de Saumur, et parmi eux beaucoup de catholiques, pleuraient hautement la mort du jeune soldat. Henri IV, quand il apprit cette mort, s'écria : « J'ai perdu la plus belle espérance de gentilhomme de mon royaume ; j'en plains le père et il faut que je l'envoie consoler ; autre père que lui ne pouvait faire une telle perte. »

Il écrivit en effet à Duplessis-Mornay :

« M. Duplessis, ayant su l'infortune advenue à votre fils, j'en ai reçu pour votre considération le déplaisir que vos fidèles services et l'affection que je vous porte méritent. Votre perte, à laquelle je participe, est grande ; je la ressens aussi pour vous, comme pour moi, ainsi que doit faire un bon maître, tel que je suis du père, et l'étais du fils, espérant qu'il imiterait votre fidélité et dévotion à mon service, comme il s'efforçait de faire vos actions. Dieu a voulu en disposer ; consolez-vous en Lui, en la bienveillance de votre bon maître, et en votre prudence et constance. Je vous en prie, de me faire paraître en cette occasion si sensible, que vous déférez plus en mon désir et conseil qu'en votre juste douleur. Vous me contenterez

grandement, et vous en recueillerez le principal fruit, car je vous souhaite toute félicité et santé, ainsi que vous le dira de ma part Bruneau, que je vous envoie exprès à cet effet. Je prie Dieu.....

HENRI.

A Paris, 20 novembre 1605.

Un grand nombre de seigneurs, catholiques aussi bien que protestants, envoyèrent des lettres de condoléance. Mais rien ne fut plus précieux à M. et Mme de Mornay que la sympathie exprimée par les membres de l'église réformée de Saumur.

Le corps de leur fils n'arriva que le 21 avril 1606. Un concours immense de gens de tous rangs le suivit au lieu choisi par ses parents pour la sépulture. C'était un caveau de famille, construit tout exprès sur un terrain attenant au temple.

Mme de Mornay profita des forces qui lui étaient encore accordées pour mettre la dernière main à son testament, entrepris jadis en vue de son fils. Des larmes s'échappent de sa plume.

« Et icy est-il raisonnable, dit-elle, que ce mien livre finisse par luy, qui ne feut entreprins que pour luy, pour lui descrire notre pérégrination en ceste vie, et puisqu'il a pleu à Dieu, il a eu plus tost et plus doulcement fini la sienne ; aussy bien, si je ne craignois l'affliction de M. Duplessis, qui, à mesure que la mienne croist, me fait sentir son affection, il m'ennuyeroit extrêmement à le survivre. »

Comme de Mornay l'avait prévu, sa femme alla bientôt rejoindre ce fils tant pleuré. Elle mourut le 15 mai 1606.

Nous terminerons par le récit touchant que nous fait de sa mort un témoin oculaire [1].

« La constance et résolution qu'elle taschoit d'apporter contre ceste affliction lui tournoit en crève cœur....., ce que ressentant bien en elle-mesme, elle n'avoit plus aultre estude ni presque aultre discours avec ses familiers, que de se préparer à bien mourir.

» Le sept donq du mois de may 1606, jour de dimanche, aiant esté au presche, elle commença incontinent après disner à se sentir mal ; ce que toutesfois elle voulut cacher, à cause d'une sienne femme de chambre qu'elle marioit ce jour-là ; mesmes après le disner voulut aller au catéchisme ; le mal néantmoins la pressant, elle s'arrêta.... et peu après se mit au lict. »

Le dimanche au soir, 14 de mai, Duplessis s'était jeté sur un lit en sa chambre pour prendre un peu de repos, car jour et nuit il ne l'abandonnait guère, lorsqu'on vint lui dire qu'elle « s'abaissait. » Aussitôt il s'approche d'elle, décidé à ne point lui cacher la gravité de son état ; car souvent elle lui avait dit « qu'elle vouloit savoir sa fin pour rendre, par la grâce de Dieu, confession de sa foi, jusqu'à son dernier souspir. » Il « commença à l'embrasser. » Comprenant aussitôt que

[1] Voir *Madame Duplessis-Mornay*, par A. Schœffer.

sa mort était imminente, elle lui dit « qu'après la connaissance de son salut en Jésus-Christ, elle n'avait de rien tant remercié Dieu que de l'avoir donnée à lui ; que par la tristesse qu'il recevait de sa mort, il ne se rendist point moins utile à son Eglise ; qu'elle supplioit son Dieu de toute son affection de le vouloir de plus en plus bénir. Pour elle, qu'elle s'en alloit à Lui, résolue que rien ne la pouvait séparer de la dilection que Dieu luy avait portée en son Fils Bien-aimé ; que son Rédempteur vivoit ; qu'elle avoit part par sa grâce à sa victoire ;... cela avec une voix forte, des paroles si solides, des textes de l'Ecriture qu'elle estendoit si à propos, que jamais on ne luy avoit veu l'esprit plus entier, ni la mémoire plus ferme..... M. Duplessis luy respondoit, en passages conformes ; seulement pour venir aux atteintes des siens, car la douleur l'engloutissait....

» En ces angoisses, elle avertit qu'on advisast comment on feroit sçavoir la nouvelle de sa mort à ses filles...., requit aussi son mari de ce qu'elle désiroit pour ceux et celles qui l'avoient servie....

» Son heure advançant, elle sentit son ouye s'affaiblir, et demanda qu'on parlast plus haut. Requit aussi le pasteur, M. Bouchereau, de lui ramentevoir, approchant de sa fin, ces dernières paroles de nostre Seigneur en la croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains », pour mourir là-dessus. Mais il n'en fut besoin, car elle s'en souvint d'elle-même et les prononça fermement..... Tendant à sa délivrance, tous-

jours avec saintes paroles, tant qu'elle peut parler, elle finit en sanglotant : O Jésus ! jusqu'au dernier souspir. Et ainsi rendit son âme à Dieu.

» En toute ceste agonie, M. Duplessis ne l'abandonna point, et quand, ou pour prier Dieu pour elle, ou crevé de douleur, il s'en retiroit en quelque coin de la chambre, elle le demandoit, et aussitost lui tendoit la main, tesmoignant, par quelque mot, que la douleur qu'il sentoit pour elle lui estoit plus sensible que la sienne propre.

» Et fut son corps le mardi en suivant, 16 may, déposé près de celui de son fils au lieu à ce destiné, qu'elle avoit fait achepter et bastir avec grand soin ; porté partie par les plus honnestes gens de la famille et garnison, partie par les anciens de l'Eglise réformée de Saumur, qui se vinrent volontairement offrir à cest office, la pleurant tous comme mère, et secondés en ce regret, sans distinction de religion, de tous ceux de la ville.

» Ce qui nous en reste, c'est qu'après nous avoir esté longtems un exemple de vivre en la crainte de Dieu, il nous la proposa en exemple de bien mourir en la foi de Jésus-Christ son Fils dont, par son Saint-Esprit, il nous face la grâce. Amen ! »

IX

PHILIPPE DE LÜNZ

PHILIPPE DE LÜNZ

1535-1558

Philippe de Lünz naquit en Gascogne. Nous ne savons rien de sa jeunesse, sinon qu'elle épousa un seigneur de Graberon et que tous deux vinrent à Paris pour se joindre à l'église réformée. L'époux de Philippe était ancien de la congrégation ; les Huguenots tenaient leurs assemblées dans sa maison, où les voisins entendirent souvent retentir le chant des psaumes. Le bonheur de cette union fut après peu de temps détruit par la mort. Une fièvre maligne emporta le seigneur de Graberon au mois de mai 1557 ; sa veuve n'avait alors que 22 ans.

Une nuit, c'était le 4 septembre de la même année, les réformés, au nombre de 400 environ, s'étaient réunis dans une salle de la rue St. Jacques. Ils avaient

pris la Cène en commun et se préparaient à se retirer, lorsqu'ils entendirent au dehors des cris forcenés. Irrités par la perte de la bataille de St. Quentin, les catholiques s'en prenaient aux Huguenots des malheurs de la patrie. Ils s'étaient attroupés devant la maison où était l'assemblée. Ils cherchaient à enfoncer les portes à coups de pierres et vociféraient : « A mort les meurtriers, les voleurs, les ennemis de la patrie ! à bas les Luthériens ! » Chacun courait aux armes, la rage s'accroissait parmi le peuple, l'effroi parmi les protestants. Les anciens cependant invitaient ces derniers au calme, et, après quelques instants de pourparlers, ils se décidèrent à tenter une sortie au milieu des ennemis. Ceux qui avaient des armes frayèrent le chemin à leurs compagnons. La plupart échappèrent à la rage de leurs persécuteurs : quelques-uns cependaut eurent un sort moins heureux. L'un d'entre eux fut si défiguré par les coups de pierre, qu'ils ne portait plus trace de figure humaine. Plusieurs, et Philippe avec eux, forcés de rester dans l'intérieur de la maison, furent faits prisonniers.

Les habits en lambeaux et souillés de boue, les malheureux furent entraînés par le peuple dans des cachots infects, dont ils virent bientôt les portes se fermer sur eux. Philippe de Lünz supporta pendant une année les rigueurs de la détention, mais en cherchant à les adoucir par le chant des psaumes. On l'entendait constamment s'écrier : « Eternel ! tourne ta face vers moi et aie pitié de moi ; car je suis seule et affligée.

Les détresses de mon cœur se sont augmentées ; délivre-moi de mes angoisses; garde mon âme et me délivre; que je ne sois point confuse, car je me suis retirée vers toi. (Ps. XXV.) Mon âme a soif du Dieu vivant ; quand entrerai-je et me présenterai-je devant ta face? » (Ps. XLII.) La plus grande de ces épreuves fut peut-être la persécution qu'elle eut à supporter de par les prêtres, qui faisaient de vains efforts pour la ramener aux erreurs du papisme. Elle resta victorieuse. « Ne croyez-vous pas que l'hostie est vraiment le corps du Seigneur ? » lui demandèrent un jour ses persécuteurs. — Eh! Monsieur, qui croirait que cela soit le corps de celui auquel toute puissance a été donnée, et qui est élevé par-dessus tous les cieux, quand les souris le mangent et que les guenons et singes s'en jouent et le mettent en pièces ! Elle ajouta, « encore qu'elle eût la larme à l'œil, » quelques paroles qui témoignaient de la sérénité de son âme.

Lorsque la douceur de voir sa sœur lui fut refusée, elle dit au lieutenant : « Je vois bien que ma mort approche. Si jamais j'ai eu besoin de consolation, c'est à présent ; je vous prie de m'octroyer que j'aie une Bible ou un Nouveau Testament pour me conforter. » Son procès ne fut pas long. Les juges avaient hâte de s'emparer de ses biens.

Lorsqu'il connut les malheurs des réformés en France, Calvin engagea les princes allemands à les prendre sous leur protection. Malheureusement les représentations de ces princes arrivèrent trop tard à

la cour de France et restèrent infructueuses. Philippe et ses compagnons étaient condamnés sans retour. Ceux-là même qui avaient le plus à se louer de la bonté et de la charité de la jeune femme, ajoutèrent par leurs fausses dépositions aux charges qu'on faisait déjà peser sur elle. Philippe fut appelée devant les juges pour y subir un interrogatoire sur les questions suivantes :

« Si elle croit à la messe. » — « R. Elle ne veut croire que ce qui est révélé dans l'Ancien et le Nouveau Testament; elle ne veut accepter que les sacrements institués par notre Sauveur; elle n'y voit point la messe. » — « Veut-elle recevoir l'hostie? » — « Elle ne veut recevoir que ce que Christ a ordonné. » — « Depuis quand ne s'est-elle pas confessée au prêtre? » — « Elle se confesse chaque jour à son Dieu, ainsi qu'il l'a commandé; nulle autre confession n'est instituée par Christ, qui seul a le pouvoir de pardonner les péchés. » — « Que pense-t-elle des prières adressées à la vierge Marie et aux saints? » — « Elle ne connaît point d'autre prière que celles que Dieu lui a enseignées, c'est à lui que nous devons nous adresser et à personne d'autre. » — « Que pense-t-elle du culte des images? » — « Qu'on ne doit point les adorer. » — « De qui prend-elle cette doctrine? » — « Du Nouveau Testament. » — « Mange-t-elle de la viande le vendredi et le samedi? » — « Elle s'abstient de la viande lorsqu'elle croit être en scandale à ceux qui sont faibles, mais la Parole de Dieu nous permet de

jouir de toute nourriture, pourvu qu'on le fasse avec actions de grâce. » — On lui fit alors observer que l'Eglise avait institué ce commandement et que c'était pécher que de l'enfreindre. — Philippe s'écria vivement qu'elle n'avait rien vu dans le Nouveau Testament qui permît au pape de s'attribuer la puissance d'imposer des commandements. — « Les puissances sont instituées de Dieu, répliquèrent les juges. » — « Oui, les puissances de la terre, répondit Philippe, mais l'Eglise n'est soumise à d'autre puissance qu'à celle de Christ! »

Dans un autre interrogatoire, on la questionna sur l'endroit où son mari était enseveli. On pensait qu'elle l'avait mis dans son jardin. « Non, dit-elle, il a esté emporté à l'hostel Dieu pour estre inhumé avec les poures sans toutefois autres cérémonies superstitieuses. » — On lui demanda « s'il est requis pour la salutation de celui qui est décédé, de faire prières. » — Elle répondit qu'elle croyait « celui qui serait décédé au Seigneur, estre purgé par son sang et ne lui fallait autre purgation. Et que pourtant n'était besoin de faire prières pour les trépassés et qu'ainsi elle l'aurait lu au Nouveau Testament. » (Crespin.)

Plusieurs autres martyrs furent condamnés avec elle le 27 septembre 1558. Un vieillard, Nicolas Clivet, et un jeune homme, Taurin Gravelle, tous deux anciens de l'église réformée, étaient au nombre de ceux qui furent saisis par les sbires d'Henri II.

Nous empruntons au *Bulletin du Protestantisme* (2e

vol. pag. 383) la description pathétique du supplice de ces trois infortunés, supplice qui n'était que la répétition de ces horribles tragédies dont les héros fécondèrent le sol de la Réforme en France.

« Déjà les fagots s'amoncellent; la place Maubert est couverte d'un peuple de sauvages sur lequel domine un échafaud ; là s'asseoit la plus féroce entre toutes les bêtes fauves ; elle se nomme Catherine. Ses petits, laids et malingres, sont groupés autour d'elle comme des lionceaux de quelques jours : à peine ont-ils leurs dents et déjà ils rugissent : « Du sang, du sang ! » le sang de ceux que leurs flatteurs appellent leurs enfants ; que l'étranger nomme leurs sujets, la postérité, leurs victimes.

» Au sortir d'une étroite cellule de pierre, une jeune femme de 23 ans (Philippe) est entraînée par d'ignobles sicaires; ils la précipitent contre un mur. L'un d'eux couvre son épaule et sa gorge nues d'une main de géant sous laquelle elle plie, et de l'autre approche d'elle un long et tranchant coutelas : « Ta langue; truande ! » Quel moment ! peut-on y songer seulement sans qu'une sueur froide vous saisisse !

» Philippe de Lünz est belle et d'une noble naissance. Aux larmes de ses yeux, aux grâces de sa prestance majestueuse, si l'aspect de la mort l'épouvantait, elle pourrait joindre l'artifice d'une parole suppliante, et, qui sait ? émouvoir nos bêtes fauves et leurs chefs courroucés. Voilà ce que ces juges ont prévu : il ne faut pas qu'elle parle, on lui coupera la langue. « Ta

langue ! » répète l'homme de sang. Et voyant qu'on ne le fait pas attendre : « Allons, c'est bien ! tu n'as donc pas peur ! » — « Puisque je ne plains pas mon corps, plaindrais-je ma langue ? Non, non ! »

» L'exécution suit ces paroles. En proie aux plus horribles souffrances, Philippe est jetée dans un tombereau aux pieds de deux compagnons d'infortune liés des mêmes chaînes.

» Des acclamations féroces saluent l'arrivée des trois martyrs ; heureusement que, dans cette multitude, ils reconnurent des frères et une communion secrète s'établit entre eux.

» En même temps, un nouveau personnage paraît sur l'échafaud ; le père des louvetaux, Henri, qu'on nomme le deuxième et qu'on pourrait surnommer le cruel.

» La fête dura longtemps. Lorsqu'elle approcha de sa fin, le bûcher, au milieu de lueurs vacillantes, n'offrait plus qu'un monceau de cendres ; à celles des fagots se mêlaient celles des deux coreligionnaires de Philippe. Leurs épouvantables convulsions et leurs cris déchirants n'avaient fait que rasséréner son âme. Elle priait encore avec toute l'ardeur d'une créature céleste, lorsqu'elle se sentit soulevée de terre . . . . . On lui « flamboie » les pieds sur les tisons incandescents ; puis la pauvre créature, maniée comme une plume par ces tortureurs, fait un demi-tour entre leur mains, et sa belle tête perd toute expression et toute vie dans le même supplice que vient de subir l'autre

extrémité de son corps. Ses cheveux, en se consumant, laissent échapper une épaisse et nauséabonde fumée, son crâne est mis à nu ; elle est aveugle. » — « Philippe de Lünz, dit Crespin, auait auparauant pleuré son mari et porté le deuil habillée de linges blancs à la façon du pays : mais alors elle auait posé tous ses habillements de veuvfuage et repreins le chaperon de velours, et autres accoustrements de ioie, comme pour receuoir cest heureux triomphe, et estre iointe à son espoux Jesus-Christ. Estans arrivez à la place Maubert, lieu de leur mort, auec cette constance, Philippe et ses compagnons furent ars et bruslez. »

X

IDELETTE DE BURE

son côté, veut bien promettre d'apprendre notre langue. Elle demande du temps pour réfléchir et je charge aussitôt mon frère avec un de nos amis, d'aller solliciter la main d'une autre personne qui m'apportera, sans fortune, une assez belle dot, pour peu que ses qualités répondent à la bonne réputation dont elle jouit. Son éloge est dans toutes les bouches. Si, comme je l'espère, ma demande est favorablement accueillie, les noces ne seront pas différées au delà du 10 mars. Tout mon désir est que tu viennes alors bénir notre union.» Différentes circonstances ayant empêché la réalisation de ce projet, Calvin écrit tristement à Farel, le 21 juin 1540: « Je n'ai pas encore trouvé de compagne ; n'est-il pas plus sage d'abandonner mes recherches ? »

Au nombre des anabaptistes qui furent convertis par le ministère de Calvin, pendant son séjour à Strasbourg, s'était trouvé un certain Jean Storder de Liége. Calvin le visitait fréquemment. Témoin des vertus chrétiennes de Jean et de sa femme Idelette, il professait pour eux un profond respect. Jean mourut de la peste, peu de temps après, laissant sa veuve et ses enfants sans protecteur et sans guide. Idelette vivait alors dans la retraite et devait plus tard, comme femme de Calvin, supporter les agitations d'une vie orageuse. Calvin la choisit pour compagne. Pauvre des biens de la terre, mais riche de ceux du ciel, Idelette apportait en dot au réformateur une âme capable des plus grands sacrifices et *qui saurait affronter avec lui*

IDELETTE DE BURE [1]

FEMME DE CALVIN

1540-1549

Les adversaires de Calvin, ses disciples eux-mêmes, autorisés par la négligence des historiens à recueillir les détails intimes de son existence, ont cru à tort que le réformateur genevois n'avait jamais connu ces sentiments si doux, ces affections de la famille qui reposent l'esprit et le cœur. Autant Luther est prodigue de ces effusions familières qui nous initient aux événements heureux ou tristes de sa vie, autant Calvin est sobre de ces détails intimes qui répandent une douce lumière

[1] Sauf quelques légères modifications, cette notice est la copie textuelle de celle que M. Jules Bonnet a insérée dans le *Bulletin du protestantisme*, tom. IV.

autour du foyer domestique. Il semble redouter l'effusion comme une faiblesse et ne laisse que rarement échapper des éclairs de sensibilité morale qui révèlent des profondeurs inconnues sans les dévoiler entièrement à nos regards.

Ce fut pendant son exil à Strasbourg que Calvin songea pour la première fois au mariage. Chassé de sa patrie par la persécution, réfugié d'abord à Bâle en 1535, puis à Ferrare, enfin à Genève, où la proscription le contraignit encore de reprendre le bâton de pèlerin, Calvin trouvait à Bâle (1538) l'hospitalité la plus généreuse auprès de son ami Simon Grynée, pasteur. A cette époque, la ville de Strasbourg, soumise à la doctrine évangélique depuis 1525, recueillait pieusement dans ses murs tous ceux que la persécution chassait de leur patrie. L'université, nouvellement fondée, répandait un certain éclat par l'ensemble des savants qui la composaient. Jean Sturm et Bucer, tous deux amis de Calvin, Capiton, Hedio, Niger, avaient travaillé, avec succès à l'organisation de cette université, où l'on vit bientôt affluer une jeunesse avide de connaissances.

Appelé à Strasbourg par les prières de Bucer et nommé pasteur d'une paroisse de réfugiés français, Calvin donnait des cours de théologie à l'université. Assiégé comme il était par les visites des étudiants et même des chrétiens avides de recueillir les miettes spirituelles qui tombaient de ses discours pleins d'onction, chargé d'occupations et de soucis auxquels se joignirent encore des difficultés domestiques, Calvin

souhaitait ardemment d'avoir une vie de famille. Ses amis lui offrirent leur intervention pour lui chercher une *compagne aimante*, *pieuse et fidèle*. L'impétueux Farel même s'associa, mais sans succès, à ces démarches matrimoniales en faveur de Calvin. Celui-ci écrivait à Farel, le 19 mai 1539 : « Souviens-toi de ce que je désire surtout rencontrer dans une compagne. Je ne suis pas, tu le sais, du nombre de ces amants inconsidérés qui adorent jusqu'aux défauts de la femme dont ils sont épris. La seule beauté qui puisse plaire à mon cœur, est celle qui est douce, chaste, modeste, économe, patiente, soigneuse enfin de la santé de son mari. Celle dont tu m'as parlé réalise-t-elle ces conditions, viens avec elle de peur qu'un autre ne te devance, sinon n'en parlons plus. » Dans une autre lettre à Farel, du 6 février 1540, après s'être longuement étendu sur quelques nouvelles politiques, il ajoute : « On m'offrait une personne jeune, riche, de noble naissance, dont la dot surpasse infiniment tout ce que je puis désirer. Deux motifs, cependant, m'engageaient à la refuser ; elle ignore notre langue, et me semble devoir être un peu fière de sa naissance et de son éducation. Son frère, doué d'une rare piété, et aveuglé par son amitié pour moi au point de méconnaître son intérêt personnel, me pressait d'accepter, et les prières de sa femme venaient encore s'ajouter aux siennes. Que faire ? J'avais la main presque forcée, si le Seigneur ne m'eût tiré d'embarras. Je réponds que suis prêt à donner mon consentement, si la jeune personne, de

son côté, veut bien promettre d'apprendre notre langue. Elle demande du temps pour réfléchir et je charge aussitôt mon frère avec un de nos amis, d'aller solliciter la main d'une autre personne qui m'apportera, sans fortune, une assez belle dot, pour peu que ses qualités répondent à la bonne réputation dont elle jouit. Son éloge est dans toutes les bouches. Si, comme je l'espère, ma demande est favorablement accueillie, les noces ne seront pas différées au delà du 10 mars. Tout mon désir est que tu viennes alors bénir notre union.» Différentes circonstances ayant empêché la réalisation de ce projet, Calvin écrit tristement à Farel, le 21 juin 1540: « Je n'ai pas encore trouvé de compagne; n'est-il pas plus sage d'abandonner mes recherches? »

Au nombre des anabaptistes qui furent convertis par le ministère de Calvin, pendant son séjour à Strasbourg, s'était trouvé un certain Jean Storder de Liége. Calvin le visitait fréquemment. Témoin des vertus chrétiennes de Jean et de sa femme Idelette, il professait pour eux un profond respect. Jean mourut de la peste, peu de temps après, laissant sa veuve et ses enfants sans protecteur et sans guide. Idelette vivait alors dans la retraite et devait plus tard, comme femme de Calvin, supporter les agitations d'une vie orageuse. Calvin la choisit pour compagne. Pauvre des biens de la terre, mais riche de ceux du ciel, Idelette apportait en dot au réformateur une âme capable des plus grands sacrifices et *qui saurait affronter avec lui*

consolation est de penser qu'elle ne vous est pas désagréable[1]. »

Deux ans après son mariage, Idelette eut un fils que le Seigneur lui retira bientôt. Accablée par le poids de sa douleur, elle avait grand besoin d'être soutenue par les témoignages de sympathie que lui prodiguaient les églises de Lausanne et de Genève. Deux ans après, le cœur d'Idelette fut de nouveau déchiré par la perte d'une fille. Un troisième enfant, dont M. de Falais devait être le parrain, lui fut encore enlevé. Idelette pleurait, tandis que Calvin cherchait à oublier sa douleur dans le sentiment de paternité spirituelle qui le faisait s'écrier : « Le Seigneur m'avait donné un fils ; il me l'a ôté ; que mes ennemis voient un sujet d'opprobre pour moi dans cette épreuve ! N'ai-je pas des milliers d'enfants dans le monde chrétien ! »

La santé d'Idelette, naturellement délicate et frêle, fut ébranlée par ces coups répétés. Elle passa ses dernières années dans un état de langueur et de souffrance : « Salue ta femme, écrit Calvin à Viret ; la mienne est sa triste compagne dans les maladies de langueur. Je redoute une issue funeste. Mais n'est-ce pas assez de tant de maux qui nous menacent dans le présent ? Le Seigneur nous montrera peut-être un visage plus favorable à l'avenir. » Et ailleurs : « Ma femme se recommande à vos prières. » Le savant médecin Textor, ami de Calvin, veillait avec sollicitude

[1] Das Leben J. Calvins Henry's, 1 vol. 418.

son côté, veut bien promettre d'apprendre notre langue. Elle demande du temps pour réfléchir et je charge aussitôt mon frère avec un de nos amis, d'aller solliciter la main d'une autre personne qui m'apportera, sans fortune, une assez belle dot, pour peu que ses qualités répondent à la bonne réputation dont elle jouit. Son éloge est dans toutes les bouches. Si, comme je l'espère, ma demande est favorablement accueillie, les noces ne seront pas différées au delà du 10 mars. Tout mon désir est que tu viennes alors bénir notre union.» Différentes circonstances ayant empêché la réalisation de ce projet, Calvin écrit tristement à Farel, le 21 juin 1540: « Je n'ai pas encore trouvé de compagne ; n'est-il pas plus sage d'abandonner mes recherches ? »

Au nombre des anabaptistes qui furent convertis par le ministère de Calvin, pendant son séjour à Strasbourg, s'était trouvé un certain Jean Storder de Liége. Calvin le visitait fréquemment. Témoin des vertus chrétiennes de Jean et de sa femme Idelette, il professait pour eux un profond respect. Jean mourut de la peste, peu de temps après, laissant sa veuve et ses enfants sans protecteur et sans guide. Idelette vivait alors dans la retraite et devait plus tard, comme femme de Calvin, supporter les agitations d'une vie orageuse. Calvin la choisit pour compagne. Pauvre des biens de la terre, mais riche de ceux du ciel, Idelette apportait en dot au réformateur une âme capable des plus grands sacrifices et *qui saurait affronter avec lui*

l'exil, la pauvreté, la mort même, pour la confession de la vérité[1].

Les noces du réformateur furent célébrées au mois de septembre 1540, avec beaucoup de solennité, en présence de députés envoyés par les consistoires de Neuchâtel et de Valangin. Peu de temps après, Calvin laissait sa famille aux soins d'Antoine Calvin, son frère, et de la famille de Richebourg, dont il avait élevé les fils ; il partait pour la diète de Worms. De là il se rendit à Ratisbonne, où les nouvelles les plus affligeantes vinrent l'atteindre et le faire trembler pour la vie de ceux qui lui étaient les plus chers. La peste faisait de cruels ravages dans la ville de Strasbourg. Louis de Richebourg, Claude Fercy, son précepteur, tous deux amis de Calvin, venaient de succomber. « Je fais effort, écrivait-il, pour résister à ma douleur. Je recours à la prière, aux saintes méditations, afin de ne pas perdre tout courage[2]. »

Retenu longtemps à Ratisbonne par les intérêts de la Réforme, Calvin reçut dans cette ville les députés qui venaient solliciter son retour à Genève.

Angoissé d'abord à la perspective de reprendre l'œuvre du ministère dans une ville où il avait tant souffert, il céda cependant, ranimé par le sentiment du devoir.

Lorsque, après trois années d'exil, Calvin fut rentré à Genève, les conseils réunis décidèrent qu'un messa-

[1] Calvinus Vireto, 7 avril 1549.

[2] Calvinus Richeburgia (avril 1541).

mais eux et moi, nous gagnons peu de chose. Tu connais la tendresse de mon cœur, pour ne pas dire sa faiblesse. Je succomberais, si je ne faisais un effort sur moi-même pour modérer mon affliction. » La lettre de Calvin à Farel n'est pas moins touchante : « Adieu, cher et bien-aimé frère ; que Dieu te dirige par son esprit et m'assiste dans mon épreuve. Je n'aurais point résisté à ce coup, s'il ne m'avait tendu la main du haut du ciel. C'est lui qui relève les cœurs abattus, qui console les âmes brisées, qui fortifie les genoux tremblants. » Sous l'impression d'une perte aussi douloureuse, Calvin eut cependant la force d'accomplir tous les devoirs de son ministère. Mais le souvenir de celle qu'il avait perdue ne s'effaça jamais de son cœur ; quoique jeune encore, il ne contracta pas d'autres liens et il ne prononçait le nom d'Idelette de Bure qu'avec un profond respect pour ses vertus et une tendre vénération pour sa mémoire.

Jamais hommage plus légitime et regrets plus mérités. En perdant Idelette de Bure, Calvin n'avait pas seulement perdu la compagne de son ministère et de sa vie, il avait perdu aussi une vertu. Si le rôle de la femme chrétienne est de consoler et de bénir, de rappeler sans cesse aux hommes les droits de la charité trop méconnus dans les siècles de révolutions, personne ne fut plus digne qu'Idelette d'accomplir une telle mission auprès du réformateur. Souvent malade et chagrin, Calvin perdit trop tôt ces affections domes-

tiques, dont il n'éprouva que neuf ans la salutaire influence.

Ce regret suffit à honorer celle dont le nom s'est, pour ainsi dire, perdu dans la gloire de Calvin, comme son existence humble et cachée s'était écoulée sans bruit dans l'accomplissement des devoirs obscurs qui sont le lot de la femme. Moins brillante que Catherine de Bora, plus grave et plus austère, elle ne connut de la vie que ses renoncements, de la maternité que ses deuils. Sa gloire fut de s'effacer pendant sa vie et de perpétuer cette immolation d'elle-même jusqu'à la mort. C'est à l'historien de réparer l'oubli immérité qui s'attache à ce nom, de relever cette figure modeste et voilée de son volontaire abaissement, et de l'inscrire à côté de la femme forte des Ecritures, « dont le prix surpasse de beaucoup les perles, qui fait du bien à son mari tous les jours de sa vie et ne lui fait jamais de mal, et que ses œuvres louent à perpétuité. »

XI

ÉLISABETH

DUCHESSE DE SAXE ET LANDGRAVINE DE THURINGE

ÉLISABETH

DUCHESSE DE SAXE ET LANDGRAVINE DE THURINGE

1540-1594

Elisabeth naquit au château de Birkenfeld, six ans avant la mort de Luther, le 30 juin 1540. Elle descendait des Hohenzollern et des Wittelsbacher. Son père était le prince palatin Frédéric III ; sa mère était fille du margrave Casimir de Anspach. L'un et l'autre se faisaient distinguer par leur piété et leurs abondantes aumônes.

Elisabeth avait à peine sept ans lorsque la guerre de Smalkalde vint à éclater. La paix d'Augsbourg, conclue en 1553, n'exerça qu'une influence superficielle sur les dissensions religieuses qui divisaient les partis.

Entraîné par son épouse, Frédéric III se prononça ouvertement en faveur du protestantisme. Il chercha d'abord à se placer comme médiateur entre les luthériens et les calvinistes, mais bientôt (en 1560) il se déclara contre les premiers, déposa les prédicateurs et docteurs luthériens, et fit imprimer en 1563 le catéchisme de Heidelberg. Il eut pour cela bien des embarras et des luttes à soutenir, dont il se tira glorieusement à la diète d'Augsbourg (en 1566), par un discours si remarquable, que son antagoniste, Auguste de Saxe, lui frappant sur l'épaule après la séance, lui dit avec émotion : « Frédéric, tu es plus pieux que nous tous ! »

Elevée par sa mère dans la confession de foi luthérienne, Elisabeth resta fidèle à ses principes ; son père ne chercha jamais à lui imposer ses vues particulières. A l'âge de 18 ans, elle fut fiancée au duc Jean Frédéric II, nommé le Médiateur. Les noces se firent avec grande pompe à Weimar, le 12 juin 1558. Les premières années de cette union furent des plus heureuses. Dévouée de cœur à son mari, et comprenant parfaitement ses nouveaux devoirs, Elisabeth, femme d'un souverain, faisait partout sentir la douce influence de sa charité, de son hospitalité, de sa grâce et de sa profonde piété. Elle se montrait la véritable protectrice des opprimés, la mère des pauvres, l'avocat des accusés. Elle entretenait une correspondance active et affectueuse avec tous les membres de sa famille. Le mariage de sa sœur avec le duc Jean Guillaume, son beau-frère, la combla de joie.

Elisabeth eut quatre fils ; les deux premiers moururent en bas âge. Ce fut une épreuve bien douloureuse, qu'elle supporta en vraie chrétienne. D'autres épreuves plus poignantes encore l'attendaient. Elevé sous les yeux de Luther, à l'université de Wittemberg, son mari s'était fait remarquer par ses connaissances religieuses et son grand savoir. Mais, soumis aux préjugés les plus enracinés, il était de plus impérieux, capricieux, crédule, entêté jusqu'à l'aveuglement. Il prenait la méfiance pour de la prudence, la bravade pour de la force de caractère. Luthérien de cœur, son horreur pour les calvinistes allait presque jusqu'à la haine. Il se lança dans des luttes incessantes avec ses frères, et finalement dans une guerre qui lui ravit à la fois sa liberté, sa souveraineté et sa fortune. — Le chevalier de Grumbach l'avait entraîné à la révolte contre l'empereur. Celui-ci les mit au ban de l'empire en 1566, et nomma l'électeur Auguste de Saxe exécuteur du décret contre les rebelles. A la tête d'une armée considérable, le prince vint assiéger Gotha au milieu de l'hiver, et, grâce à la révolte de la garnison, il s'empara de la ville et du duc. Un jugement terrible allait fondre sur l'époux d'Elisabeth, sur la ville et sur les habitants. Couronné de paille, placé sur une charrette et trempé jusqu'aux os par une pluie torrentielle, le duc fut conduit à Vienne, où il devait subir une captivité de plus de 22 ans.

Que devint la pauvre Elisabeth? Depuis quelques

années les souffrances et les épreuves s'étaient accumulées sur elle. Patiente et dévouée, elle avait supporté en silence les infidélités reconnues et les querelles de son mari avec son père; mais lorsqu'elle s'était aperçue de l'ascendant exercé par Grumbach sur l'esprit du duc, elle avait cherché, par tous les moyens possibles, à rompre cette liaison dangereuse. Elle ne prévoyait que trop les conséquences funestes de leur entreprise criminelle, et suppliait son mari d'y renoncer et de se soumettre. Hélas! ce fut en vain. Cependant, luttant de tout son pouvoir pour contrebalancer l'effet des intrigues de Grumbach, Elisabeth garda auprès de son époux la place d'un ange gardien prêt à défendre et à protéger ceux qui pouvaient être persécutés par Grumbach et ses partisans, entre autres le digne intendant supérieur Melchior Weidmann.

Pendant la guerre, la duchesse occupa le château de Gotha avec ses enfants. Son beau-frère Jean Guillaume lui avait offert l'hospitalité; mais elle préféra courir les risques de la guerre et resta auprès de son mari. Elle sacrifia tous ses bijoux et ses trésors pour le paiement de la solde de la garnison. Exposée à toutes les terreurs d'un siége, à peine à l'abri des boulets qui faisaient irruption dans l'appartement, elle avait chaque jour à frémir pour la vie de son enfant, âgé de six mois. Après l'issue fatale de ce siége, elle vit son époux saisi par la soldatesque et les bourgeois, puis conduit comme prisonnier devant le vainqueur Auguste de Saxe. Entourant le duc de ses deux bras,

elle s'attachait à lui, ne voulant plus le quitter. Enfin séparée de son mari, de son pays et de ses gens, privée d'argent et de ressources, Elisabeth resta abandonnée avec trois enfants en bas âge.

Cette femme héroïque ne perdit point courage. Elle hésita un moment qui elle suivrait de son mari ou de ses enfants. Elle crut de son devoir de se consacrer à ces derniers. Mais où aller? Son beau-frère lui offrant une résidence à Eisenach, elle partit avec ses fils, ses serviteurs et le peu de ressources que la générosité du vainqueur avait bien voulu lui abandonner. Le château d'Eisenach étant dépourvu des choses les plus nécessaires à la vie, elle n'y resta que peu de jours et se rendit à Weimar. Là vivait la mère de son époux, Sibylle, qui, vingt ans auparavant, avait souffert des épreuves analogues à celles de sa belle-fille, et reçut un jour la récompense de sa fermeté, de sa patience et de sa fidélité, en se trouvant réunie de nouveau à son mari. Elisabeth trouva auprès d'elle les conseils, la protection et les secours dont elle avait un si grand besoin. Tout ce qui lui restait de son bonheur reposait sur ses enfants. Mère active et tendre, elle s'occupait de leur éducation, et les élevait dans la discipline et dans la crainte du Seigneur ; elle cherchait à exercer une influence salutaire sur les gens de sa maison et consacrait chaque jour un moment à la lecture de la Parole de Dieu et à la prière avec ses femmes.

Comme son beau-père semblait ne pouvoir, manque de ressources ou peut-être faute d'un zèle suffi-

sant, faire réintégrer Elisabeth dans ses biens particuliers, elle ne tarda pas à être dans la plus grande détresse. Il ne lui restait pas même de quoi payer un message. Son père vint à son secours. Il lui écrivait, le 16 mai 1567, « qu'il avait appris avec joie qu'elle cherchait sa consolation dans la Parole de Dieu. En chargeant ses enfants de croix douloureuses, Dieu leur aide à les porter, disait-il, mais lui certainement ne l'abandonnerait point non plus. Il irait, sans tarder, réclamer auprès de l'empereur le paiement de son douaire. Et si, après la conclusion de ses arrangements il était agréable à sa fille de venir auprès de lui à Heidelberg, il en serait fort heureux. En tout cas, elle devait continuer à répandre son cœur devant Dieu et se confier en lui. Tout irait bien, elle n'en devait pas douter. »

Mais, au milieu même de ces préoccupations pour le présent et pour l'avenir, le cœur de l'épouse était rempli de soucis douloureux à l'égard du pauvre prisonnier. Elle échangeait une correspondance active avec lui, cherchant à le consoler et le berçant de douces espérances. Cette correspondance existe encore dans les archives de Gotha. Elle présente le tableau touchant d'une grande infortune adoucie par tout ce que l'amour, l'angoisse et la piété peuvent suggérer. Elisabeth écrivait à son mari, le 26 mai 1567 : « Combien je voudrais pouvoir être auprès de votre Grâce et pouvoir vous consoler au milieu de vos souffrances ! tout cela, si c'était la volonté de Dieu. » — Puis, le 30

mai : « Depuis longtemps mes yeux sont continuellement dans les larmes. Je veux implorer le Seigneur, afin qu'il nous envoie à tous la soumission à sa volonté, comme cela nous est nécessaire. Ne soyons point négligents dans la prière, car nous sommes errants comme des brebis sans pasteur. » — Le 28 juin 1567 : « Je sacrifierais volontiers mon dernier sou dans l'intérêt de votre Grâce, dussé-je mendier ; car j'éprouve cruellement ce qu'est le sort d'une femme privée de son maître. » — Dans d'autres lettres enfin, elle promet de prier pour son mari et d'élever ses enfants dans la piété : elle assure vouloir plutôt se priver de tout, afin de procurer quelque secours à son époux et aux pauvres gens restés à son service. Elle écrivait le 20 décembre 1567 : « Votre Grâce connaît quelle était ma confiance en Dieu lorsque je vins dans ce pays où j'ai passé tant d'années de bonheur ; je ne mettrai plus jamais ma confiance qu'en Celui qui est puissant pour secourir, Dieu notre Père céleste. » — Aussi souvent que l'occasion s'en présentait, et malgré sa gêne incessante, elle envoyait à son mari tantôt un petit secours d'argent, tantôt un petit livre de piété, qui l'avait consolée elle-même, des mouchoirs ou des chemises cousues de sa propre main, du vin de coings, fait par elle-même, ou de la bière de Cobourg, dont le duc était amateur.

Elle avoue, dans une lettre datée du 31 octobre 1568, que les épreuves avaient développé chez elle le goût du travail. Elle ne cessait point de s'occuper ac-

tivement pour la réhabilitation et l'élargissement de son mari. Son père lui fut un aide empressé. La sympathie générale excitée par les malheurs de cette jeune femme lui valut la protection de dix-huit princes allemands, qui firent une adresse à l'empereur en faveur du duc prisonnier. Mais l'empereur était d'autant moins disposé à céder sur aucun point, qu'il venait de découvrir une correspondance du mari d'Elisabeth, correspondance remplie de termes injurieux pour la personne de l'empereur. Il mit cependant quelques ménagements dans sa réponse à la duchesse, l'assurant de son désir sincère de lui être utile, mais passant sous silence l'autorisation demandée par elle d'aller voir le prisonnier. Il promettait toutefois d'alléger les fers de celui-ci et de lui donner la faculté de sortir quelques instants en plein air.

Elisabeth ne se décourageait point encore ; ne pouvant se rendre elle-même auprès de l'empereur, elle chargea de ses pleins-pouvoirs un ami dévoué, qui devait en même temps visiter le prisonnier alors à Presbourg. Le duc était bien; l'empereur s'engageait à réintégrer Elisabeth et ses enfants dans leurs droits. En effet, elle n'eut plus à souffrir des mêmes soucis d'argent, mais toutes les démarches tentées en faveur de son mari restaient sans résultat; elle partit pour Heidelberg, se jeta aux pieds de l'empereur avec ses sœurs, ses belles-sœurs et quelques dames de sa suite, et fit tant, qu'un décret de la diète établit ses fils dans l'héritage paternel. Son beau-frère Jean-Guillaume ne se

décida que difficilement à rendre le pays à ses neveux, mais il en vint à un accommodement. Les jeunes princes durent préalablement faire amende honorable pour leur père ; après quoi il fut permis à Elisabeth d'aller voir le duc, si elle le désirait.

La réintégration de ses fils lui causa une grande joie ; mais cette joie était bien amoindrie par la pensée des souffrances de son mari, qu'elle eût désiré réconcilier avec l'électeur Auguste, sans lequel l'empereur ne pouvait rien faire. Il fallait donc chercher à apaiser le mécontentement de l'Electeur et à vaincre l'entêtement du duc. Mais tout fut inutile auprès du premier. Elle se décida toutefois à se rendre auprès de son époux, qui avançait en âge, pour essayer son influence sur les préjugés et les passions qui grondaient encore dans le sein du prisonnier.

Une épidémie redoutable l'obligea, dans le courant de l'année 1571, de fuir à la Wartburg. Elle écrivait de là au duc, qu'elle allait abandonner père et amis pour se rendre auprès de lui. Elle lui faisait part d'un conseil donné par son père, qui l'engageait à remettre son fils aîné entre les mains de l'Electeur, comme gage de réconciliation entre le duc et lui ; elle terminait en demandant son avis. Il s'opposa formellement à toute entreprise de cette nature et témoigna sa joie de la visite de sa femme et de ses enfants, si les tuteurs le permettaient. Elisabeth partit d'Eisenach le 16 juin 1572, avec neuf personnes de sa suite. Elle reçut à Vienne un bienveillant accueil de l'empereur et de

l'impératrice, dont elle obtint la permission de se rendre à Neustadt, où elle arriva le 1er juillet. Elle y trouva son pauvre mari, gémissant dans une captivité tolérable, il est vrai, mais rendue pénible par l'impossibilité de jouir du plein air.

Toutes les chances de liberté tentées par la jeune femme s'évanouirent devant la haine rancunière d'Auguste. Mais, bien loin de s'affaiblir par ces échecs, son amour et sa fidélité pour le malheureux s'en accrurent encore ; plus elle vivait avec lui et plus elle comprenait que sa présence lui devenait indispensable. Son projet avait été d'abord de ne rester que quelques mois ; elle changea de résolution et supplia tellement l'empereur, qu'il lui permit enfin de partager la captivité de son époux. Elisabeth avait 32 ans lorsqu'elle obtint l'autorisation de supporter les rigueurs d'un emprisonnement de 22 années.

Dès lors elle fit tout son possible pour égayer et soutenir le prisonnier. Lorsqu'il semblait abattu, elle s'asseyait près de lui, lisait à haute voix des Psaumes, ou travaillait de ses mains en chantant des cantiques ; elle priait avec lui, elle l'encourageait par ses lectures et ses écrits. Il dit lui-même que c'est aux conseils d'Elisabeth qu'il doit d'avoir entrepris la traduction du Psaume I de l'hébreu en allemand. Elle ne perdait point de vue cependant ses projets de délivrance. Elle fit dans ce but plusieurs voyages à Vienne et à Prague, assiégeant de temps à autre l'empereur et l'impératrice de ses lettres et de ses supplications. L'empereur

Maximilien venait de mourir (le 12 octobre 1576), et le 26 du même mois expirait aussi le père d'Elisabeth, l'Electeur palatin. La mort de ce dernier enlevait à la duchesse un protecteur assuré ; ses plus chères espérances reposaient désormais sur l'avénement de Rodolphe II au trône impérial. Mais qu'importaient à ce prince, occupé de siences occultes, les angoisses de la femme d'un prisonnier? Les années s'écoulèrent; plaintes et requêtes, tout resta sans résultat. Les princes alliés commencèrent toutefois à trouver ces procédés par trop cruels, et lorsqu'en 1584 les fiançailles de la fille de l'Electeur avec Jean-Casimir, fils du prisonnier, réveillèrent les espérances d'un accommodement les princes de l'empire envoyèrent à l'empereur une adresse en faveur du mari d'Elisabeth. Mais l'empereur mit à l'élargissement du duc des conditions si dures et si inacceptables, que celui-ci refusa une liberté offerte à ce prix. Sa femme, qu'il nommait son conseil privé, le soutint dans cette circonstance. Enfin, le 11 février 1586, mourut l'électeur Auguste. L'empereur Maximilien lui avait promis de garder le duc dans une détention perpétuelle. La cour de Saxe avait établi de telles prétentions sur la foi de cette promesse, que c'eût été renverser tous ses droits mal acquis et détruire sa sécurité que de libérer le duc prisonnier. Les efforts tentés par ses fils pour obtenir son élargissement furent vains ; il devait mourir dans la captivité. Elisabeth eut du moins la consolation de n'avoir rien négligé dans l'intérêt de son époux. De loin comme

de près, cette femme remarquable continuait à s'occuper de l'éducation de ses enfants, montrant l'intérêt le plus maternel pour les plus petits détails de leurs jeux et de leurs études. Son fils aîné était mort peu de jours après son arrivée à Neustadt : elle n'eut point ainsi la consolation d'assister à ses derniers moments. Aussi longtemps qu'elle vécut avec eux, elle chercha de tout son pouvoir à leur donner une éducation chrétienne ; plus tard, obligée de s'en séparer, elle les confia à des tuteurs et à des maîtres distingués. Dans chacune des lettres qu'Elisabeth et son mari adressaient à leurs enfants, ils appuient sur la nécessité de marcher en la présence de Dieu et de garder sa parole, les invitant à prier pour la délivrance de leur père.

« Afin que vous ayez plus de zèle dans vos études, écrivait un jour Elisabeth, nous vous envoyons à chacun une petite chaîne en or ; soyez pieux, étudiez assidûment et priez pour nous. Recommandez-vous à Dieu et soyez prêts à montrer votre attachement filial. Neustadt, en Autriche, le 6 octobre 1573. Elisabeth, duchesse de Saxe. » Le pauvre père, privé des caresses de ses fils, leur envoyait aussi de temps à autre, non point des chaînes d'or, mais des oiseaux apprivoisés, des armes turques et même une fois le catéchisme de Luther en quatre langues : « en hébreu, en grec, en latin et en allemand. »

En 1578 déjà, avant que ses fils fussent en âge de suivre l'université, Elisabeth désira les voir; leurs tuteurs refusaient de les laisser venir à Neustadt. Elle

partit de nouveau en 1583, courut embrasser ses enfants bien-aimés, et, les prenant avec elle, elle fit un court séjour auprès de sa sœur, à Weimar, et visita son frère à Heidelberg ; mais l'Electeur refusa de la recevoir ;.... telle était la manière dont ce prince réformateur comprenait l'Evangile !.... Elle n'eut point la joie d'assister au mariage de son fils Jean-Casimir avec la fille de l'Electeur. Ce prince d'ailleurs réalisait fort peu les espérances fondées sur lui par les deux reclus de Neustadt ; à grand'peine réussissait-on à obtenir de lui la pension annuelle que l'empereur l'obligeait à payer à ses parents. Le père irrité écrivait à son fils des lettres pleines d'amertume. L'esprit conciliant d'Elisabeth cherchait toujours à calmer le mécontentement de son époux et à réveiller son fils de sa coupable indifférence. « J'espère, lui écrivait-elle, que ton cœur ne se détournera point de nous. Dieu sait que nous ne sommes point dissipateurs. Je te supplie, comme mon enfant, de ne point nous oublier et d'intercéder pour nous auprès de ton beau-frère l'électeur Christian Ier. » — Le pays était ruiné, le duc dépensait énormément, il y avait peu d'ordre et de savoir-faire dans la tenue de sa maison. Cependant le paiement de la pension se fit d'une façon plus régulière.

Les rapports du prisonnier avec son plus jeune fils, Jean-Ernest, furent bien différents. Ce prince partit un jour afin de solliciter de son père l'autorisation de son mariage avec la jeune comtesse Elisabeth de Mansfeld. Soutenu par sa mère, il obtint le consentement

désiré. Il revint plus tard avec sa jeune fiancée pour faire bénir son union à Neustadt, en présence de ses parents, le 23 novembre 1591. C'étaient là de rares rayons de soleil qui venaient éclairer le cachot, mais qui en rendaient l'obscurité plus sensible. L'entretien des serviteurs, le paiement des procurateurs impériaux et du capitaine ainsi que des 30 soldats préposés à la garde du prisonnier, telles étaient les charges pécuniaires qui faisaient peser sur le duc une dette de 45000 florins, de façon que les fournisseurs habituels refusèrent bientôt de livrer les choses même les plus indispensables. Elisabeth vendit tout ce qu'elle possédait encore en fait de bijoux sans pouvoir cependant obtenir son pain quotidien. D'un autre côté, le clergé romain usait de tous ses efforts pour les faire rentrer tous deux dans le sein de l'Eglise catholique. L'un et l'autre cherchaient et trouvaient toute leur consolation dans la Parole de Dieu, ainsi que le duc nous le dit dans sa traduction du Psaume XXXVIII. Son bon ange aussi veillait à ses côtés; sa femme lui apprenait de plus en plus à supporter ses souffrances et lui enseignait à prier. Il écrivit alors cette prière journalière : « Je veux remettre toutes choses entre tes mains, comme à un Dieu miséricordieux et à un Père. Si tu veux me rétablir dans l'emploi auquel tu m'avais appelé, que ta volonté soit faite ! Mais si cela te déplaît, dis-le à ton serviteur : il obéira. Alors, ô bon Dieu, conduis le frêle navire, et commande aux vents et à la mer, afin

que le calme se fasse autour de la nacelle et qu'elle ne périsse point. »

Elisabeth séchait ses larmes au moyen du travail et de la prière. Elle s'écriait aussi : « Je sais, mon Dieu, que tu ne m'abandonneras point ; à l'heure de la mort, je connaîtrai ton secours. » Elle répétait constamment cette parole de l'apôtre : « Car j'estime que les souffrances du temps présent ne sont point à comparer avec la gloire à venir qui doit être révélée pour nous. »

Le duc ayant choisi comme devise les cinq lettres A. E. I. O. V. (*Allein Evangelium Ist Ohne Verlust*), l'Evangile seul est de durée, Elisabeth prit à son tour cinq H, dont elle faisait « *Hilf, Himmlischer Herr, Höchster Hort !* »

La coupe n'était point encore comble. Le 29 mars 1592, mourut la sœur d'Elisabeth, la veuve du duc Jean-Guillaume, femme distinguée sous tous les rapports. Mais une épreuve plus douloureuse encore pour la femme du prisonnier fut le malheur de son fils aîné, qui dut se séparer de son épouse déréglée et la faire enfermer. — Malade déjà depuis deux mois d'une fièvre quarte, Elisabeth écrivit à son fils, afin de l'engager à profiter de cette épreuve pour se rapprocher de Dieu et de ses parents. Ce fut sa dernière lettre. La fièvre, qui l'avait abandonnée pendant quelque temps, reparut avec une nouvelle intensité en 1594, et détruisit ses forces. Elle sentait la mort approcher à grands pas et se préparait à recevoir l'Epoux divin. Elle se réjouissait de reposer enfin dans le Pays de la

Promesse ; sa seule inquiétude était la pensée du vide que son départ ferait à son mari. Elle conjura ses serviteurs de redoubler de soins envers leur maître et de chercher à la remplacer auprès de lui. Puis elle dirigea ses regards vers le ciel, appela le Sauveur et mourut le 8 février 1594, âgée de 54 ans ; elle en avait passé vingt-deux dans la captivité avec son mari. Elle avait fidèlement accompli la mission qui lui avait été confiée.

Selon le désir de ses fils et de son époux, les restes mortels d'Elisabeth furent ensevelis à Cobourg, non sans manifestations d'opposition de la part des créanciers du duc, qui voulaient les retenir en otage. Prisonnier depuis 27 années, âgé, pauvre, malade, abandonné, privé de son épouse, de ses enfants, sans amis, le malheureux duc n'eut pas seulement la consolation d'accompagner les restes d'Elisabeth jusqu'à leur dernière demeure. Une profonde mélancolie le saisit. Transporté de Neustadt à Steyer sur l'Ens, il fit une chute en entrant dans son cachot. Un érésipèle se déclara peu après, et, le 9 mai 1595, il expira doucement dans la 66e année de sa vie. Avec lui s'éteignit la branche directe de sa famille, car ses deux fils ne laissèrent point d'héritiers. Son corps fut déposé auprès de celui de son épouse, qui avait été transféré dans le caveau de l'église St. Maurice à Cobourg, le 30 décembre 1594.

XII

ANNE ASKEWE

ANNE ASKEWE

1546

En lutte perpétuelle avec l'autorité papale, et fougueux adversaire de Luther, Henri VIII s'était fait reconnaître comme le protecteur et le chef de l'Eglise d'Angleterre. Née du catholicisme et de la réforme, cette église admettait la présence réelle, les messes privées, la confession auriculaire, le célibat ecclésiastique, l'obligation de garder le vœu de chasteté. Ces dogmes devinrent lois d'état, sanctionnées par le parlement. Quiconque refusait de reconnaître la suprématie du roi et de prêter serment à ces lois, était punissable du dernier supplice.

Comme en France et en Espagne, un tribunal inquisitorial, muni de pleins-pouvoirs pour juger les consciences, élevait partout ses bûchers et ses écha-

fauds. Anne Askewe fut au nombre des martyrs.

Issue d'une famille noble de Lincolnshire, Anne reçut une éducation bien supérieure pour son temps, c'est-à-dire qu'elle savait lire et écrire. Si elle eût vécu à une autre époque, il est probable qu'elle eût brillé dans les sciences et les lettres, car elle était douée d'imagination, d'esprit et de capacités remarquables. Chacun rendait justice à sa douceur, à sa bonté et à la pureté de ses mœurs.

L'accusation d'hérésie qui frappait indistinctement les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, fut portée contre Anne par le tribunal ecclésiastique. Elle fut citée à comparaître au mois de mars de l'année 1546. On lui reprochait de ne point croire à la présence réelle du Sauveur dans l'eucharistie, d'avoir dit que Dieu ne faisait point sa résidence dans des lieux faits de mains, puis enfin d'avoir méprisé la messe. On lui demanda si elle croyait avoir l'esprit de Dieu : « Si je ne l'ai, répondit-elle, je ne suis point de Dieu, ainsi je dois être mise au rang de ceux qui sont rejetés. »

Ses réponses embarrassèrent tellement les juges, que, ne sachant comment s'en tirer, ils la firent interroger par un prêtre. Celui-ci ne pouvant en venir à bout, Anne fut conduite au maire de la ville, qui recommença à la questionner sur tous les points. Le chancelier de l'évêque, qui était présent, prit la parole pour lui reprocher d'interpréter et de commenter les saintes Ecritures, ajoutant que St. Paul avait

défendu aux femmes de parler de ces choses. « Je n'ignore point, répondit-elle, l'intention de St. Paul. Il défend seulement aux femmes de parler en la congrégation. Dites-moi donc combien vous avez vu de femmes monter en chaire ; sinon, pourquoi les chargez-vous par votre jugement précipité ? »

Après cet interrogatoire, le maire la fit conduire en prison, où, pendant douze jours, elle fut complétement privée des visites de ses amis. Un prêtre, qui, sous un faux semblant d'intérêt pour la prisonnière, venait constamment auprès d'elle dans le but d'obtenir quelque révélation, lui proposa de se confesser. Anne accepta, mais sous la condition que ce serait au docteur Crom ou Gillant, ou Huntington, dont elle connaissait la piété éprouvée. Le prêtre allégua la charge qu'il en avait reçue du roi. Anne lui répondit par ce passage des Proverbes XIII, 20 : « Celui qui fréquente un homme sage, devient encore plus sage ; celui qui converse avec un fou se fait grand dommage. » Ses parents et ses amis faisaient de vains efforts pour obtenir son élargissement sous bonne caution. Le maire les renvoya à l'official de Boner, évêque de Londres. Avant de leur faire aucune promesse, celui-ci exigea un nouvel interrogatoire. Les juges cherchaient à troubler la prisonnière par mille questions embarassantes sur des faits dont elle n'avait aucune connaissance. Anne répondait toujours, qu'elle n'avait rien de caché en son cœur à mettre en avant, et que, grâces à Dieu, elle se sentait une conscience paisible et sans aucun remords,

ni scrupule. — « Un chirurgien savant et expérimenté ne peut pas appliquer un emplâtre à la plaie, s'il n'en a, en premier lieu, diligemment sondé la profondeur, » lui dit Boner. — « Ma conscience ne me fait nullement souffrir, répondit-elle ; ce serait folie de vouloir mettre un emplâtre sur une chair saine et entière. »

Dans le procès d'Anne Askewe, comme dans celui de tous les martyrs pour l'Evangile, nous retrouvons les mêmes accusations, la même haine chez les persécuteurs, mais, chez les victimes aussi, la même foi et les mêmes espérances qui les rendaient victorieuses. Pressée de toute part, Anne finit par garder le silence. Au reproche qu'on lui faisait de ne point répondre : « Le don d'intelligence m'a été donné, dit-elle, mais non le don de parler. » Anne écrivait quelques jours après à l'un de ses amis :

« Frère bien-aimé en notre Seigneur Jésus ! Touchant mon autre examen, voici comme il en va. Quand je fus amenée devant le conseil, M. Kin m'interroga, auquel je répondis que j'avais assez découvert mon cœur en ce qui touchait cette affaire. Mais ces messieurs disaient que ce n'était pas assez : je répliquai que s'il semblait bon au roi que je fusse ouïe devant lui, je ferais volontiers ce qu'ils me demandaient. Ils répondirent qu'il n'était nullement raisonnable que le repos du roi fût troublé à cause de moi et de mes semblables. Je dis qu'à bon droit tous avaient mis Salomon au rang des plus sages rois, d'autant qu'il n'a point dédaigné d'ouïr la cause de deux pauvres femmelettes

qui avaient débat l'une contre l'autre. . . . . Monsieur le chancelier me demanda quelle était mon opinion touchant le sacrement de l'eucharistie. Je répondis que ma foi était telle, que toutes les fois qu'en l'assemblée des chrétiens je prends le sacrement du corps et du sang en mémoire de la passion du Seigneur, et, qu'après avoir rendu grâces selon cette sainte ordonnance et institution, je suis semblablement faite participante du fruit de la passion salutaire de notre Seigneur Jésus-Christ. Sur cela, l'évêque de Wincester me dit que je parlasse plus simplement et sans faire aucun circuit, et que je répondisse d'une sorte ou d'une autre. Je répondis que je ne pouvais chanter la nouvelle chanson du Seigneur en une terre étrange. Sur cela, l'évêque m'ayant dit que je parlais en paraboles et figures, je répliquai que cela lui convenait fort bien. De fait, quand je lui eusse parlé rondement, il n'eût point ajouté foi à mes paroles. Alors il m'appela *Papegai ;* mais je protestai ouvertement d'endurer patiemment non-seulement ses brocards, mais aussi tout ce qu'il voudrait désormais dresser contre moi. . . . . Le docteur Robinson et le docteur Cox vinrent vers moi, mais pour dire en bref, nous ne nous pûmes jamais accorder ; puis ils voulurent m'obliger à signer un écrit touchant le sacrement, ce que je refusai de faire. Le jour suivant, qui était le dimanche, je devins fort malade, n'attendant rien moins que la vie. . . . . Finalement, ainsi que j'étais en grand danger de mourir, on commanda que je fusse menée en la prison de

Newgate; et pour lors j'étais en telle langueur de maladie, que jamais je ne sentis si grièves douleurs en toute ma vie. Le Seigneur vous veuille fortifier en sa connaissance. Priez, priez : je vous dis derechef, priez ! . . . . . »

C'en était assez pour faire condamner Anne au dernier supplice. Elle écrivit alors au chancelier :

« Salut vous soit donné au Seigneur créateur de toutes choses, et aussi, connaissance de sa vérité salutaire. Amen ! Je vous prie de me pardonner cette audace inutile de vous importuner, laquelle possible ne vous sera qu'ennuyeuse ; mais la nécessité me contraint et votre bénignité m'y pousse. Et afin que je ne vous détourne pas de vos occupations, voici de quoi je vous voudrais supplier en toute humilité : Qu'il vous plaise présenter à la majesté du roi ces deux ou trois lignes que j'ai écrites touchant la raison de ma foi. Que si son bon plaisir est qu'il veuille en équité et humanité (comme la raison le veut) peser la sentence que les juges ont prononcée contre moi, me condamnant à mort, et considérer de bien près l'aigreur d'icelle ; j'aurais espérance que sa majesté entendrait facilement que la cause de ma mort n'a pas été justement balancée. Mais je remets toute cette affaire, quelle qu'elle puisse être, au grand Dieu souverain juge et très juste inquisiteur de toutes choses. Et, pour la fin, je vous désire toute prospérité, monsieur, et prie Dieu de bon cœur

qu'il vous maintienne en bonne santé et vous adresse en toutes choses. Ainsi soit-il.

» Votre servante en notre Seigneur,

» ANNE ASKEWE. »

Voici sa protestation au roi : « Je soussignée, Anne Askewe, ayant l'entendement sain et la mémoire bonne : combien que le Seigneur m'ait envoyé du pain d'adversité et versé de l'eau d'affliction (toutefois n'est-ce point si autant que mes offenses l'ont mérité), je désirerais, Sire, vous faire entendre qu'étant condamnée à mort par les lois et ordonnances comme femme méchante et de vie malheureuse, j'appelle le ciel et la terre à témoins en cet endroit que les hommes me font mourir à grand tort. Et ce que je l'ai dit du commencement, je le répète encore maintenant. Il n'y a rien qui me soit en plus grande horreur qu'hérésie. Quant à la cène mystique, je crois tout ce que le Seigneur en a ordonné lui-même. Car je n'eus jamais intention de me détourner tant peu que ce fût de la Parole de Dieu. Bref, j'ai résolu de me tenir fermement à tout ce que la bouche sacrée du Seigneur a ordonné et autant que l'entendement d'une femme se peut étendre. Pourquoi, afin que je ne retienne plus longtemps votre Majesté par mes propos, je mets fin à ma lettre, en déclarant simplement ma volonté ; et ce par faute de plus grand savoir.

» ANNE ASKEWE. »

Transférée de la prison de Newgate à la Tour de Londres, Anne eut encore à subir les assauts mul-

tipliés de Boner et de ses satellites. Ils voulaient connaître les relations de la prisonnière avec quelques dames nobles soupçonnées d'hérésie. Mais, ni les promesses, ni les menaces ne purent rien lui faire avouer. On essaya de la soumettre à la torture, elle restait inébranlable. Furieux de son obstination, le chancelier et M. Rich prirent « en main les engins du supplice pour faire office de bourreaux. » — Leur violence fut telle que la pauvre fille fut emmenée à moitié morte. Les membres brisés, souffrant des douleurs atroces, elle resta pendant deux heures étendue, par terre, tandis que le chancelier essayait encore de la faire renoncer à ses opinions. Mais Dieu l'arma d'une telle constance qu'elle put persévérer jusqu'à la fin. « Après qu'on m'eut ainsi torturée, écrit-elle, je fus menée en une petite maison où l'on me mit au lit. Là, je sentis des douleurs extrêmes par tous les membres de mon corps ; mais je rends grâces à la bonté de mon Dieu et Sauveur, qui ne m'abandonne nullement. Le chancelier m'envoya dire, par un messager, que si je voulais quitter mes opinions et erreurs je n'aurais faute de rien, autrement je serais ramenée en prison obscure, et de là au supplice, pour être brûlée. Je répondis, par le même messager, qu'il n'y avait si cruelle mort que je n'aimasse mieux endurer autant qu'on voudrait que de renoncer une seule fois à la foi donnée à la vraie religion. Je prie notre bon Dieu que, par sa bonté inestimable, il veuille ouvrir les yeux aveugles de leur entendement, afin qu'ils connaissent quelque

jour la vérité et l'embrassent. Ainsi soit-il. A Dieu soyez-vous, frère bien-aimé en notre Seigneur Jésus-Christ. Priez, priez, et derechef vous dis-je, priez. »

Nicolas Belenjam, ancien prêtre de Salop, Jean Adam, tailleur, et Jean Lassels, noble au service de la cour, tous trois accusés d'hérésie, furent condamnés à partager le supplice d'Anne. L'exemple de cette fille admirable, ses prières et ses exhortations contribuèrent beaucoup à augmenter leur courage et leur fermeté. Elle écrivait à Jean Lassels :

« Frère bien-aimé au Seigneur, salut par Lui vous soit donné. Je ne me peux assez ébahir, d'où vient cela que vous m'avez soupçonnée de pusillanimité et faute de courage, comme si la peur de la mort pouvait m'ébranler. Je vous prie de bon cœur et vous supplie que vous ne laissiez point entrer de telles opinions dans votre cœur, car je ne fais nul doute que le Seigneur ne mène à bonne fin l'œuvre qu'il a commencée en moi. On m'a rapporté que les gens du conseil du roi sont fâchés de ce que le bruit est commun partout, qu'ils m'ont mise à si horrible torture à la Tour. Ils s'excusent maintenant en disant qu'ils ont fait cela pour m'étonner ; mais c'est parce qu'ils ont honte de l'outrage qu'ils m'ont fait, ou plutôt parce qu'ils craignent que quelque chose n'en revienne aux oreilles du roi. Maintenant ils tâchent que le fait reste caché ; quant à moi, je prie de bon cœur le Seigneur qu'il leur pardonne. A Dieu soyez-vous. Priez, priez, priez !... »

Peu de jours avant de marcher au supplice, Anne écrivit encore la confession suivante :

« Anne Askewe, ayant l'entendement sain et la mémoire bonne, combien que le Seigneur m'ait donné du pain d'adversité et de l'eau d'affliction, non point toutefois tant que mes péchés et offenses ont bien mérité, confesse en premier lieu que j'ai grièvement péché et offensé en plusieurs sortes. Pour cela je m'abandonne du tout à la bonté de Dieu, mon Père Tout-Puissant, et le prie affectueusement de me faire miséricorde. Et pour ce que j'ai été à tort condamnée par les lois et ordonnances, comme celle qui mérite la mort à cause de quelques opinions, j'appelle en témoignage ce bon Seigneur, plein de miséricorde et de bonté, qui a fait le ciel et la terre, que je ne suis coupable d'aucune opinion et que je ne maintiens aucune doctrine qui soit contraire aux ordonnances des saintes Ecritures. Je mets toute ma confiance en ce grand Seigneur et espère que sa grâce m'assistera toujours, de telle sorte qu'elle me gardera de tomber en quelque erreur ou opinion mauvaise et contraire à sa sainte parole jusqu'au dernier soupir de ma vie. Mais d'autant que mes adversaires m'imputent ceci à erreur et hérésie que j'affirme que le pain demeure pain, voire après toute consécration, je sais qu'en cela je ne suis aucunement fourvoyée de la vérité des saintes écritures, car mon Seigneur Jésus est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant et de là viendra juger les vivants et les morts. Voilà quelle est cette horrible et détestable hérésie pour laquelle il faut que je meure. Et quant à la sainte cène, je crois qu'elle est vraie et

nécessaire commémoration de sa mort et passion bienheureuse et salutaire. Finalement je crois et avoue que toutes les écritures lesquelles il a lui-même scellées de son propre sang, sont vraies et indubitables, et qu'elles sont suffisantes pour notre instruction et salut, en sorte que nous n'avons besoin de ces vérités non écrites, comme on les appelle, et l'Eglise n'en a que faire pour être gouvernée : mais j'adhère volontiers et de bon cœur à tout ce que la bouche du Seigneur a déclaré en son saint Evangile et y retiens ma foi ferme, espérant, avec David, « que sa lumière sera un guide et une lumière à mes sentiers. » S'il y en a donc qui disent que je nie l'eucharistie, qui est le sacrement ou mémorial de reconnaissance et d'action de grâces, telles gens me blâment à grand tort. Oh ! si elle était aujourd'hui en tel usage comme jadis entre les chrétiens et comme Jésus-Christ l'a instituée, je sais qu'elle apporterait une singulière consolation. Et quant à la messe, je crois que c'est une idolâtrie détestable, voire plus que toutes les idoles qui aient jamais été forgées par les hommes, car Jésus n'est point mâché ni moulu des dents, et ne meurt plus. Et ainsi je persiste en la confession de cette foi jusques à la fin et donne mon sang à être répandu.

» O Seigneur ! j'ai plusieurs ennemis, voire plus que je n'ai de poils en ma tête. O Dieu miséricordieux ! fais-moi la grâce que nulle parole décevante ne me fasse succomber. Mais toi combas pour moi, répons pour moi, car je mets toute ma sollicitude sur toi et mets toute ma confiance en toi. Ils se jettent avec grande

impétuosité sur moi, ta pauvre créature, pour avoir victoire sur moi. Je te prie, fais-moi sentir la force de ta grâce afin que je ne craigne en façon que ce soit, ni tous ceux qui te sont contraires, car toute ma force et espérance git en toi. De plus, je te supplie affectueusement, ô Dieu débonnaire, qu'il te plaise par ta bonté et douceur de leur pardonner cette injure, cette violence et oppression. Et aussi que, selon cette bonté, tu veuilles les illuminer et ouvrir les yeux aveuglés de leur entendement, afin que, suivant les choses qui te sont bonnes et agréables, ils se laissent gouverner en tout et par tout par la pure parole de ta sainte doctrine, sans y ajouter aucun mensonge des ordonnances et inventions humaines. Ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! ô Seigneur, ainsi soit-il ! »

Brisée par les tourments, Anne Askewe n'avait plus que peu de temps à vivre. Ses ennemis craignaient de la voir mourir en prison ; ils hâtèrent le jour de son supplice. On fut obligé de la transporter sur une chaise, car il lui aurait été impossible de se soutenir sur ses pieds ; puis on l'attacha avec une chaîne de fer au poteau dressé sur le bûcher. Au moment d'y mettre le feu, des commissaires du roi arrivèrent porteurs de lettres de grâce au cas où Anne se déciderait à se rétracter. Mais elle n'y voulut point consentir, et elle expira au milieu des flammes qui ne tardèrent pas à l'envelopper. — Anne était âgée de 25 ans.

XIII

JEANNE GRAY

JEANNE GRAY

1536-1553

Depuis six ans seulement les restes mortels d'Henri VIII reposaient dans les caveaux de Westminster et déjà son fils Edouard VI allait se trouver dans le cas de se nommer un successeur. Tout jeune, la mort l'avait frappé de son empreinte; il languissait sur un lit de maladie, tandis que son royaume, dont l'administration avait été d'abord confiée au duc de Sommerset, frère de sa mère, était déchiré par l'intrigue et l'ambition des grands. Les passions, momentanément assoupies sous le règne despotique d'Henri VIII, s'étaient réveillées. Ecartant du pouvoir tous ceux qui lui faisaient ombrage, l'orgueilleux duc de Northumberland avait causé la mort du duc de Sommerset, et, s'emparant adroitement de l'esprit du jeune roi, il travail-

lait en secret à faire poser la couronne sur la tête de sa belle-fille, Jeanne Gray, fille du duc de Suffolk et petite-nièce d'Henri VIII. L'intérêt de la Réforme, publiquement introduite en Angleterre sous Edouard VI, fut le but avoué de cette intrigue, qui excluait du trône Marie et Elisabeth, sœurs du roi. Affaibli par les souffrances, entraîné d'ailleurs par l'intérêt qu'il portait à Jeanne, sa compagne d'enfance, Edouard se laissa guider par les conseils de l'ambitieux courtisan. L'acte qui assurait la couronne à Jeanne fut bientôt suivi de la mort du roi, qui arriva le 6 juillet 1553, après un règne de six ans, cinq mois et dix-neuf jours.

Marie et Elisabeth, que le duc de Northumberland avait su prudemment tenir à l'écart, accouraient pour voir leur frère malade, lorsqu'elles apprirent sa mort et la proclamation qui excluait Marie de ses droits au trône. Avertie à temps et craignant les embûches du duc, elle s'enfuit dans le comté du Suffolk, s'enferma dans le château de Freminghamen et se prépara à soutenir ses droits les armes à la main.

Depuis peu mariée au duc Guilford, quatrième fils du duc de Northumberland, Jeanne ignorait complétement les projets de son beau-père. Etrangère aux événements politiques et aux intrigues des cours, elle vivait dans la retraite et consacrait tout son temps à l'étude. Cette jeune princesse était à peu près du même âge que le roi Edouard, avec qui elle avait été élevée. Instruite par le docteur Elmer, plus tard évêque de Lincolnshire, elle avait reçu une éducation brillante;

elle parlait et écrivait le grec, le latin, l'anglais et la plupart des langues modernes. Traitée avec dureté par ses parents, privée des joies de la famille, Jeanne avait concentré toutes ses affections sur le cher instituteur qui présidait à ses études. Belle et gracieuse, elle avait passé toutes ses jeunes années loin des plaisirs frivoles et ne connaissait d'autre joie que celle de s'enfermer dans son cabinet pour lire et commenter les philosophes, ou pour correspondre avec les hommes les plus distingués de l'Europe. Elle était déjà dans la Tour de Londres, où tous les rois de la Grande Bretagne vont passer 10 jours avant leur couronnement, qu'elle ignorait tout encore. En apprenant la mort du roi, son ami d'enfance, Jeanne versa d'abondantes larmes. Mais lorsqu'elle fut instruite des moyens mis en usage pour priver Marie de ses droits, elle refusa net une couronne acquise à ce prix. — « Le trône, dit-elle, n'est pas fait pour moi, il appartient à Marie; personne n'a le droit de l'en priver. A quel titre irais-je m'emparer d'un bien qui lui est acquis par sa naissance? Suis-je donc plus qu'elle digne de la couronne? Mieux qu'elle saurais-je faire le bonheur de l'Angleterre? Moi qui ne suis jamais sortie de mon obscure retraite, moi dont toute l'ambition se borne à désirer une vie ignorée, pourrais-je dignement régner sur la nation anglaise? Le trône que vous m'offrez est un joug qui me ferait gémir, s'il ne m'accablait pas; et des chaînes, pour être d'or, n'en sont par moins pesantes[1]? »

[1] *Protestants illustres* de Doin.

Voyant ses efforts inutiles pour fléchir la volonté de Jeanne, qui paraissait inébranlable, le duc de Northumberland tenta un dernier moyen en usant de l'influence de Guilford, que sa jeune femme aimait avec adoration. Confiante en la droiture de celui que Dieu lui avait donné pour époux, Jeanne céda à ses sollicitations, non sans larmes et sanglots, et fut proclamée reine le 10 juillet. La haine qu'on portait au duc de Northumberland, auquel on attribuait la mort du duc de Sommerset et de Seymours, ne rendait pas populaire l'élection de Jeanne. Bien peu de voix se joignirent à celles des partisans du duc, pour célébrer son avénement au trône. Une grande partie de la noblesse s'était déclarée pour Marie, après avoir exigé d'elle qu'elle ne changerait rien à la religion réformée. Les amis de l'ordre et de la paix, puis tous les catholiques désireux de voir leur culte rétabli s'étaient aussi rangés de son côté, enfin Londres même abandonna la cause de Jeanne et reconnut les droits de Marie au trône d'Angleterre. Lorsque cette nouvelle parvint à la Tour, la consternation fut générale; Suffolk, Guilford et leur partisans étaient au désespoir. Seule, Jeanne conserva sa sérénité. Pouvait-elle regretter un trône sur lequel elle était montée avec tant de répugnance? Elle ne vit dans ce qu'on regardaitc omme un affreux malheur, qu'un arrêt de Dieu, qui confondait à temps des projets auxquels sa conscience lui reprochait d'avoir prêté les mains. Un triste pressentiment du sort qui lui était réservé éteignait toutefois dans

son cœur l'espérance de reprendre jamais sa vie retirée et les occupations qu'elle chérissait : « Ah ! qu'avec plaisir j'abandonne cette couronne, dit-elle ; Dieu veuille que celle à qui je la rends de bon cœur se souvienne plutôt de ma restitution volontaire que de mon involontaire usurpation ! »

Aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été arrogant dans la prospérité, Northumberland, en voyant toute chance de succès perdue pour lui, abandonna son parti et vint implorer sa grâce aux genoux de Marie. Il poussa la bassesse jusqu'à abandonner sa croyance pour faire profession de catholicisme. Mais ce fut peine inutile ; accusé de rébellion et condamné à mort, il périt du dernier supplice. Sa mort fut le prélude de toutes celles qui ensanglantèrent le règne de Marie-la-Catholique. A peine au pouvoir, celle-ci, autant par haine de la religion réformée que par un sentiment de vengeance personnelle, fit retenir Jeanne prisonnière. Tous ceux qui avaient pris les armes furent condamnés à mort. Le duc de Suffolk, Guilford et Jeanne furent mis en jugement et condamnés à la peine capitale, le 3 novembre 1553. Le supplice de Jeanne ne suivit pas immédiatement sa condamnation ; ses amis secrets espéraient encore que sa jeunesse finirait par toucher le cœur de la reine. Malheureusement Lord Suffolk, élargi momentanément sous caution, s'était mis de nouveau à la tête d'un parti de seigneurs révoltés. Le complot ayant été découvert, quelques-uns des conjurés parvinrent à se soustraire par la fuite au

ressentiment de Marie ; d'autres furent saisis et Suffolk était du nombre. Son imprudence assura la perte de toute sa famille.

Ignorant tout ce qui se passait au dehors, Jeanne attendait la mort avec calme et résignation. « Quand on m'éleva sur le trône, disait-elle, je voyais l'échafaud derrière et je suis prête à passer de l'un à l'autre. » — Elle s'oubliait elle-même pour ne s'inquiéter que du sort de son père et de son époux ; elle devait montrer tout ce que la force d'en haut peut développer d'énergie et de courage chez une femme de seize ans.

Les derniers jours de sa vie se passèrent en discussions avec les convertisseurs de la reine. L'à-propos et la sagesse de ses réponses étaient remarquables. Fecknam, depuis peu évêque de Westminster, fut envoyé vers elle de la part de la reine, pour la détourner de sa foi et de sa religion. Nous citerons quelques passages de cette conférence, recueillis par Jeanne. «Votre venue m'est bien agréable, dit-elle à l'évêque, pourvu que vous soyez venu pour me donner quelque exhortation chrétienne. Tant s'en faut que mon affliction me soit trop ennuyeuse ; car je l'estime comme un signe de grande faveur divine. Ainsi il n'est point nécessaire qu'une chose si salutaire pour moi vous contriste, ni aucun de ceux qui me portent faveur.» Après l'avoir interrogée sur les devoirs du chrétien, l'évêque lui parla de la foi et des œuvres. — « Il est certain que par la foi nous sommes sauvés, dit Jeanne, mais il est nécessaire que les chrétiens, pour suivre leur maître

Jésus, fassent de bonnes œuvres. Ce n'est pourtant pas dire qu'elles profitent pour le salut, car, après avoir fait tout ce que nous pouvons faire, nous ne sommes encore que des serviteurs inutiles; la seule foi au sang de Christ nous sauve.....» L'évêque lui demanda sur quelle autorité elle fondait ses croyances. — « Je fonde ma foi, répondit-elle, sur la Parole de Dieu et non sur l'Eglise, car si l'Eglise est vraie Eglise, sa foi doit être approuvée par la Parole de Dieu et non par la parole des hommes. Croirai-je l'Eglise en raison de son antiquité ou donnerai-je foi à une église qui me refuse une part au souper du Seigneur et qui ne veut pas permettre qu'un laïque prenne la cène sous les deux espèces, prétendant que cela n'appartient qu'à ceux qui se disent gens d'église? Je dis que c'est une église maligne, et non pas l'épouse du Christ, mais celle du Diable qui change la cène du Seigneur en y ajoutant et en y diminuant... Vous n'aurez pas appris cela de St. Paul, quand il administrait la cène aux Corinthiens... Pourquoi l'Eglise changerait-elle la volonté de Dieu et ses ordonnances?... Que fait Dieu à l'égard de Saül avec toutes ses belles intentions.»

Lassé de n'en pouvoir venir à bout, Fecknam prit le parti de se retirer. Jeanne employa les derniers instants de son existence à consoler sa famille, à exhorter son père, qu'elle craignait de voir chanceler à l'aspect du supplice : elle l'engage à persévérer et lui parle de la vie à venir. Elle écrivit une lettre pleine de reproches sérieux à Harving, son ancien chapelain, qui avait ab-

juré. Voici quelques fragments de cette épître : « Quand je remets en mémoire les terribles et redoutables paroles de Dieu, que celui qui met les mains à la charrue et regarde derrière lui n'est point digne d'entrer au royaume des cieux, et d'autre part, quand je considère les paroles consolantes de nôtre Sauveur Jésus-Christ, qu'il adresse à tous ceux qui renoncent à eux-mêmes et le suivent, j'ai grande occasion de m'étonner et de me lamenter sur toi, qui au temps passé étais un membre vivant de Christ et maintenant es un esclave difforme du Diable ; autrefois le temple de Dieu, aujourd'hui le canal du Démon : autrefois mon frère fidèle, mais maintenant étranger et apostat : voire même autrefois un ferme et assuré champion de Christ, mais maintenant révolté et fugitif. . . . Pourquoi as-tu ci-devant instruit les autres d'être fermes en Christ, et maintenant toi-même abuses du Testament et de la Loi du Seigneur ? Toi qui as prêché qu'on ne dérobe plus, tu dérobes abominablement, non pas les hommes, mais Dieu ; et, comme un sacrilége, tu dérobes Christ, ton Seigneur, du droit de ses membres ; tu dérobes et fraudes ton corps et ton âme, quand tu te montres aimer mieux vivre misérablement avec honte en ce monde, que mourir et régner en gloire et honneur avec Jésus-Christ, duquel en mourant on obtient la vie. . . . . Dieu dit qu'il est un Dieu jaloux, lequel veut qu'on lui attribue tout honneur et gloire et qu'on l'adore seul, et Jésus-Christ, au quatrième chapitre de St. Luc, en parlant à Satan, qui le tentait :

Il est écrit, dit-il, *tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul.* Ce passage et les autres semblables te défendent, et à tout chrétien, d'adorer aucun autre Dieu que celui qui était avant tous les siècles et qui a fondé le ciel et la terre. Et tu le veux délaisser, honorant une idole détestable inventée par le pape de Rome et par l'abominable secte des cardinaux ? Christ s'est offert une fois pour toutes, le veux-tu offrir journellement selon ton bon plaisir? O source de péché, ô enfant de perdition ! Veux-tu faire que la mort de Christ soit vaine et annuler le triomphe de sa croix ? . . . . . Veux-tu, par crainte de la mort ou par espoir de vivre, renier et rejeter ton Dieu, qui a enrichi ta pauvreté, guéri ton infirmité ? Ne considères-tu point que le fil de ta vie dépend de celui qui l'a fait ? Qui est celui qui peut à son plaisir doubler le fil pour plus durer ou le dédoubler pour être plus tôt rompu ? — Remets, remets en mémoire les paroles que Jésus a dites : « Qui » aime sa vie la perdra, mais qui la perdra pour mon nom, il la retrouvera. » Ne t'enfuis pas comme un lâche traître, du lieu où ton capitaine Christ t'a ordonné en cette vie. Bataille virilement, vienne la vie, vienne la mort; c'est la cause de Dieu et sans doute la victoire est à nous. . . . Quoi ! tu ne veux pas rompre l'union entre Satan et ses membres, l'union des ténèbres, l'accord de l'Antechrist et de ses adhérents. Ah, ah ! tu te déçois avec des imaginations controuvées ! Sois averti qu'il n'y a pas d'union sinon où Christ suit les siens, sois même assuré que Christ est venu

pour mettre en guerre et division l'un contre l'autre, le fils contre le père, la fille contre la mère. Donne-toi donc garde d'être de ceux qui jouissent de la splendeur du nom d'union. L'accord d'un chacun n'est pas union, mais plutôt conspiration. ..Retourne, retourne donc en la bataille de Christ, et, comme un fidèle soldat doit faire, prends les armes que St. Paul nous enseigne être nécessaires à un chrétien. Humilie-toi en la crainte de la terrible vengeance de Dieu pour cette grande et vilaine apostasie et te confie aux promesses de Celui qui est prêt à te recevoir quand tu retourneras à lui. . . Ne sois pas honteux de revenir comme Marie et de pleurer amèrement comme Pierre. . . . . Sois constant, sois constant, ne crains point le tourment; Christ t'a racheté et le ciel est encore pour toi. »

La reine Marie avait décidé que Jeanne et son époux périraient en public ; mais, craignant l'impression de ce spectacle sur la foule, elle renonça à son premier projet et fit exécuter Guilford seul. Jeanne devait avoir la tête tranchée dans l'intérieur de la Tour. Quelques instants avant de mourir, Guilford témoigna le désir de faire ses adieux à Jeanne, mais celle-ci n'y voulut pas consentir, « car, disait-elle, cette entrevue ne convient point à notre situation. »

Toujours calme, toujours sereine, elle vit sans effroi passer sous ses fenêtres la voiture qui renfermait le corps sanglant de Guilford. « Adieu, s'écria Jeanne, adieu, cher époux ! Ce n'est là que la partie vile de votre être ; la plus noble est déjà dans le ciel. Bientôt,

je vais vous rejoindre et c'est alors que notre union sera éternelle. »

La veille de sa mort, elle écrivit à sa sœur Catherine, en lui envoyant un Nouveau Testament grec : « Je vous envoie, ma bonne sœur, un livre, lequel combien qu'il ne soit pas poli ou orné extérieurement et couvert d'or, néanmoins intérieurement est plus digne que ne sont pierres précieuses. C'est le livre, chère sœur, de l'évangile du Seigneur ; c'est sa dernière volonté et testament qu'il a laissé à nous pauvres misérables, et, si vous le voulez lire avec un vrai désir de suivre à sa parole, il vous conduira à la vie immortelle. Que si vous appliquez votre étude à entendre ce livre et la réglez d'après ce qui y est contenu, vous serez héritière de richesses que les hommes ne vous pourront ôter ni les larrons dérober, ni la teigne corrompre. Priez avec David, bonne sœur, d'avoir l'intelligence de la loi du Seigneur, votre Dieu ; vivez toujours pour mourir, afin que par la mort vous puissiez acquérir la vie éternelle : et ne vous fiez pas que votre âge vous doive prolonger la vie, car le jeune meurt aussi vite que le vieux. Apprenez donc toujours à mourir, abandonnez le monde, renoncez au diable et méprisez la chair. Prenez votre seule dilection au Seigneur. Faites comme le serviteur fidèle qui est toujours veillant, afin que, quand la mort viendra comme le larron qui vient de nuit, vous ne soyez pas trouvée la servante du diable en dormant. . . . Réjouissez-vous en Christ, portez votre croix et l'embrassez.

Touchant ma mort, réjouissez-vous comme je le fais, car je serai déchargée de cette corruption ; car je suis assurée qu'en perdant la vie mortelle, j'aurai la vie immortelle, laquelle je prie Dieu de vous donner et de mourir en la foi chrétienne. Je vous supplie au nom de Dieu de ne jamais la renier ni pour espérance de vie ni pour crainte de la mort. . . . . Adieu, ma chère sœur, mettez votre espérance en Dieu, lequel vous donnera secours. Votre bien-aimée sœur Jeanne. »

Voilà le secret de cette force et de cette confiance mystérieuse au moment suprême de la mort. Jeanne avait puisé à longs traits à la source vivifiante de la Parole; elle avait mis son cœur aux trésors éternels, et avait appris à mourir. Nous reproduirons textuellement le récit qu'a fait Crespin des derniers instants de Jeanne Gray, lorsqu'elle fut introduite dans la chambre tendue de noir où devait avoir lieu son supplice. Après avoir déclaré qu'elle était innocente du forfait pour lequel on l'envoyait à la mort, elle reconnait qu'elle a offensé Dieu de mille manières et supplie les assistants de prier avec elle pour que le Seigneur lui pardonne ses péchés : « Lors ouurant le liure récita de grande affection le Pseaume « O Dieu aie merci de moi selon ta clémence, etc., » depuis le commencement jusqu'à la fin. Cela fait, elle se leva sur ses pieds et bailla ses gants et mouchoirs à dame Tylnée sa seruante, le liure au seigneur Bruge, frère de celui qui auait charge de la Tour; puis se voulant des-

pouiller, commença à destacher premièrement sa grand'robe. Là, le bourreau accourut pour lui aider ; mais elle le pria de la laisser un peu, et, se tournant vers deux siennes nobles seruantes se laissa déuestir par icelles. Et, après qu'elles lui eurent osté ses ornements et son atour de teste, lui baillèrent le bandeau en la main dont elle se deuait fermer les yeux. Sur cela, le bourreau, se mettant à genoux, la requit humblement lui vouloir pardonner ; ce qu'elle fit de bon cœur. Puis après, il la pria se vouloir un peu retirer du lieu où il mettait la paille. Ce faisant, elle aperçut le tronc sur lequel on la deuait décapiter. Lors elle dit au bourreau : « Je te prie que tu te dépesches hastiment. » Les choses accoustrées, le jeune princesse se jeta à genoux, demandant au bourreau s'il lui trancherait premièrement la teste, que la mettre sur le bloc. « Non, dit-il, Madame. » Et s'estant bandée et ayant la face couuerte, s'écria piteusement : « Que ferai-je maintenant ? que me faut-il faire ? où est ce bloc ? » Sur cela un des assistants lui mit la main dessus. Et elle, baissant la teste et se couchant tout de son long : « Seigneur, dit-elle, je recommande mon esprit entre tes mains. » Comme elle proférait ces paroles, le bourreau ayant dégaîné, lui coupa la tête, l'an du Seigneur 1553, le douzième féurier. Elle était âgée de dix-sept ans quand elle mourut et non plus. » (Crespin V, 277.)

Priée par Jean Bruge, garde de la Tour, d'écrire quelque chose sur un livre qu'elle lui avait donné,

elle y traça ces mots : « Vis comme si tu devais mourir journellement. Meurs en telle sorte que toujours tu vives sans jamais mourir. Le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance. »

XIV

CATHERINE MÉLANCHTHON

CATHERINE MÉLANCHTHON

1497-1557

L'homme délicat, humble et modeste, accablé de préoccupations graves, réclamé de l'Allemagne entière, enseveli jour et nuit au milieu de ses livres et de ses parchemins, le savant selon Dieu, dévoué à la cause de l'Evangile et s'oubliant lui-même pour les autres, Mélanchthon devait sentir le besoin d'une compagne capable de réjouir le foyer domestique par un esprit sympathique, par la douceur et par une active piété.

Philippe Mélanchthon (*Schwarzerde*, terre noire) était parti de Tubingue au mois d'août 1518 pour Wittemberg, où l'électeur venait de lui donner la chaire de grec. Après avoir passé par Ausgsbourg, Nordlingen, Nüremberg, Leipzig, il atteignit heureusement Wittemberg, où le 29 août il débutait par un

discours si remarquable, que Luther en conçut le meilleur augure pour l'avenir du professeur, à peine âgé de vingt ans. Mais il craignait à bon droit que ce corps frêle et délicat ne pût résister longtemps aux fatigues d'un travail consciencieux, aux rigueurs du climat de Wittemberg, et aux privations nécessitées par des appointements qui suffisaient à peine à sa dépense. Le 9 février 1520, Luther écrivait à Spalatin qu'il désirait ardemment que Mélanchthon se mariât, parce qu'il ne prenait nul souci de son corps ni de ses affaires, mais qu'il ne semblait guère disposé à chercher une femme. En réponse à cette lettre, Spalatin indiqua une jeune personne qui devait répondre aux vœux du réformateur, mais Luther n'osa pas la proposer à Mélanchthon. Ses sollicitations cependant ne restèrent pas sans effet, puisque, le 15 août 1520, Philippe écrivait : « On me marie à Catherine Crapp, fille du bourgmestre Crapp, de Wittemberg ; je n'ose dire combien cela m'étonne et combien je me sens froid ; cependant la jeune fille est précisément comme je l'aurais désirée. J'obéis en cela aux vœux de mes amis..... Elle est digne d'un meilleur mari, mais que la volonté de Dieu se fasse. Je me sacrifie pour l'amour de mes études, et non pour mon agrément particulier..... » Le bruit public accusa Luther d'avoir été l'instigateur de ce mariage. Il ne s'en inquiéta guère, puisqu'il l'avait fait dans l'intérêt de l'Evangile. Il espérait qu'une fois marié, Philippe prendrait soin de sa santé. Le jour de la célébration du mariage fut fixé

au 6 novembre. Mélanchthon essayait de le retarder; mais, comme il l'écrit lui-même à Spalatin : « Mes amis pensant autrement, je me suis soumis à leur décision. » — Ce jour, tant désiré par d'autres, était une véritable corvée pour le jeune professeur. Il lui fallait quitter ses livres, ses études et tout cela pour se marier! Quelle épreuve! Les hommes les plus distingués et la famille de Luther assistèrent à la cérémonie.

Les appréhensions que pouvaient faire naître de tels commencements ne se réalisèrent pas. Epoux tendre et dévoué, Mélanchthon se montra bientôt le plus fidèle défenseur du lien conjugal. Il trouvait dans sa Catherine tant de pureté, de fidélité, une foi si vivante, une charité si active, que leur union fut réellement bénie. Ils passèrent bien souvent dans le creuset de l'épreuve, mais ces communes afflictions ne firent que fortifier leur affection mutuelle. Catherine eut quatre enfants : Anna, Philippe, George et Madelaine.

Anna, la fille aînée, vint au monde en 1524. Gracieuse et bonne, elle fut l'enfant préférée de Mélanchthon. Un jour elle trouva son père fondant en larmes; fort jeune alors, elle prit le coin de son tablier et fit tous ses efforts pour essuyer les yeux de son père. « Cette preuve de sympathie, écrivit-il, à Camérarius, me pénétra jusqu'au fond du cœur. »

Qui mieux que la femme de Mélanchthon pouvait partager avec lui des jouissances aussi pures? Sur qui aurait-il pu s'appuyer avec plus de confiance que sur cette épouse énergique infatigable, toujours prête

à s'oublier elle-même? Camérarius nous la dépeint « comme une femme très pieuse et sincèrement attachée à son mari, accomplissant fidèlement ses devoirs domestiques, de mœurs irréprochables, s'inquiétant des besoins des autres et sachant discerner le nécessaire du superflu. » Privée de biens terrestres, elle avait apporté à son mari une dot inaliénable, la piété et le contentement d'esprit.

Le désir de se rendre utile, bien plus que l'ambition d'augmenter ses revenus, décida Mélanchthon à donner des leçons privées. Les temps étaient difficiles, et le paiement de sa pension s'effectuait très irrégulièrement : ses ressources étaient souvent épuisées et cependant il refusa une pension de 200 florins qu'on lui offrait. Mélanchthon avait horreur de toute spéculation sur ses écrits. Ne pouvant espérer de laisser aucune fortune à ses enfants, il s'estimait heureux encore de leur léguer les fruits d'une bonne éducation.

Loin d'influencer son mari pour qu'il fît de sa gloire et de sa science une source de richesses, loin de se plaindre d'une vie de privations ou de le gronder pour ses aumônes et son hospitalité, Catherine supporta en silence bien des choses qui paraîtraient de véritables épreuves à une femme de nos jours. Elle avouait en riant qu'elle n'avait pu se faire une seule robe pendant les quatre premières années de son mariage.

Un des grands plaisirs de Catherine était parfois de surprendre son mari par quelque plat ordinairement réservé pour les jours de fête. Pendant son séjour à

Tubingue, Mélanchthon s'était habitué à la plus grande frugalité; bien souvent il avait échangé sa viande et son légume contre la soupe de son voisin. Mais à Wittemberg cette simplicité ne fut plus aussi facile, et Mélanchthon s'en plaignait amèrement. Aussi Catherine ne faisait exception à la règle établie, que lorsqu'elle le croyait nécessaire pour reconforter le professeur accablé de soucis. Elle savait mieux que personne que celui qui ne veut pas économiser dans les petites choses ne peut le faire dans les grandes. Donner et partager avec les autres était son bonheur; en cela comme en beaucoup d'autres points, elle ne faisait qu'un cœur et qu'une âme avec l'ami de Luther.

Comme Mélanchthon, Catherine était faible de tempérament. Elle souffrait de douleurs au foie et d'accès de fièvre souvent répétés. La santé de Mélanchthon et ses travaux exigeaient une rigoureuse régularité dans les habitudes de la maison; il se levait à 3 heures du matin, travaillait et donnait des cours jusqu'au moment du souper. Il tenait beaucoup à ce que le dîner fût toujours servi à la même heure. Avant et après le repas, Mélanchthon faisait une prière en famille. Il se couchait habituellement à 9 heures, ne faisait qu'un ou deux repas par jour et se contentait des mets les plus simples. Catherine s'accommoda complétement à ses goûts. L'un et l'autre retirèrent de véritables bénédictions de cette discipline domestique. Le plus grand bienfait de la réformation fut précisément de mettre le livre de Dieu à la portée de

toutes les consiences, de le placer entre les mains de l'épouse, de la mère, de la jeune fille, afin que chacune pût puiser à la source de toute sagesse et de toute consolation.

En janvier 1525, lors de la naissance de Philippe, Catherine courut un grand danger. Elle était occupée à l'office, lorsque glissant tout à coup, elle tomba tout de son long sur le plancher. Une conséquence de cette chute fut la naissance prématurée de son second enfant, dont la complexion débile donna longtemps de sérieuses inquiétudes à ses parents. Les soins et la tendresse maternelle ne furent pas sans effets; Dieu raffermit la santé de Philippe, qui atteignit l'âge de 80 ans. Converti à l'Evangile, il mourut en s'écriant, comme St. Paul : « Mon désir tend à déloger pour être auprès de Christ. »

L'effroi, le chagrin et les veilles avaient détruit les forces de Mélanchthon. Catherine avait donc à soigner son enfant et son mari malade. Angoissée, faible elle-même, obligée de fuir à Jena la peste qui venait de faire invasion à Wittemberg, elle était à une école de patience. La mort du petit George, âgé de neuf mois, fut un coup également douloureux pour les deux époux ; aussi Mélanchthon passa cette année-là dans l'abattement et dans les larmes. Les soucis pour l'Eglise, ses épreuves domestiques l'accablaient à un tel point, que la tendresse de ses amis et de sa femme suffisait à peine à le soutenir. Pendant qu'il était occupé à son *Apologie de la confession d'Augsbourg*,

Catherine lui donna une seconde fille, le 10 juillet 1531. Avec la naissance de cette enfant commença pour le ménage de Mélanchthon une courte période de paix et de bien-être. Dans le courant de l'année 1535, l'électeur Jean-Frédéric leur écrivait que, vu l'augmentation de la famille, il voulait faire agrandir leur maison, ainsi que les dépendances; à cette époque aussi le roi d'Angleterre leur envoyait un présent de 200 ducats. Les honneurs pleuvaient sur Mélanchthon: on le chargeait de missions de la plus grande importance, en Angleterre, en France, etc. Catherine le suivit à Jena avec ses enfants lors de ses conférences avec les ambassadeurs de François Ier et d'Henri VIII, puis toute la famille revint à Wittemberg en 1536, pour s'y fixer définitivement. Les travaux multipliés de Mélanchthon, ses voyages incessants, ses vains efforts pour rétablir la paix entre les différents partis religieux qui divisaient l'Eglise, étaient tout autant de sujets d'agitation suffisants pour apporter le trouble sous son toit. Ces tribulations touchaient de trop près au bonheur domestique et aux principes religieux de Catherine pour que sa part de souffrances n'en fût encore augmentée. La vie des femmes de nos réformateurs n'était rien moins qu'une vie de cabinet et de repos. Il leur fallait lutter avec eux, souffrir avec eux, prier avec eux.

Une épreuve douloureuse surprit alors Catherine. Sa fille Anna, à peine âgée de seize ans, s'était mariée,

avec le consentement de ses parents, à un étudiant de Wittemberg, nommé George Sabinus. Mélanchthon s'était vivement attaché à ce jeune homme, dans lequel il avait reconnu d'heureuses dispositions et surtout un grand talent pour la poésie. Mais Sabinus montra bientôt son caractère vain, égoïste, ambitieux, qui fit craindre pour le bonheur d'Anna. Il avait été appelé, en 1538, comme professeur de belles-lettres, à l'université de Francfort sur l'Oder. Poursuivi par ses rêves de gloire, il commençait à trouver sa position trop modeste. Dur, impitoyable, emporté, il traitait sa jeune femme avec la dernière brutalité. Ce chagrin, ajouté au remords d'avoir donné, en quelque sorte, son approbation à l'union illégitime du landgrave de Hesse avec Marguerite de Saal, attaqua vivement la santé déjà si chancelante de Mélanchthon. Il tomba si gravement malade que sa femme put craindre pour sa vie. A peine fut-il rétabli et animé d'un nouveau courage pour ses travaux, qu'elle se rendit en toute hâte auprès de sa fille Anna pour l'assister dans ses couches. Après quelque temps d'absence, tranquille sur la santé de cette enfant bien-aimée, elle revint chez elle, où elle trouva son mari malade de nouveau, et accablé par la mort de sa sœur et de sa belle-sœur. Le calme revint, mais à peine était-il entré sous ce toit qu'un nouvel orage vint y éclater. Philippe, le second des enfants de Mélanchthon, s'était fiancé sans le consentement de ses parents, à Marguerite Kuffner de Leipzig. Catherine fit de vains efforts pour faire rompre cet engage-

ment, et tandis que ce nouveau chagrin venait ajouter à tant d'autres soucis, l'ambitieux Sabinus obtenait la place de recteur à l'université de Koenigsberg, fondée par le duc Albert de Prusse en 1544. Cette nomination nourrissait ses espérances de gloire et lui facilitait les moyens d'éloigner sa femme du foyer paternel, où, dans ses chagrins, elle cherchait constamment un refuge. Anna souffrait de plus en plus d'une union si mal assortie; elle se plaignait de la prodigalité de son mari, dont elle prétendait que les dettes portaient atteinte à sa propre réputation. Sabinus, de son côté, attribuait ses querelles domestiques à l'influence de Mélanchthon sur sa fille, et demandait le divorce. Anna et ses enfants étaient à Wittemberg lorsque Sabinus fut appelé à l'université de Koenigsberg; il leur écrivit aussitôt de venir le rejoindre. Sur les instances de Catherine, une des petites-filles lui fut laissée.

Mélanchthon fut alors si malade qu'on le fit passer pour mort. Camérarius accourut en toute hâte et trouva son ami déjà convalescent. Quatre mois plus tard, la peste éclatait à Wittemberg: la crainte du fléau et quelque orage survenu entre Philippe et Luther firent prendre au premier la décision de partir. Toutefois il n'en fit rien. La terrible année 1546 arriva. Le concile de Trente, la mort de Luther, la guerre de Smalkalde, tous les coups les plus terribles étaient frappés à la fois. Nommé tuteur des enfants de Luther, Mélanchthon se vit obligé de fuir avec femme et enfants, d'abord à Zerbst, ensuite à Magdebourg. Le 29 décembre,

Catherine parvint à rentrer dans Wittemberg délivré ; au mois de janvier, son mari fit une courte apparition auprès d'elle et repartit pour errer de lieux en lieux. Privée de la présence de Mélanchthon, Catherine fut bientôt obligée de veiller au chevet de sa petite-fille malade, et, peu de jours après, elle reçut la nouvelle que sa fille Anna s'était endormie au Seigneur. Mélanchthon était à Zerbst, Catherine à Wittemberg. L'un et l'autre se sentaient brisés. A la requête de son beau-père, Sabinus consentit à lui confier ses enfants, qui devaient être la consolation de ses vieux jours.

La santé de Catherine était violemment ébranlée : les symptômes les plus alarmants se manifestèrent bientôt, et les secours de l'art semblaient impuissants pour apaiser des douleurs qui arrachaient des cris à la malade.

Tout était à feu et à sang en Allemagne, et la funeste bataille de Mühlberg venait de porter un coup fatal à la cause des évangéliques.

Mélanchthon, contraint de fuir avec sa femme, toujours malade, avec la veuve et les enfants de Luther, partit pour Nordhausen. Trois mois après, Catherine, se sentant mieux, retourna à Wittemberg, mais elle n'y put séjourner que peu de temps et revint en toute hâte, auprès de sa famille. Mélanchthon était resté à Wittemberg. Son gendre Sabinus vint l'y rejoindre avec ses enfants. La séparation des petits-fils et de la grand'mère fut douloureuse. Celle-ci retomba dangereusement malade ; son fils Philippe, et bientôt Mé-

lanchthon, ainsi que Sabinus, accoururent auprès d'elle. Momentanément soulagée, Catherine put retourner à Wittemberg, au commencement de l'automne, mais son mari la quittait de nouveau au mois de février 1548. Le jugement porté sur l'*Intérim d'Augsbourg* par le savant professeur avait irrité l'empereur Charles-Quint, au point qu'il demandait qu'on lui livrât Mélanchthon. Celui-ci, par prudence, s'était enfui dans le monastère de Celle. C'est de là qu'il écrivait à Camérarius : «Aussi longtemps que je vivrai, j'agirai comme j'ai agi ; j'ai cette consolation que ce qui est de Dieu ne périra point. Si nos opinions ne sont pas selon Dieu, je ne voudrais pas qu'elles passassent à la postérité.»

Mais il ne resta pas longtemps dans ce monastère et il put enfin jouir de la vie de famille. Le ciel semblait s'éclaircir au-dessus de son toit ; de joyeuses espérances lui aidaient à supporter les différentes crises auxquelles son pauvre corps était sujet, et la santé de Catherine n'inspirait plus aucune inquiétude. Elle faisait alors les préparatifs nécessaires pour le mariage de sa fille Madeleine avec le docteur Caspard Peucer. Ce mariage la comblait de joie. De plus, son fils Philippe allait s'unir avec une jeune veuve de bonne famille, car l'union projetée avec Marguerite Kuffner n'avait pas eu lieu, on ne sait pas pourquoi. Dans l'espace de deux mois, Catherine et son mari assistèrent au mariage de Philippe, à celui de Madeleine et enfin à celui de Sabinus, qui prit une femme fort agréée de

Mélanchthon parce qu'il lui trouvait une grande ressemblance avec sa fille Anna. L'horizon s'obscurcit de nouveau. Le 18 juillet 1552, la peste, qui venait d'éclater à Wittemberg, obligeait la famille à se réfugier à Torgau. Au mois de décembre de la même année, Catherine Luther mourut. Ce fut une perte douloureuse pour Catherine Mélanchthon. Il était naturel qu'un lien de sympathie unît ces deux femmes, qui avaient goûté les mêmes joies et souffert des mêmes souffrances.

Une épreuve était encore réservée à la famille de Mélanchthon, la mort de Jean Koch, leur domestique, qui remplit pendant l'espace de 34 ans les fonctions d'économe dans la maison.

Né à Heilbron en 1519, ce Souabe avait été recommandé à Mélanchthon par Jérome Baumgartner de Nuremberg. Il avait élevé et instruit les enfants : son rôle était absolument celui du bon Eliézer dans la famille d'Abraham. Lorsque Jean mourut, son maître lui rendit ce témoignage : « Il a glorifié Dieu par une vraie piété et s'est montré juste, véridique et serviable envers les hommes. Il était chaste et ami de la chasteté. Il consacrait chaque matin un moment à la lecture de l'Ecriture sainte et à la prière, puis à l'éducation et à l'instruction de mes fils et filles en bas âge ; il vaquait ensuite au service de la maison. Il nous a toujours accompagnés dans l'exil, pendant la guerre et la peste; il a été témoin de ma vie, de mes travaux et de mes chagrins. » (*Vie de Mélanchthon* par Ledderhose, traduite par A. Meylan.)

Ce témoignage est aussi honorable pour le maître que pour le serviteur. Catherine souffrit tellement de cette perte qu'elle en prit une fièvre tierce ; la gravité du mal la retint au lit pendant plusieurs semaines. Son mari écrivait à l'un de ses amis, le 22 mai : «Ma femme maigrit de plus en plus : une seule chose adoucit mon chagrin, c'est que son âme est libre, calme, et qu'elle s'entretient par des psaumes et prie souvent.» La fièvre céda dans le courant de juillet, mais pour faire place à un commencement d'hydropisie.

Depuis le mariage de sa fille Madeleine et celui de Philippe, depuis la mort de son fidèle Jean, Catherine se sentait fort isolée. Aussi l'arrivée de ses deux petites-filles, que Sabinus amena pour rompre sa solitude, lui causa une grande joie. Dans une lettre à Camérarius, du printemps de 1557, Mélanchthon écrit : « Ma femme dit qu'elle préfèrerait quitter cette vie que d'avoir à lutter longtemps encore contre ses maladies incessantes ; la douleur et la compassion me saisissent à sa vue, mais j'ai au moins cette consolation de voir que son âme est paisible. Lorsqu'elle a recouru à la prière et à la Parole, elle s'exprime de telle façon qu'on peut être persuadé de sa connaissance du Fils de Dieu et de ses espérances pour l'éternité. »

Catherine survécut à cette crise. Dieu l'épargnait encore pour la mieux préparer aux joies du ciel. Douce et patiente, elle recourait toujours au livre des Psaumes : « Aide-moi mon Dieu ! tu m'as enseigné dès ma jeunesse et jusqu'ici j'ai annoncé tes merveilles : je le ferai jusqu'à la vieillesse la plus blanche, » s'écriait-

elle sur son lit de douleur. — Et Dieu ne l'abandonna point lorsque ses amis, ses enfants se virent obligés de la quitter. Mélanchthon même était constamment appelé au dehors. Sur l'invitation de l'électeur Otton, il lui fallut se rendre à Heidelberg pour travailler avec Micyllus à la réorganisation de l'université. Depuis son départ l'état de Catherine avait empiré. Aussitôt qu'elle vit sa fin prochaine, elle se fit donner la sainte Cène et pria Dieu de lui accorder la patience nécessaire.

La malade ne prononça plus un seul mot qui trahît l'impatience, et elle s'endormit si paisiblement dans les bras de son Sauveur, que les assistants s'en aperçurent à peine. Elle avait alors 60 ans. (11 octobre 1557.) La nouvelle de sa mort devait frapper Mélanchthon au cœur. Camérarius s'était chargé du terrible message. Mélanchthon resta calme d'abord ; il leva les yeux au ciel et s'écria : « Adieu ! je te suivrai dans peu de jours. » Mais, bientôt après, sa douleur éclata avec force. Il écrivit à son neveu Sigismond pour le prier de le remplacer en son absence ; dans cette lettre, il montre à cœur ouvert l'accablement dans lequel l'avait plongé la mort de sa compagne.

Avant de rentrer sous son toit désert, Mélanchthon avait encore à retourner à Worms. Il revint à Wittemberg le 6 décembre seulement, le cœur brisé, et plus que jamais impatient d'aller goûter le repos des enfants de Dieu. Trois ans après, le 18 avril 1560, ses vœux étaient exaucés.

Il avait 63 ans et 63 jours.

XV

MARGUERITE LE RICHE

MARGUERITE LE RICHE

1559

Marguerite Le Riche, née à Paris, avait épousé Antoine Ricaut, libraire à l'enseigne de la *Grande Caille*, ce qui avait fait donner à sa femme le surnom de dame de la Caille. Plus forte et plus courageuse que son mari, qui, tout en approuvant les projets de réforme, craignait, en travaillant à les faire réussir, de s'exposer à des persécutions, Marguerite se joignit aux assemblées des protestants et prit en elle-même l'engagement de renoncer aux cérémonies du culte papiste. Les fêtes de Pâques étant arrivées, Ricault voulut la contraindre de se rendre à la messe ; pour le cas où elle s'y refuserait, il la menaça même de l'y porter. Marguerite se réfugia chez des amis pendant quelques jours, après quoi elle résolut de retourner auprès de

celui « à qui Dieu l'avoit liée et conjointe, encore qu'elle prévoit les grans ennuis et fascheries qu'elle auroit avec lui. »

Mais, pas plus tôt rentrée à sa maison, dénoncée par le curé de St. Hilaire, sa paroisse, elle fut arrêtée et conduite à la Conciergerie. Elle déclara, sans rien dissimuler, qu'elle s'était retirée chez des amis pour éviter des cérémonies réprouvées par sa conscience; elle avoua la part qu'elle avait prise aux assemblées des chrétiens et fut trouvée si obstinée et si ferme dans ses convictions religieuses, que, renvoyée le 5 mai à l'évêque de Paris ou à son official, elle fut, après un second interrogatoire, déclarée par lui hérétique pertinax, et livrée au bras séculier.

« Estant revenue à la cour, on lui amena des docteurs et autres gens pour disputer avec elle; mais sa foi n'en fut en rien esbranlée, et demeura toujours victorieuse en tous les assauts qui lui furent donnés. » La cour condamna Marguerite à être bâillonnée et conduite, dans un tombereau, sur la place Maubert, pour y être « arse et consumée en cendre. » — On devait préalablement la mettre à la torture et à la question extraordinaire pour lui faire dire le nom de ses complices. Elle supporta avec un courage héroïque sa détention et les angoisses du cruel supplice qui l'attendait; elle encourageait même et exhortait les prisonniers qu'elle voyait passer entre les mains du bourreau. « Même à M. du Bourg (Anne du Bourg) elle seruit beaucoup pour le confermer, car elle auoit une petite

fenêtre en sa chambre qui regardoit celle de M. du Bourg ; et de là, par paroles ou signes, quand on l'empeschoit de parler, l'incitoit de perséuérer constamment et le consoloit, de manière qu'icelui du Bourg, estant importuné par aucune de se desdire, dit ces mots : Une femme m'a montré ma leçon et enseigné comment je me doi porter en ceste vocation-ci : sentant la force et vertu des admonitions de ceste poure femme. »

La condamnation ayant été prononcée, Marguerite fut conduite, selon la coutume, à la chapelle de la Conciergerie, où elle ne cessa d'exhorter ou de chanter des psaumes jusqu'au moment où l'on vint la chercher pour la mener au supplice. Sa constance et son courage servirent beaucoup la cause de l'Evangile. Une foule de peuple suivait le tombereau, sur lequel elle paraissait le front serein, les yeux levés au ciel, et sans aucune marque de crainte ou de faiblesse ; aussi les gens, surpris d'une telle persévérance, étaient en admiration comme dit l'auteur naïf de cette biographie, et s'écriaient : « Voyez vous la meschante, elle ne s'en fait que rire. » On lui offrit encore pour prix d'une rétraction, la faveur d'être étranglée ; mais elle répondit : « que son propos estoit si bon et si bien fondé en la parole de Dieu, qu'elle ne le changeroit jamais. » Elle fut donc brûlée vive, le 16 août 1559.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 5

I. ANNA ZWINGLE. 1487-1538 9
Source : *Christliche Frauenbilder aus der Geschichte der Kirche*, von H. MERZ.

II. ARGULA DE GRUMBACH. 1492-1554 31
Source : *Christliche Frauenbilder*, etc.

III. CATHERINE DE BORA. 1499-1552 47
Sources : *Christliche Frauenbilder*, etc. — *Mémoires de Luther*, par MICHELET.

IV. ELISABETH, duchesse de Brunswick-Lunebourg. 1510-1558 83
Source : *Christliche Frauenbilder*, etc.

V. VALERIA ANSHELM. 1522 107
Source : *Christliche Frauenbilder*, etc.

VI. OLYMPIA MORATA. 1526-1555 113
Source : *Notice*, par J. BONNET.

Pages

VII. JEANNE D'ALBRET. 1528-1572..... 151
Sources : *France protestante*. — *Histoire de J. d'Albret*, par Mlle de VAUVILLIEZ. — *Bulletin du protestantisme*.

VIII. CHARLOTTE DUPLESSIS-MORNAY. 1549-1606.... 191
Source : *Madame Duplessis-Mornay*, par ADOLPHE SCHÆFFER.

IX. PHILIPPE DE LUNZ. 1531-1558..... 225
Sources : *Bulletin du protestantisme*. — *Histoire des martyrs*, par CRESPIN.

X. IDELETTE DE BURE. 1540-1549..... 235
Source : *Notice sur Idelette de Bure*, par J. BONNET.

XI. ELISABETH, duchesse de Saxe et landgravine de Thuringe. 1540-1594..... 249
Source : *Christliche Frauenbilder*, etc.

XII. ANNE ASKEWE. 1546..... 267
Source : *Histoire des martyrs*, par CRESPIN.

XIII. JEANNE GRAY. 1536-1553..... 281
Sources : *Histoire des martyrs*, par CRESPIN. — *Protestants célèbres*, par DOIN.

XIV. CATHERINE MÉLANCHTHON. 1497-1557..... 297
Sources : *Christliche Frauenbilder*, etc. — *Vie de Mélanchthon*, traduite par A. MEYLAN.

XV. MARGUERITE LE RICHE. 1559..... 313
Sources : *Histoire des martyrs*, par CRESPIN. — *La France protestante*.

dix-huitième siècle, par [illegible] — 2 vol. in-12..... [illegible]

La Réforme. Esquisses historiques offertes à la jeunesse, par S. DESCOMBAZ. — 2 vol. in-12..... 4 fr.

Ulrich Zwingli et son époque, par J.-J. HOTTINGER. Traduit de l'allemand par *A. Humbert*. — 1 vol. in-8..... 5 fr.

Vie de Philippe Mélanchthon, par LEDDERHOSE. Traduit de l'allemand, par *A. Meylan*. — 1 vol. in-12, avec portrait, 3 fr. 50

Aimé Steinlen. Notice par L. VULLIEMIN. — 1 vol. in-12.. 2 fr.

Robert et James Haldane, leurs travaux évangéliques en Ecosse, en France et à Genève. Traduit de l'anglais sur la seconde édition, par *Ed. Petitpierre*. — 1 vol. in-12.... 3 fr. 50

Charles-Victor de Bonstetten. Etude biographique et littéraire d'après des documents en partie inédits, par A. STEINLEN. — 1 vol. in-12..... 4 fr.

De Constantin à Grégoire-le-Grand, ou l'esprit chrétien et l'esprit politique dans l'histoire de l'Eglise chrétienne, par FR. ROGET. — 1 vol. in-12..... 3 fr. 75

Fictions et réalités ou les prétentions de Rome mises en regard des faits, par A. BAUTY. — 1 vol. in-12..... 2 fr. 50

Relations entre l'Eglise et l'Etat, par A. REYMOND. — 1 vol. in-12..... 50 c.

Le pasteur et son fils. Scènes de la guerre de trente ans en Alsace, par A. JÆGER. Traduit de l'allemand. — 1 vol. in-18, 1 fr.

La vie chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise, par AUG. NÉANDER ; traduction de *A. Diacon*, revue sur la 8e édition allemande par *J. J. L. Vallette*. — 1 fort vol. in-12.. 5 fr.